

701 OCTOBRE-DÉCEMBRE 2021

# choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

Voir et agir  
en « prochain »

Le culte de l'ivresse





### Illustration de la couverture

© Arthimedes / Shutterstock

### Illustrations pleine page

p. 4 : Détail d'un des tableaux du *Chemin de croix de La Baule* réalisé par Xavier de Langlais entre décembre 1935 et mars 1936, sur commande de l'abbé François Chochon, alors recteur de l'église Notre-Dame de La Baule-Escoublac.  
© Philippe Lissac / GODONG

p. 38 : © Illustration de Charles Levalet, [www.levalet.xyz](http://www.levalet.xyz)

p. 56 : Détail d'*Une séance du jury de peinture au Salon des artistes français*, de Henri Gervex (1852-1929), musée d'Orsay.

© Fred de Noyelle / GODONG

p. 72 : © Illustration, Nicolas Fossati

### Dos de couverture

*Enivrez-vous*, de Charles Baudelaire, apparaît pour la première fois dans le *Figaro*, le 7 février 1864. Il fait partie du recueil *Petits poèmes en prose* ou *Le spleen de Paris*, publié à titre posthume en 1869 par les éditions Michel Lévy frères, in les *Œuvres complètes* de Baudelaire.

Texte choisi par Claudine Mussawir



# Sommaire

## choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUIE D'INFORMATION  
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

### Direction

Pierre Emonet sj

### Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Céline Fossati, journaliste  
Av. du Mail 14B – 1205 Genève  
redaction@choisir.ch  
tél. +41 22 808 04 19

### Conseil de rédaction

Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,  
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

### Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)  
administration@choisir.ch  
tél. +41 22 827 46 76

### Tarifs

Édition papier + web 1 an  
Tarif normal: Frs 55.–  
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI): Frs 48.–  
Europe: Frs 60.–  
Autres pays: Frs 65.–  
Abonnement de soutien: Frs 80.–  
Prix au numéro: Frs 13,50 (+ port)

### Site Web

www.choisir.ch

### Maquette

GRAFIX Communication visuelle  
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

### Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina  
rue de Scex 34, 1950 Sion  
ISSN 0009-4994



## ÉDITORIAL

**Sortir de soi, ça fait du bien !** par Lucienne Bittar 3

## COMPASSION

### RELIGIONS

**Engagés par leur foi et étudiés par la science**  
par Clément Girardot 5

### THÉOLOGIE

**Comme Dieu, devenir prochain** par Alain Thomasset sj 8

### REGARD

**Interconnectés avec nos frères et sœurs réfugiés**  
par Kevin White sj 13

### DÉBAT ÉTHIQUE

**Altruisme efficace. Un concept pas si froid**  
par Peter Singer 17

**Un égoïsme de transfert** par Étienne Perrot sj 21

### PSYCHOLOGIE

**Au cœur de l'action humanitaire** par Paul Bouvier 24

### TÉMOIGNAGE

**Sur le terrain, face à ses ambivalences**  
par Hubert Prolongeau 29

### SOCIÉTÉ

**Ces mineurs, proches aidants** par Myriam Bettens 33

## IVRESSE

### SPIRITUALITÉ

**Sortie de soi et présence au monde** par Thierry Collaud 37

### RELIGIONS

**Le vin, don divin et épreuve** par Noémie Graff 40

### HISTOIRE

**La guerre enivrée ?** entre 1914 et 1918 en France  
par Stéphane Le Bras 44

### SOCIÉTÉ

**Quand un chat est un lion** par Lucienne Bittar 48

### LITTÉRATURE

**Un génie au fond de la bouteille** par Lydie Bordenave 50

## CULTURE

### REPORTAGE

**Focus sur des impacts de la crise climatique**  
par Samuel Turpin 55

### EXPOSITIONS

**L'art brut intègre le Centre Pompidou.** Entretien avec  
Bruno Decharme par Geneviève Nevejan 63

### LETTRES

**Vivre ou mourir** par Bénédicte Mary Sahli 67

**LIVRES OUVERTS** 73

**Je désire me transformer toute entière en ta miséricorde  
et être ainsi un vivant reflet de toi, ô Seigneur ;  
que le plus grand des attributs divins,  
ton insondable miséricorde,  
passe par mon âme et mon cœur sur le prochain.**

**Fais que mes yeux soient miséricordieux,  
pour que jamais je ne soupçonne et ne juge d'après les apparences  
mais que je voie, dans toutes les âmes,  
ce qu'elles ont de beau et qu'à toutes je sois secourable.**

**Fais que mes oreilles soient miséricordieuses,  
toujours attentives aux besoins de mes frères  
et jamais fermées à leur appel.**

**(...) Fais que mon cœur soit miséricordieux  
et ouvert à toute souffrance.  
Je ne le fermerai à personne même à ceux qui en abusent  
et moi-même je m'enfermerai dans le Cœur de Jésus.**

**Que ta miséricorde repose en moi, ô mon Seigneur.  
Transforme-moi en toi, car tu peux tout.**

Sœur Faustine Kowalska  
(apôtre de la Miséricorde divine)

# Éditorial

## Sortir de soi, ça fait du bien !

Lucienne Bittar, Genève  
rédactrice en chef

Le psalmiste l'a chanté, nos âmes ont soif d'absolu, nos cœurs soupiraient après la complétude (cf. Ps 63). À cause de ce manque, nous souffrons, parfois de manière stérile, mais sans lui nous n'irions pas à la rencontre des autres et de l'Autre. Ce numéro présente deux voies pour remédier à cet état d'insatisfaction: la compassion et l'ivresse. Elles ont en commun qu'elles partent du désir de «sortir de soi». Quant à leurs retombées...

Il serait tentant de caricaturer. L'ivresse porterait à une fuite en avant désordonnée et égotique, tandis que la compassion mènerait à l'action efficace pour le plus grand bien de chacun et de tous. Ce serait vite oublier, d'un côté, que l'ivresse a longtemps été considérée comme un état privilégié pour accéder au divin (N. Graff). Dans la *sobria ebrietas* (la sobre ivresse spirituelle) évoquée par Bernard de Clairvaux, l'âme, rassasiée, trouve même son aboutissement dans une contemplation permettant d'habiter pleinement le

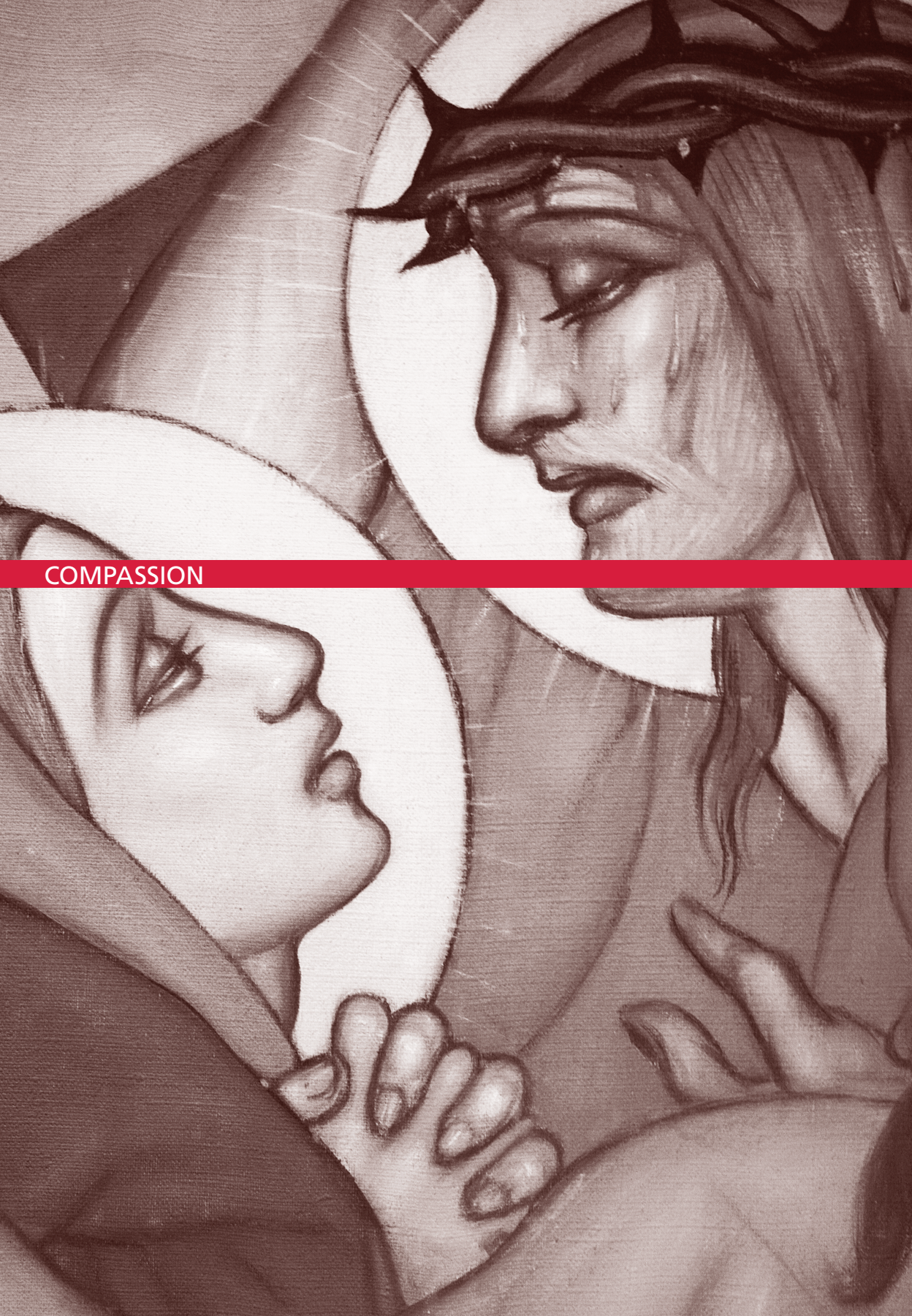
monde (Th. Collaud). De l'autre côté, une compassion mal canalisée - plus précisément la détresse empathique - peut mener à des états de confusion affective et de repli sur soi.

Empathie, compassion, miséricorde, autant de mots qui se chevauchent et se confondent parfois. S'ils disent tous l'expérience d'une émotion partagée qui prend aux tripes face à la souffrance d'autrui et s'ils invitent à agir pour soulager cette douleur, leur assise diffère ... et les résultats escomptés avec.

Philosophes, éthiciens, religieux et psychologues se rejoignent: aider les autres, faire preuve de générosité est un moyen de donner du sens à sa vie et de s'épanouir. Le don gratuit est certes un leurre, mais pourquoi s'en priverait-on sous prétexte d'ambivalences et d'égoïsme de transfert (É. Perrot sj) ?

Une meilleure question serait de savoir quel compas adopter face aux difficultés sur le terrain. Les uns mettent en avant l'altruisme efficace, savant mélange d'émotions, de raison et de calculs économiques, où l'essentiel est de répondre aux besoins du plus grand nombre de personnes possible, nonobstant les contextes culturels ou politiques (P. Singer). D'autres, se référant aux écrits de Paul Ricoeur, soulignent qu'il n'y a pas de compassion sans respect de la personne et hors de la vraie rencontre avec autrui (P. Bouvier). Pour d'autres enfin, la compassion - ou miséricorde - est un attribut divin, et donc une vertu morale (A. Thomasset sj) qui nous presse à ajuster notre regard sur le Christ, un guide pour le moins efficace ! ■





COMPASSION



# Compassion

## Engagés par leur foi et étudiés par la science

Clément Girardot  
journaliste

**Inspirés par des valeurs religieuses ou spirituelles fortes, ils combattent les injustices du monde, dédient leur vie au service de grandes causes humanitaires et suscitent souvent l'admiration. Si ces individus extraordinaires atteignent parfois une notoriété internationale, nous connaissons cependant mal leur vie intérieure. Une étude menée par l'Université de Californie du Sud vise à mieux comprendre le rôle de celle-ci dans leur parcours.**

Cet article a été réalisé dans le cadre du projet de recherche de l'Université de Californie du Sud (USC) sur la spiritualité engagée, avec le soutien de l'USC Center for Religion and Civic Culture, de la John Templeton Foundation et du Templeton Religion Trust.

De nombreuses figures religieuses ont reçu le prestigieux prix Nobel de la Paix : Mère Teresa, Desmond Tutu, le Dalaï Lama ou, plus récemment encore, le médecin gynécologue-obstétricien congolais Denis Mukwege, qui est aussi un pasteur pentecôtiste. Parmi les lauréats laïcs, certains mettent en avant le rôle de la spiritualité dans leur engagement quotidien, tels Malala Yousafzai, une musulmane pratiquante, ou la kényane Wangari Maathai qui a affirmé puiser son inspiration à la fois dans les spiritualités traditionnelles africaines et dans la théologie catholique.

Les destins de ces individus extraordinaires, qui ont dédié leur vie au service des autres, font souvent l'objet de biographies et même d'hagiographies. Mais peu d'études scientifiques se sont penchées sur leurs parcours de manière comparative et analytique.

### Sous l'œil des scientifiques

« L'étude des « exemplaires » est un champ relativement récent pour les sciences sociales, explique Donald Miller, professeur de religion à l'Université de Californie du Sud (USC). Nous voulons comprendre le rôle que jouent la religion et la spiritualité dans leur vie et au sein des communautés avec lesquelles ils travaillent. » Comment ces deux éléments servent-ils de ressources pour surmonter les obstacles pour poursuivre durant des années, contre vents et marées, un combat social ou humanitaire ? Quels sont les souffrances et même les travers parfois obscurs de ces personnalités souvent adulées ? Ces questions sont au cœur d'un projet de recherche mené depuis 2019 par le Centre pour la religion et la culture civique de l'USC qui croise les approches théologique, psychologique, sociologique et sémantique.

Cinq critères ont été mis en œuvre pour sélectionner les personnalités étudiées : soit des individus du monde entier, inspirés et nourris par des valeurs spirituelles, des croyances ou des pratiques, dont l'action a un impact significatif sur le développement humain (que ce soit par la lutte contre la pauvreté ou le changement climatique, la défense des droits humains, l'éducation...), et qui sont admirés et imités par d'autres, au sein de leur communauté ou au-delà.

L'étude se base principalement sur un corpus de longs entretiens (mê-

# Compassion

## Engagés par leur foi et étudiés par la science

lant récit de vie et analyse introspective) recueillis par l'équipe de recherche de Donald Miller ainsi que par une vingtaine de journalistes de différentes nationalités. D'ici septembre 2022, ce seront au total 100 personnalités issues de toutes les grandes traditions spirituelles qui seront interrogées.

### Sœur Marie-Stella Kouak

Pour l'heure, près de 80 cas ont déjà été finalisés. Parmi eux se trouve la sœur catholique et infirmière togolaise Marie-Stella Kouak<sup>1</sup> qui lutte contre la pandémie du VIH depuis une vingtaine d'années au sein de l'association qu'elle a fondée. L'ONG *Vivre dans l'Espérance* vient en aide à plusieurs milliers de personnes vivant avec le VIH au nord du Togo et soutient notamment une centaine d'enfants orphelins du sida.

Sœur Marie-Stella avec une jeune mère, à l'entrée du centre de soins de « Vivre dans l'Espérance »  
© Julien Pebrel / MYOP



« La foi n'a de sens que dans l'action », affirme celle qui se réveille tous les jours à 4 heures du matin et suit un programme très chargé jusque tard dans la soirée. « Mon emploi du temps peut changer en moins de 30 minutes, mais j'aime bien ça. Avoir la foi c'est aussi s'attendre à plein d'imprévus. On peut bien essayer de tout calculer pour faire telle chose, de telle heure à telle heure, mais finalement c'est Dieu qui nous envoie tous les événements, et chaque événement qui nous arrive est une action de grâce. »

Les seuls rendez-vous quotidiens qu'elle respecte à la lettre sont ses prières du matin, de midi et du soir dans une petite chapelle. « J'ai une pratique très régulière, car je tourne sur moi-même si je ne prie pas, je n'arrive pas à vraiment faire mon travail. La prière me prépare à me laisser mourir pour accueillir l'autre qui vient et les situations que je dois affronter. »

Une grande diversité d'individus ont été inclus dans la recherche, que ce soit des personnalités médiatiques et reconnues, tels la sœur catholique ougandaise Rosemary Nyirumbe ou l'activiste indien Swami Agnivesh (décédé en 2020), ou des personnes moins connues mais extraordinaires comme Sarah Byrne Martelli, aumônière dans un hôpital à Boston. Mais aussi des chrétiens de différentes obédiences, des musulmans, des hindous, des bouddhistes, des juifs ou des personnes se réclamant de spiritualités autochtones. D'autres n'appartiennent à aucun groupe religieux spécifique mais se disent inspirés par des valeurs spirituelles œcuméniques ou humanistes. C'est le cas de Scott Warren et d'Emily Saunders, deux bénévoles de *No More Deaths*, une organisation qui lutte pour éviter la mort de migrants à la frontière sud des États-Unis.





« Vivre dans  
l'Espérance »  
© Julien Pebrel /  
MYOP

### Un cercle vertueux

L'équipe de recherche travaille actuellement sur le matériel recueilli, en codant et en comparant les entretiens. Certains phénomènes et tendances ont déjà été repérés et des hypothèses et éclairages théoriques ont été développés pour les expliquer. « La spiritualité engagée n'est pas seulement l'application d'un corpus de valeurs ou de vertus religieuses à une situation, affirme Donald Miller. C'est un processus dialectique. En s'engageant dans l'action - pour répondre à un besoin humain -, la personne est poussée à approfondir sa compréhension de la religion et des valeurs morales. La religion inspire les individus pour accomplir un travail humanitaire, et elle les soutient face aux difficultés et problèmes concrets qu'ils rencontrent dans ce cadre. Mais en même temps « faire le travail » transforme potentiellement les individus, leur théologie et leur compréhension spirituelle. »

### Un schéma récurrent

Les chercheurs californiens ont identifié cinq qualités présentes chez un grand nombre des personnes étu-

diées : un don spirituel pour la justice qui passe dès le plus jeune âge par une forte empathie ; une absence d'ego qui se matérialise souvent par la phrase « Je ne fais pas cela par moi-même, une force plus grande le fait à travers moi » ; une approche du sacré et du spirituel ancrée dans le réel et dans l'action ; un penchant contestataire, parfois au risque du sacrifice de sa propre vie ; et finalement une mentalité résolument positive.

Les scientifiques ont aussi mis le doigt sur certaines dichotomies comme autant de nouvelles questions. Dans un article publié sur le site de l'Université de Californie du Sud, les chercheuses Arpi Miller et Hebah Farrag s'interrogent : « Pourquoi les exemplaires tendent-ils à manifester des qualités de courage extrême et de ténacité et, simultanément, un abandon envers une source d'origine divine ? Comment se fait-il qu'ils ressentent si profondément la souffrance et le désespoir des autres, de manière différente du reste de la population, et qu'en même temps ils incarnent souvent des qualités de tranquillité, de courage, d'optimisme et de joie ? » Elles soulignent aussi comment la part d'ombre est centrale dans le parcours de ces personnalités. Certaines ont surmonté de profonds traumatismes personnels. « Les individus exemplaires ne tombent pas du ciel, ni ne deviennent du jour au lendemain des agents de transformation sociale. Ils ont traversé des années d'épreuves et luttent contre leurs propres démons. »

Les résultats définitifs de cette étude, dont l'existence relève de la réappropriation de la dimension spirituelle en sciences sociales, sont attendus pour 2022. ■

1 Cf. Sœur Marie-Stella, *Notre combat nous grandit. Sida, exclusion, pauvreté*, Montrouge, Bayard 2020, 238 p.

# Compassion

## Comme Dieu, devenir prochain

Alain Thomasset sj, Paris  
doyen de la Faculté de théologie du Centre Sèvres

### THÉOLOGIE

**Face à la souffrance du garçon qui se débat pendu au gibet du camp nazi de Buna, Elie Wiesel s'interroge : où est Dieu maintenant ? Et il entend une voix répondre en lui : « Il est ici... pendu au gibet »<sup>1</sup> comme en écho à la théologie rabbinique de l'abaissement de Dieu. Dieu n'est pas impassible, incapable de sentiments. Il souffre avec les victimes, va en captivité avec eux... Si tel n'était pas le cas, l'homme ne serait-il pas condamné à nier la compassion ?**

Professeur de théologie morale au Centre Sèvres et rédacteur en chef de la *Revue d'éthique et de théologie morale*, Alain Thomasset sj s'intéresse aux liens entre expérience de foi et engagement dans la société. Il est l'auteur notamment de *Les vertus sociales. Justice, solidarité, compassion, hospitalité, espérance* (Lessius, 2015).

La compassion est liée à notre manière de voir Dieu et de voir notre prochain à la manière de Dieu. Longtemps la théologie a lutté avec l'axiome métaphysique et éthique de l'idéal d'*apatheia* (l'impassibilité) que le christianisme a rencontré très tôt dans le monde antique.<sup>2</sup> Comme Être parfait, Dieu doit être sans émotions. Colère, haine et envie lui sont étrangères. Tout comme l'amour, la compassion et la miséricorde ! Ces passions, qui expriment la nécessité, la contrainte, la dépendance et la souffrance non désirée, ne peuvent lui être attribuées. Corrélativement, si l'idéal de l'homme sage est de

devenir semblable à la divinité et de participer à son monde, il doit surmonter les besoins et les désirs. Imperturbabilité, absence de passion et d'émotion sont des caractéristiques de l'éthique stoïcienne.

Or le Dieu d'Israël, puis la révélation chrétienne ont contesté ce point de vue. Si Dieu est libre en lui-même (ce qui conserve certains aspects de l'*apatheia*), il est en même temps affecté par l'histoire humaine et souffre la passion de son peuple. Comme les prophètes le montrent avec force, Dieu aime, prend soin du peuple, exprime sa colère, manifeste sa compassion et son chagrin. En Christ, il va jusqu'à prendre sur lui la souffrance humaine.

Face à ce Dieu d'amour, qui se révèle dans la passion du Christ, l'image idéale de l'humanité change elle aussi. Comme le dit Jürgen Moltmann : « Dans la sphère du Dieu sans *pathè*, l'homme devient un *homo apatheticus*. Devant la situation du pathos de Dieu, il devient un *homo sympatheticus*. »<sup>3</sup> Le pathos divin se reflète dans la participation humaine, la compassion humaine est liée avec la compassion de Dieu.

### Faiblesse émotionnelle ou sentiment moral ?

Cependant, qu'est-ce exactement que la compassion ? Étymologiquement (*cum-patior*), elle indique la capacité de ressentir ou souffrir avec l'autre. Elle est souvent associée à une « attitude altruiste ou concernée-par-l'autre qui comprend une composante émotionnelle présupposant la sympathie et la pitié et qui oblige à des actes de bienfaisance ».<sup>4</sup> Cette combinaison d'émotion et d'action distinguerait la compassion des autres réponses à l'affliction. Elle fut toutefois longtemps critiquée comme une faiblesse émotionnelle qui empêche de porter un jugement

valable et d'agir face au mal; ou comme une attitude condescendante vis-à-vis des personnes dans le besoin; ou encore comme une générosité personnelle et immédiate qui évite d'examiner les causes des injustices ou des souffrances et omet les actions collectives pour y remédier.

La tradition philosophique est ainsi divisée à son sujet, avec ses contradicteurs (Platon, les stoïciens, Spinoza, Kant ou encore Nietzsche) et ses tenants (Aristote, Thomas d'Aquin, Rousseau, Hume, Schopenhauer) pour qui elle est un sentiment moral essentiel, voire central pour la vie sociale. Si Kant insiste sur la raison (et non les émotions) pour fonder des jugements « universalisables », Hume met l'accent sur la « sympathie » et la « bienveillance » comme des capacités humaines essentielles pour la construction de l'ordre social. Et pour Schopenhauer, seule la compassion permet de s'identifier à l'autre, assurant ainsi une motivation à l'action.

**La compassion possède toutes les caractéristiques des vertus qui incorporent les dispositions intérieures dans des actions extérieures efficaces.**

### Une vertu morale

Les travaux plus récents de Martha Nussbaum méritent l'attention et fournissent un cadre de compréhension pertinent. Pour elle, la compassion est une émotion sociale de base, un des fondements de la vie sociale.<sup>5</sup> Elle sert de médiation vers la justice: elle commence par l'intérêt propre et se déplace vers l'altruisme au moyen d'une prise de conscience des besoins de l'autre et de la relation de cet autre avec notre propre épanouissement.<sup>6</sup> La philosophe américaine définit ainsi la compassion comme « une émotion

douloureuse occasionnée par une prise de conscience du malheur imérité d'autrui » et souvent « liée avec une action bienveillante ». <sup>7</sup> Ce processus de réponse aux besoins des autres entraîne en même temps un bouleversement de notre auto-compréhension, de nos croyances et valeurs et de nos visions du monde. Pour M. Nussbaum, en effet, les émotions sont sources de connaissance, elles posent un jugement sur la réalité.

Cette analyse présente la compassion comme une structure complexe, qui implique une combinaison d'éléments cognitifs, affectifs et volitifs. Par elle, nous voyons la détresse d'un autre (*cognition*), nous nous sentons émus par cela (*affectivité*) et nous cherchons activement à y remédier (*volition*). Ainsi la compassion est-elle à la fois une émotion, une affection et une disposition délibérée durable qui nous prépare à agir en réponse à des personnes dans la souffrance. Elle possède toutes les caractéristiques des vertus qui incorporent les dispositions intérieures dans des actions extérieures efficaces.

Thomas d'Aquin d'ailleurs - comme beaucoup d'auteurs actuels - l'associait à la miséricorde. Si la charité, écrivait-il, est la plus grande des vertus lorsqu'on considère qu'elle nous unit à Dieu, néanmoins, « parmi les vertus relatives au prochain, la miséricorde est la plus excellente, comme son acte est aussi le meilleur ». En ce qui concerne notre activité réelle, « toute la vie chrétienne se résume en la miséricorde, quant aux œuvres extérieures ». <sup>9</sup>

### La compassion dans la Bible

La compassion (ou miséricorde) imprègne ainsi toute la Bible. Aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, elle est toujours à

# Compassion

## Comme Dieu, devenir prochain

la fois un sentiment et l'action appropriée basée sur ce sentiment. Mais avant tout, elle est un attribut divin. En hébreu, la racine *raham* désigne la tendresse des parents pour leur enfant ou l'utérus qui donne la vie. Elle est utilisée pour signifier l'action ou la réaction de Dieu dans le renouvellement de l'alliance, dans la miséricorde après la colère. « Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles? Même si les femmes oublieraient, moi, je ne t'oublierai pas » (Is 49,15). Le Dieu d'Israël est un « Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité » (Ex 34, 6).

Dans le passage de l'appel de Moïse au buisson ardent (Ex 3,7-10), on retrouve la structure tripartite de la

compassion. D'abord, Dieu « voit » et « entend » la misère du peuple en Égypte, il « connaît ses angoisses » (aspect cognitif). Le verbe hébreu *yada* (connaître) désigne par ailleurs « l'expérience intuitive et pénétrante d'une présence »:<sup>10</sup> Dieu est touché dans ses entrailles (aspect émotionnel). La troisième dimension, l'aspect volontaire, en est la conséquence logique: touché au ventre, Dieu se déplace - il « est descendu » - et agit pour « délivrer [les Hébreux] de la main des Égyptiens » en envoyant Moïse « les faire monter vers une terre plantureuse et vaste ».

Dans le Nouveau Testament, Jésus incarne la compassion du Père dans sa relation avec l'humanité souffrante. À de multiples endroits, c'est le verbe *splanghnizomai* qui est utilisé pour exprimer la compassion de Jésus devant les malades ou les foules, un verbe dont la racine renvoie elle aussi aux « tripes », là où se forment nos émotions les plus intimes et les plus intenses. Et dans chacun des passages, Jésus voit la détresse, est ému de compassion, puis décide de toucher, de guérir, de nourrir ou d'enseigner pour sauver



Détail d'un sarcophage à l'abbaye Saint Victor, Marseille. Jésus Christ guérissant un aveugle.  
© Philippe Lissac / GODONG



les personnes rencontrées. Nous retrouvons la structure tripartite de la compassion: « En débarquant, il vit une foule nombreuse et il eut compassion d'eux; et il guérit leurs infirmes » (Mt 14,14) ou il se mit à les enseigner longuement (Mc 6,34).<sup>11</sup>

### À l'exemple de Dieu

Le verbe *splangchnizomai* est encore employé dans trois paraboles, celle d'un roi qui, tout en exigeant la justice, est ému de pitié pour son serviteur endetté (Mt 18,27), celle d'un père aimant bouleversé par le retour de son fils prodigue (Lc 15,20) et celle d'un bon Samaritain qui prend soin de l'homme blessé sur le bord de la route (Lc 10,33). Ces récits renvoient à un autre aspect de la compassion déjà présent dans l'Ancien Testament: elle n'est pas réservée à Dieu. Tous les êtres humains sont appelés à participer à cette puissance créatrice, ouvrant de nouvelles possibilités qui semblaient impossibles. Ainsi Joseph vendu par ses frères est un exemple de cette compassion transformatrice et pardonnante (Gn 43,29-34).

**Tous les êtres humains sont appelés à participer à cette puissance créatrice, ouvrant des possibilités qui semblaient impossibles.**

La parabole du bon Samaritain, cependant, a ceci de particulier qu'elle insiste sur la perception de la situation et l'attitude qui en découle. Alors que le prêtre et le lévite, arrivés les premiers sur les lieux du méfait, sont en mesure de voir que l'état de la victime est désespéré, ils choisissent, pour une raison quelconque, de ne pas être touchés et de passer à côté. L'homme est apparu dans leur champ de vision, mais pas pour les « yeux de leur compassion ». Leur vision est troublée et déformée, pro-

bablement par les règles de pureté que Jésus conteste par ailleurs.

Le Samaritain, par contre, a une « vision de compassion » qui lui donne de percevoir la dimension morale de la situation, même s'il est lui-même un étranger ou un paria aux yeux des juifs. Et sa vision compatissante le pousse à prendre soin de la victime. « Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fut pris de pitié. Il s'approcha, banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le mena à l'hôtellerie et prit soin de lui » (Lc 10,33-34).

Comme le souligne William Spohn, cette parabole est « un paradigme classique de la perception et de la cécité ». <sup>12</sup> Notre conduite morale et nos actions sont partiellement conditionnées par notre perception de la réalité environnante. Mais il y a plus encore: à la fin de la parabole, la question initiale du légiste - « et qui est mon prochain ? » (Lc 10,29) - est inversée. Est « devenu prochain », « celui qui a montré de la miséricorde avec lui » (Lc 10,37). « Prochain » n'est plus une catégorie nominale incluant certaines personnes et excluant d'autres, mais un adverbe dans une manière d'être: il s'agit de voir et d'agir « en prochain », d'incarner l'action compatissante du Christ, le vrai Samaritain venu sauver l'humanité blessée. Jésus dira au légiste: « Va et, toi aussi, fais de même » (Lc 10,7). Plus tôt, Jésus exhortait les disciples à imiter le Père: « Soyez compatissants, comme votre Père est compatissant » (Lc 6,36; cf. Mt 5,48).

### Les dimensions de la compassion

Que pouvons-nous tirer de cette exploration biblique de la compassion? 1. Tout d'abord que la compassion est une question de *perception juste*. Yahvé a vu la misère de

# Compassion

## Comme Dieu, devenir prochain

son peuple et entendu ses cris ; Jésus voit les foules sans berger et la détresse des lépreux ; et le Samaritain est capable de regarder l'homme blessé au bord de la route.

2. Ensuite que la compassion défie notre manière habituelle de percevoir. Au-delà du calcul et de la réciprocité, elle ouvre vers *l'universel*, vers toute personne. William Spohn va jusqu'à dire que la compassion est « le nerf optique de la vision chrétienne » :<sup>13</sup> il s'agit de devenir prochain de l'homme blessé. 3. Elle est un engagement à *voir le monde comme Dieu le voit et à y répondre comme Dieu le fait*. La foi dans le règne de Dieu transforme notre perception et place notre expérience dans le cadre de l'action miséricordieuse de Dieu. La compassion est une *imitatio Dei*. 4. Elle est ainsi étroitement liée à la *capacité d'être touché par le malheur de l'autre*. Connaître et sentir vont donc de pair.

5. La compassion pousse à *agir afin de soulager la douleur de l'autre*. Dans l'Ancien Testament, la compassion de Dieu est reconnue dans son action salvifique en faveur de son peuple. La compassion chrétienne, elle, est potentiellement subversive de tout ordre social : elle porte la vision de Dieu sur sa Création et sa conception du Royaume où les pécheurs sont pardonnés, où l'on accorde la préférence aux plus petits, où tous sont les bienvenus au ban-

quet et « toutes les larmes seront essuyées de tous les visages » (Is 25,8).<sup>14</sup>

6. Enfin, la compassion manifeste une capacité créatrice, à l'image de Dieu : elle permet la restauration des liens brisés, le soulagement de la souffrance, la création de relations sociales nouvelles. Elle n'est pas une complaisance avec la souffrance, mais une ouverture pleine d'espérance pour un avenir meilleur et a partie liée avec la joie. Émotion venant de la matrice, elle est destinée à donner la vie, à restaurer la vie blessée d'autrui, à se réjouir de la vie d'autrui. ■

1 Elie Wiesel, *La Nuit*, Paris, Minuit 2007, p. 122.

2 Voir par exemple Aristote, *Métaphysique*, XII, 1073 a 11.

3 Jürgen Moltmann, *Le Dieu crucifié*, Paris, Cerf 1978, p. 317.

4 Article « Compassion », in James F. Childress, John Macquarrie (éd.), *Westminster Dictionary of Christian Ethics*, Presbyterian Publishing Corporation 1986.

5 Cf. Martha Nussbaum, « Compassion: The Basic Social Emotion », in *Social Philosophy and Policy*, 13.1, Cambridge University Press 1996, pp. 27-58.

6 Cf. Maureen H. O'Connell, *Compassion. Loving Our Neighbor in an Age of Globalization*, New York, Orbis Books 2009, p. 94.

7 Martha Nussbaum, *Upheavals of Thoughts: the intelligence of emotions*, Cambridge University Press 2001, pp. 301-302.

8 Cf. Martha Nussbaum, « Compassion: The Basic Social Emotion », *op. cit.*, pp. 27-58.

9 Thomas d'Aquin, II-II, Q. 30, a. 4.

10 Cf. André Neher, *Moïse et la vocation juive*, Paris, Seuil 1956, p. 83. Le même terme biblique « connaissance » (*yada*) désigne à la fois l'union de l'homme et la femme et la connaissance de Dieu. Cf. André Neher, *L'essence du prophétisme*, Paris, PUF 1955, pp. 255-256.

11 Cf. aussi Mt 9,36 ; Mt 20,43 ; Mc 8,2 ; Mc 1,14 ; Mc 1,41 ; Lc 7,13.

12 William C. Spohn, *Go and Do Likewise. Jesus and Ethics*, New York, The Continuum Publishing Company 2000, p. 89 (trad. française: *Jésus et l'éthique. Va et fais de même*, Paris, Lessius 2010).

13 *Idem*, p. 87.

14 Comme le disait Martin Luther King (à Riverside Church, New York City, 4 avril 1967) en commentant la parabole du bon Samaritain : la compassion ne consiste pas seulement à prandre soin de l'homme battu en chemin par des voleurs, mais à s'assurer que la route de Jéricho soit plus sûre pour tous. Il s'agit autant de donner aux mendiants que de restructurer l'édifice social qui produit de tels mendiants.



# Compassion

## Interconnectés avec nos frères et sœurs réfugiés

Kevin White sj, Genève  
directeur du JRS auprès des Nations Unies

### REGARD

**Du poulet et du riz accompagnés d'un soda à l'orange: tel était le menu du repas de fête partagé à Kampala, lors de la célébration de remise des diplômes de fin d'année, organisée par le Service jésuite des réfugiés (JRS) d'Ouganda. Une journée de réjouissance qui a rencontré un grand succès et lors de laquelle j'ai vu les plus jeunes, simplement et spontanément, donner tout leur sens aux mots *frères et sœurs*.**

Kevin White sj a enseigné la théologie à Boston et travaille depuis quatorze ans pour le Service jésuite des réfugiés. Il représente et dirige le Bureau du JRS auprès des Nations Unies depuis 2019.

Tenue dans le cadre du Programme urbain pour les réfugiés du JRS, cette cérémonie a rassemblé nos étudiants diplômés et leurs familles - des réfugiés provenant principalement de la République démocratique du Congo voisine, du Burundi, du Rwanda et du Soudan du Sud. Musique forte et entraînante, familles et amis rassemblés, ravis d'avoir une occasion de faire la fête: un sentiment d'accomplissement comblait les réfugiés diplômés alors qu'ils recevaient le certificat honorant leur réussite. De nombreuses photos ont été prises pour graver l'événement dans les mémoires. Il semble cependant que

ce soit le repas qui a représenté le point d'orgue des festivités. Parmi les nombreux délices proposés, une préférence s'est clairement marquée pour le poulet au riz, accompagné de soda à l'orange.

Les premiers à être servis ont été les plus petits de l'école maternelle, qui ont mangé à leur pupitre. Ils se sont joyeusement entassés les uns sur les autres, plongeant leurs mains tout juste lavées dans le riz chaud, la sauce et le poulet. Une assiette bien remplie à partager avec des amis et le sentiment d'être spécial, quelle meilleure façon de faire la fête? Le summum du repas a été le soda, servi en guise de dessert. Connaissant leur goût pour le Fanta Orange, nous en avions acheté plus que toutes autres boissons.

Ces enfants, il est vrai, savourent toujours avec plaisir les repas distribués tout au long de l'année et réclament souvent un sac plastique pour emporter les restes chez eux pour leur famille. Mais là, ils ont agi de manière extraordinaire. Comme l'espace et le budget étaient limités, le JRS de Kampala n'avait pas pu accueillir tous les membres de la famille désireux de participer à la fête. Dehors, alignés le long de la clôture séparant le complexe du JRS - qui abrite notre centre de formation - de la piste de terre et du quartier pauvre environnant de Kampala, les frères et sœurs qui n'avaient pas pu rentrer guignaient à l'intérieur. Alors ceux qui étaient à la fête ont partagé avec eux leur soda à travers le grillage. Ils ont tenu la bouteille d'un côté de la barrière, tout en versant le doux breuvage dans la bouche ouverte de leur frère ou sœur pressé contre la clôture.

Cette anecdote (oserai-je dire parabole?) a pour but d'aider les lecteurs à imaginer la vie des réfugiés, à tou-

# Compassion

## Interconnectés avec nos frères et sœurs réfugiés

cher du doigt ce qui pour tant de gens aujourd'hui est la réalité du monde, un monde qui peut nous paraître très éloigné voire totalement déconnecté de nous.

### Une intuition précieuse

Ces dix-huit derniers mois marqués par les assauts de la Covid-19 ont été difficiles pour tous (maladies, confinement, distanciation sociale...). Mais peu ont été aussi impactées « que les personnes qui sont également emportées par la vague de déplacement mondial. Elles affrontent le double défi de l'exil et de la pandémie, avec les restrictions qui y sont associées et leurs dramatiques conséquences sanitaires et socio-économiques »,<sup>1</sup>

### Aujourd'hui, dans le monde

- 26,4 millions de réfugiés, dont plus de la moitié sont des enfants;
- 48 millions de personnes déplacées à l'intérieur de leur propre pays, en particulier en Syrie, Colombie, République démocratique du Congo, Yémen et Afghanistan;
- plus de 4 millions de demandeurs d'asile;
- 68% de tous les réfugiés/déplacés dans le monde sont issus de cinq pays: la Syrie, le Venezuela, l'Afghanistan, le Soudan du Sud et le Myanmar;
- les principaux pays d'accueil des réfugiés, c'est-à-dire les pays qui offrent une protection temporaire, par opposition à la réinstallation permanente, sont: la Turquie (3,7 millions), la Colombie (1,7 million), le Pakistan (1,4 million), l'Ouganda (1,4 million), l'Allemagne (1,2 million).

comme cela a été souligné lors d'une récente réunion du Haut Commissariat pour les réfugiés (HCR) à Genève.

Ces enfants qui ont partagé leur si précieux soda font partie des 82,4 millions de personnes déplacées de force aujourd'hui,<sup>2</sup> le plus haut nombre jamais recensé: 1% de la population mondiale est donc déracinée. Derrière ces chiffres sidérants (voir encadré), il y a des individus avec leur histoire particulière et généralement traumatisante, qui ne veulent rien d'autre que ce que nous voulons et méritons tous: une vie en adéquation avec notre dignité d'enfants de Dieu. Et notre manière de répondre à cette situation reflète notre propre humanité.

Que font donc ces enfants d'âge si tendre, en partageant leur Fanta avec leurs frères et sœurs à travers la clôture, que nous ne faisons pas? Quelle connaissance intuitive est la leur pour démontrer tant de tendresse, de générosité, de profonde unité avec les autres? Ils sont reconnaissants. Ils savent, de par les circonstances de leur vie – qui pourraient tout aussi bien être les nôtres et qu'aucun d'entre nous ne voudrait avoir à surmonter –, qu'ils dépendent les uns des autres. Autrement dit, ils savent, d'un savoir ressenti comme l'écrit saint Ignace à propos de la grâce dans les *Exercices spirituels*, qu'ils sont interconnectés. «Aujourd'hui, j'ai un soda. Demain, ce sera peut-être le tour de ma petite sœur. Viens là et partageons. Il y en a assez pour que nous en profitions tous.» En tant qu'enfants réfugiés, ils n'ont pas le «luxe» de se bercer d'illusions à l'instar de nombre d'entre nous dans notre monde développé, trop gâtés et nous pensant autosuffisants.

## À la source, la relation

Nombreux aujourd'hui sont ceux qui parlent d'« interconnexion ». Je me demande si ce terme ne part pas d'un faux postulat, à savoir que nous sommes par essence et au plus profond de nous-mêmes des individus « atomisés », qui peuvent ou non s'engager envers autrui. Le concept d'interconnexion ne suggère-t-il pas en effet un point de départ indépendant, à partir duquel nous pouvons choisir de nous connecter ou non ? Et si nous nous connectons, de le faire dans la mesure de notre besoin de confort et des circonstances ?

Il n'y a rien de plus faux. Il serait plus judicieux de rappeler en préambule que nous sommes *imago Dei*, créés à l'image de Dieu, qui est une « communauté trinitaire », un être-en-trois, et que le fondement de notre être est donc l'interconnexion. Nous sommes des êtres relationnels. Ne pas être interconnectés revient à ne pas être qui nous sommes, à ne pas être pleinement vivants, à ne pas offrir à Dieu la plus grande gloire. Ne pas être interconnectés ou ne pas avoir comme fondement le fait d'être *imago Dei* revient à vivre une vie tragiquement difforme. N'est-ce pas là le sens de la célébration eucharistique, lors de laquelle nous devenons - comme Jésus le fit pour nous - du pain et du vin, rompu et versé les uns pour les autres ? Et pour citer une femme qui n'est pas connue pour sa perspicacité philosophique ni théologique, mais qui pourtant résume bien ce propos : « To know you is to love you/and to love you is to be part of you »<sup>3</sup> (Madonna, 1999).

Pour conclure, je me tournerai vers une source plus conventionnelle. Dans un récent discours, le pape François a saisi « l'occasion » offerte par la Covid-19 pour réaffirmer notre interconnexion, nos liens, notre

essence même : « Ce fléau a été une épreuve qui a frappé tout et tout le monde. Ce qui serait plus grave que cette crise, ce serait de la gâcher, sans en tirer la leçon qu'elle nous donne. C'est une leçon d'humilité, qui nous enseigne l'impossibilité de vivre en bonne santé dans un monde malade et de continuer comme avant sans nous rendre compte de ce qui n'allait pas. Maintenant encore, le grand désir de revenir à la normalité peut masquer la prétention insensée de s'appuyer à nouveau sur de fausses sécurités, sur des habitudes et des projets qui visent exclusivement au profit et à la poursuite d'intérêts propres, sans prendre soin des injustices planétaires, du cri des pauvres et de la santé précaire de notre planète. »<sup>4</sup>

Comment pourrions-nous davantage ressembler à ces enfants qui partagent leurs sodas ? Au cœur de cette question et des réponses personnelles que nous lui apportons, reposent les fondements d'une vie gratifiante et d'un monde meilleur. ■

1 Kelly T. Clements, haut-commissaire adjointe des Nations Unies pour les réfugiés, *Remarks for UNHCR's 81st Standing Committee meeting*, 5 juillet 2021.

2 Voir sur [www.unhcr.org](http://www.unhcr.org) les chiffres publiés par l'UNHCR in *Global Trends: Forced Displacement in 2021*, 2.

3 « Te connaître c'est t'aimer / Et t'aimer c'est faire partie de toi. »

4 *Discours du pape François à la Délégation du patriarcat œcuménique de Constantinople*, 28 juin 2021. À lire dans son intégralité sur [www.vatican.va](http://www.vatican.va).



Enfants réfugiés à  
Kampala  
© Kevin White / JRS

### La réponse de la Compagnie de Jésus: le JRS

En décembre 1979, le Supérieur général des jésuites, le Père Pedro Arrupe sj, convoqua la Compagnie de Jésus afin d'apporter une réponse généreuse à la situation des réfugiés de son époque, en l'occurrence les milliers de Vietnamiens et Cambodgiens fuyant leurs foyers en bateau et vivant dans des camps provisoires à travers l'Asie du Sud-Est. Aujourd'hui, quarante ans plus tard, avec des réfugiés trois fois plus nombreux, le JRS continue d'accompagner, de servir et de défendre les déplacés grâce à quatre priorités stratégiques.

- *La réconciliation*: le JRS explore avec les communautés locales de déplacés et les habitants des pays hôtes la manière de travailler et de vivre ensemble dans le respect. Dans des contextes déchirés par les violences religieuses et ethniques, les membres des différentes communautés s'assoient ensemble pour discuter de leurs besoins, de leurs difficultés et de leurs aspirations, en partageant leurs visions culturelles et en écoutant le point de vue des autres; ils trouvent ici un mouvement humanitaire tendu vers des «relations justes».
- *Le soutien psychosocial et mental*: la violence et le chaos, en sus des années de déplacement forcé, ont un fort impact psychologique et

physique. En réponse, le JRS offre un ensemble de services basés sur la communauté et l'accompagnement pastoral afin d'améliorer le bien-être psychologique des déplacés.

- *L'éducation et les moyens de subsistance*: convaincu que l'éducation est un travail de justice, et s'inspirant de notre tradition jésuite, le JRS fournit une éducation en situation d'urgence à travers l'instruction directe, la formation de professeurs et la construction des infrastructures nécessaires. L'éducation nourrit l'espoir des enfants et des adultes, donne un sentiment de normalité au sein de vies bouleversées, aide les réfugiés à développer des capacités en tant que professeurs, aides-soignants et entrepreneurs, les menant vers une plus grande indépendance et la dignité que procure l'autonomie. Le JRS s'engage particulièrement à fournir les mêmes possibilités aux femmes et aux filles.
- *Le plaidoyer*: le JRS participe à ces réunions nationales et internationales où sont prises des décisions ayant un impact sur la vie de millions de réfugiés. Travaillant en étroite collaboration avec le HCR et d'autres organisations humanitaires, il s'assure que ses expériences sur le terrain soient représentées lors des réunions où l'on discute de ces politiques et où se concrétisent les décisions.

Kevin White sj

# Compassion

## Altruisme efficace Un concept pas si froid

Peter Singer, Melbourne  
professeur de bioéthique, Princeton University (États-Unis)

### DÉBAT ÉTHIQUE

**Né à la fin des années 2000 dans les pays anglo-saxons,<sup>1</sup> le mouvement de l'altruisme efficace part de l'idée qu'œuvrer au bien-être des autres via des dons en temps ou en argent est facteur d'épanouissement pour tous ... mais que cela exige, pour être vraiment efficace, un discernement en amont. Le philosophe australien Peter Singer, l'un des fers de lance du concept, en explique ici les grandes lignes.**

Le philosophe antispéciste Peter Singer est un penseur influent de l'altruisme efficace. Il est l'auteur notamment de *The Most Good You Can Do* (2015), traduit en français par *L'altruisme efficace* (Les Arènes 2018), et a fondé The Life You Can Save, une organisation à but non lucratif dont l'objectif est de promouvoir des organisations caritatives jugées plus efficaces.

J'enseigne à la Princeton University. Dans le cadre de mon cours intitulé *Practical Ethics*, je propose des lectures sur la pauvreté mondiale qui présentent des estimations de ce que coûterait le sauvetage d'un de ces millions d'enfants qui meurent chaque année de maladies que nous pourrions facilement prévenir ou guérir. En 2009, un étudiant, Matt Wage, a utilisé l'une de ces estimations pour calculer le bien qu'il pourrait faire aux autres au cours de sa vie.

Ce jeune homme, qui envisageait de devenir professeur, s'est basé sur le

revenu annuel moyen qu'il serait susceptible de gagner et sur l'hypothèse qu'il ferait don de 10 % de ce revenu à une organisation à but non lucratif très efficace. Il a découvert qu'il pourrait sauver ainsi une centaine de vies. Il s'est dit alors: « Imaginez que vous voyez un bâtiment en feu, que vous courez à travers les flammes, que vous ouvrez une porte d'un coup de pied et que vous laissez sortir cent personnes. Ce serait le plus grand moment de votre vie ! Et je pourrais faire tout ce bien ! »

Matt Wage n'est pas devenu professeur. Au lieu de cela, il s'est mis en tête de sauver cent vies, non pas tout au long de sa carrière, mais au cours de la première ou des deux premières années de sa vie professionnelle ... et chaque année par la suite. Il a beaucoup réfléchi à la profession qui lui permettrait de faire le plus de bien possible et, après de nombreux échanges avec d'autres personnes, il a décidé d'accepter un emploi à Wall Street. Son revenu élevé, a-t-il noté, lui permettrait de donner beaucoup plus d'argent à des organisations d'entraide que s'il devenait professeur et consacrait 10 % de son salaire à cela. Un an après avoir obtenu son diplôme, l'ancien étudiant faisait don d'une somme à six chiffres - soit environ la moitié de ses revenus annuels - à des causes caritatives.

### Le plus grand bien ?

Matt Wage fait partie de ce nouveau mouvement appelé altruisme efficace. La définition de l'altruisme efficace est la suivante: « C'est une philosophie et un mouvement social qui vise à adopter une démarche analytique afin d'identifier les meilleurs moyens d'avoir un impact positif sur le monde. » L'altruisme efficace repose sur une idée très simple: nous devons faire le plus de bien

# Compassion

## Altruisme efficace Un concept pas si froid

possible. Obéir aux règles habituelles consistant à ne pas voler, tricher, blesser et tuer ne suffit pas, ou du moins pas pour ceux d'entre nous qui avons la chance de vivre dans le confort matériel, qui pouvons nous nourrir (nous et notre famille), nous loger et nous habiller, et qui avons encore de l'argent ou du temps à perdre. Nous n'encaissons sans doute pas autant d'argent que les flambeurs de Wall Street, mais la plupart d'entre nous, vraisemblablement, gagnons suffisamment pour faire des dons substantiels à des organisations caritatives, tout en vivant confortablement.

**C'est lorsque faire le maximum pour les autres signifie aussi s'épanouir personnellement, que l'on atteint le meilleur résultat possible pour tous.**

Cependant, si vivre une vie éthique minimale, voire acceptable, implique d'utiliser une partie substantielle de nos ressources disponibles pour rendre le monde meilleur, vivre une vie pleinement éthique exige de maximiser cet engagement. À l'encontre de ce que nous soufflerait notre intuition initiale, la réalisation de cet objectif est passé pour le jeune Matt Wage par un travail à Wall Street.

Comme l'illustre son parcours, l'altruisme efficace n'exige pas notre sacrifice, ne demande pas d'aller à l'encontre de nos propres intérêts.

C'est lorsque faire le maximum pour les autres signifie aussi s'épanouir personnellement que l'on atteint le meilleur résultat possible pour tous. Reste que « faire le plus de bien possible » est une idée très générale et vaste, qui soulève de nombreuses questions. En voici quelques-unes parmi les plus évidentes, et quelques réponses succinctes.

Tout d'abord, comment « faire le plus de bien possible » ? Si les altruistes efficaces n'apportent pas tous la même réponse à ce questionnement, ils partagent néanmoins certaines valeurs. Ils conviennent tous qu'un monde où il y a moins de souffrance et plus de bonheur est meilleur qu'un monde où il y a plus de souffrance et moins de bonheur. La plupart d'entre eux diront aussi qu'une société dans laquelle les gens vivent plus longtemps est meilleure qu'une société dans laquelle ils vivent moins longtemps. Ces valeurs expliquent pourquoi l'aide aux personnes en situation d'extrême pauvreté a la cote parmi eux : une somme d'argent donnée contribuera, en effet, à sauver bien plus de vies et à réduire bien plus de souffrance si nous l'utilisons dans des pays en développement pour venir en aide à des personnes vivant dans l'extrême pauvreté, que si nous l'utilisons pour la plupart des autres projets caritatifs.

### Comment sélectionner ?

Ensuite, les altruistes efficaces vont chercher à rentabiliser leur action, ce qui relève à la fois de l'art et de la science : le cœur et la tête doivent travailler en synergie dans ces prises de décision. Pour donner efficacement et optimiser notre geste (faire le plus de bien possible), il faut bien choisir nos domaines d'actions ainsi que les organisations impliquées.



Pourtant les données indiquent que la plupart des donateurs sont uniquement guidés par le cœur. Ainsi, aux États-Unis, seuls 38 % d'entre eux font des recherches sur les organisations à but non lucratif avant de leur verser des dons, et seuls 9 % des donateurs font une étude comparative en amont entre différentes associations.

En effet, nous fondons bien souvent nos décisions en matière de dons sur des émotions, par exemple quand un ami ou un membre de la famille nous propose de soutenir une cause, ou quand un être cher souffre d'une maladie que cherche à éradiquer une organisation, ou quand une association locale nous demande de soutenir les membres de notre communauté. Si l'on ne peut nier qu'il est impératif d'établir un lien émotionnel personnel avec le don, nous devons néanmoins, pour avoir un meilleur impact, fonder nos décisions sur une analyse objective de ce qui fonctionne et de ce qui fera le plus de bien par franc versé. À ce

jeu, toutes les organisations caritatives ne se valent pas et il est important d'identifier au préalable ce qu'elles réalisent réellement avec les dons. Certaines ont un impact, par franc investi, des centaines voire des milliers de fois supérieur à d'autres (les organisations frauduleuses ne sont évidemment pas prises en compte dans ces comparaisons)!

Prenons un exemple tiré du domaine de la santé. Dresser un chien guide pour une personne aveugle - une très bonne cause - coûte aux États-Unis quelque 50 000 dollars. Pour un montant bien moindre, il est possible de contribuer à prévenir le trachome (la cause la plus courante de cécité évitable dans le monde) ou à rendre la vue aux personnes atteintes de cataractes opérables. Le coût moyen de la prévention de la cécité due au trachome pour une personne dans le monde a été estimé à environ 7,14 dollars, et le trachome lui-même peut être traité par chirurgie pour 27 à 50 dollars. De même, les personnes deve-

Femme opérée de la cataracte  
© Fred Hollows Foundation



# Compassion

## Altruisme efficace

### Un concept pas si froid

nues aveugles à la suite d'une cataracte peuvent recouvrer la vue grâce à une simple opération chiffrée à 50 dollars. En d'autres termes, pour le coût du placement d'un chien guide auprès d'une personne aveugle, vous pourriez offrir une opération chirurgicale leur permettant de retrouver la vue à au moins 1000 personnes, ou prévenir un nombre similaire de cas de cécité dus au trachome par l'intermédiaire d'organisations œuvrant à ces fins.<sup>2</sup>

Dès lors, face à l'offre pléthorique des associations caritatives, il peut être utile avant d'établir sa sélection de consulter des sites web associés à l'altruisme efficace. La qualité et la disponibilité des recherches sur l'efficacité de ces organisations ont augmenté de façon spectaculaire au cours des dernières années, en grande partie grâce à l'existence de *GiveWell*, un organisme de recherche créé en 2007 précisément pour combler le vide qui existait auparavant.<sup>3</sup> D'autres organismes, tels que *The Life You Can Save* que j'ai fondé,<sup>4</sup> s'inspirent des recherches de *GiveWell* mais élargissent les critères de recommandation. Les options entre différentes causes (par exemple la pauvreté dans le monde, la réduction de la souffrance animale, la protection de l'environnement, la réduction des risques d'extinction de l'humanité...) font aussi l'objet de discussions animées sur les sites associés à l'altruisme efficace.

## Un bénéfice pour tous

Reste cette interrogation ultime et fondamentale: pourquoi se préoccuper des autres? Pour certains, la réponse est tellement évidente – cela fait partie d'une existence basée sur l'éthique – qu'il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Mais d'autres sont plus sceptiques et veulent savoir ce qu'ils en retirent. Très certainement un mieux-être personnel. De récentes recherches en psychologie sont en effet venues conforter les vieilles justifications philosophiques remontant à Socrate: vivre de manière plus éthique, pour celui qui s'y essaye, est une meilleure façon de vivre.<sup>5</sup> Aider les autres, agir en accord avec ses valeurs les plus fondamentales et faire preuve de générosité est un moyen de donner du sens à sa vie et de s'épanouir. Les altruistes efficaces sont certes un plus pour les autres, mais, indirectement, ils tirent eux-mêmes profit le plus souvent de leur action. ■

1 L'association Altruisme Efficace France a été lancée en 2016 en présence de Peter Singer [www.altruismeefficacefrance.org](http://www.altruismeefficacefrance.org) (n.d.l.r.)

2 Par exemple, la Seva - [www.seva.org](http://www.seva.org) - aux États-Unis, ou la *Fred Hollows Foundation* - [www.hollows.org](http://www.hollows.org) - en Australie.

3 Les résultats de ses recherches sont disponibles sur [www.givewell.org](http://www.givewell.org)

4 L'auteur de cet article a écrit un livre intitulé *Life you can save* (téléchargeable sur [www.thelifeyoucansave.org](http://www.thelifeyoucansave.org)) avant de fonder l'organisme de recherche du même nom (n.d.l.r.)

5 Voir, par exemple, Elizabeth Dunn, Lara Aknin and Michael Norton, « Spending Money on Others Promotes Happiness », in *Science* n° 319, Washington DC, 21 mars 2008, pp. 1687-1688.

# Compassion

## Un égoïsme de transfert

Étienne Perrot sj, Lyon  
économiste

### DÉBAT ÉTHIQUE

Depuis le philosophe taoïste Tchouang-Tseu (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), si ce n'est depuis que le monde est monde, l'humanité a pris conscience d'un fait curieux : chacun ressent une certaine consolation à s'occuper d'autrui. Cette consolation est d'autant plus forte que l'acte altruiste se veut efficace. Dans son manuel de *Philosophie morale*, Éric Weil souligne que l'altruisme tend à devenir un « égoïsme de transfert ». Au fond, pourquoi pas ?

Plutôt que de tendre, selon la morale d'Emmanuel Kant, vers une impossible gratuité dans nos rapports à autrui, n'est-il pas préférable de faire chevaucher le service d'autrui sur le cheval efficace de l'intérêt personnel ? Il vaut mieux quelques aides aux motivations ambiguës que rien du tout.

#### Éloge de l'efficacité

Quelles que soient les motivations, l'essentiel se mesure aux besoins de ceux que l'on prétend aider. Répondre à des besoins, c'est entrer dans le domaine économique où l'efficacité prend toute sa place. D'autant

plus que le vieil adage moral « gaspiller, c'est pire que voler » se conjugue avec la logique de l'efficacité. (L'adage ne dit pas que voler c'est bien, il dit que gaspiller c'est pire ; car le gaspilleur, celui qui dédaigne l'efficacité, ne respecte pas le travail.) Bref, l'efficacité doit aussi s'appliquer à nos manières d'aider autrui.

S'intéresser à la manière dont seront utilisés nos efforts n'est donc pas moralement facultatif. Les parents en ont conscience dès qu'ils envisagent de donner de l'argent de poche à leurs enfants. Cette exigence impose un discernement qui est rarement sans contradictions. D'autant plus que, dès qu'il s'agit de mobiliser des moyens importants pour une œuvre lointaine - en argent, en organisation, en travail -, le rapport immédiat entre le donateur et l'obligé laisse place à des intermédiaires.

Ces intermédiaires, ONG ou offices publics, ont des frais de fonctionnement au prorata de leur taille. Ces frais sont souvent importants, sans parler du coût de la publicité visant les donateurs. La comptabilité de l'Institut Pasteur de Lille montre que, durant l'année 2020, pour près de 9,5 millions d'euros de dons privés (soit le tiers de son chiffre d'affaires), 26 % ont passé en frais de fonctionnement et 6 % en frais de recherche de fonds, soit au total près du tiers des dons reçus.

#### Une conception limitée

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'efficacité est dominée par une conception particulière et discutable de l'être humain. Cette conception réduit chaque être humain à un clone interchangeable. C'est ce qui apparaît dans l'utilitarisme qui domine la morale occidentale et se résume dans la recherche du plus grand bien pour le plus grand nombre. Et c'est ce qui conduit à couler l'altruisme dans l'idéologie

Le jésuite Étienne Perrot sj est l'auteur de plusieurs livres sur la dimension sociale de l'argent et le discernement managérial. Dernier en date : *Esprit du capitalisme, es-tu là ? Discerner l'humain derrière les chiffres* (Lessius 2020).

# Compassion

## Un égoïsme de transfert

égalitaire si bien épinglée dès 1835 par Tocqueville dans *La démocratie en Amérique*. Un égale un. Une personne affamée au Mozambique égale une personne affamée qui mendie sur les Champs-Élysées à Paris. Un aveugle déambulant dans les rues de Manhattan égale un aveugle assis devant sa case dans la banlieue de Cotonou au Bénin.

Jacques Ellul montre que cette philosophie utilitariste est le fruit de la civilisation technicienne. Ne raisonnant que sur des nombres, qui permettent de comparer des résultats chiffrés, cette rationalité instrumentale ignore la singularité des personnes, en particulier des plus faibles (car le plus grand nombre n'inclut pas toujours le plus faible). De plus, ne pas prendre en compte le milieu

social, c'est nier l'humanité de chacun. Je ne suis pas simplement une bouche à nourrir, un corps à couvrir, des oreilles ou des yeux à ouvrir. Je suis ce que forgent mes relations humaines de proximité.

Si l'efficacité est économiquement et moralement nécessaire, elle ne suffit donc pas pour caractériser une action vraiment humaine. On le voit dès que l'on réfléchit au coût de la santé et de la subsistance des personnes âgées que des économistes rationnels mais bornés considèrent inefficace. Inversement, maintes dimensions de la vie humaine qui donnent à l'être humain sa valeur spécifique (l'art, les relations amoureuses, la reconnaissance mutuelle entre amis, sans parler de l'expérience religieuse) entraînent des coûts économiques.

Bref, une vie humaine baigne toujours dans un environnement humain, culturel et social qui déborde de beaucoup le calcul économique. Pour que les « Marie » transies aux pieds de Jésus puissent écouter celui-ci, il faut des « Marthe » pour faire cuire la soupe. Et si les experts sont capables de chiffrer le coût de cette soupe, cela ne les autorise pas à ré-





duire en calcul la vie humaine dans ce qu'elle a de plus excitant. Comme le rappelle le plus grand économiste du XX<sup>e</sup> siècle, « un fait économique est une abstraction ».<sup>2</sup> L'efficacité est donc nécessaire à l'altruisme, mais elle n'est pas suffisante.

### Complications politiques

L'être humain est un animal politique, disait déjà Aristote. La politique n'est pas simplement le milieu social où se jouent les relations, les interactions, les plaisirs et les déceptions des rapports avec le prochain. La politique est l'organisation de la cité, avec ce que cela suppose d'objectifs communs, de solidarité et de contraintes. L'idéal politique serait que le bien de chacun soit porté par la solidarité de tous.

Le citoyen de Genève (Jean-Jacques Rousseau) l'avait entrevu lorsqu'il distinguait la volonté générale et l'expression majoritaire lors des votations. Volonté générale et majorité ne coïncident, disait-il, que si chaque citoyen considère son vote comme une manière de mettre au jour une volonté générale qu'il ne connaît pas par avance, mais auquel il est disposé à se soumettre. Avec bon sens, il reconnaissait que la chose est pratiquement inatteignable dès lors que la communauté dépasse un petit nombre. Or le problème de l'altruisme déborde le petit nombre et n'a pour l'instant de limite que celle de la planète.

Du coup, quelle que soit la générosité des donateurs, l'altruisme ne peut éviter deux problèmes politiques. Le premier est bien connu de la finance éthique. Pour choisir les œuvres qui méritent un soutien ou les entreprises méritantes, il faut sélectionner un ou des critères: la création d'emploi, l'écologie, le social, la santé, la pollution, etc. Pour le ou les critères choisis, il faut trou-

ver les indicateurs adéquats. Création d'emploi? Oui, mais de quel type? Dans quel pays? Pour quand? Pour qui? Si l'on choisit plusieurs critères, ou s'il existe plusieurs indicateurs, il restera à discerner le poids qu'il convient d'accorder à chacun. À toutes les étapes, la subjectivité du contributeur joue à plein. Même s'il se satisfait de la valeur assez générale d'utilité, il va choisir inconsciemment ce qui est le plus gratifiant pour lui. L'altruisme se révèle, ici comme ailleurs, un égoïsme de transfert. Accéder à la dimension politique de l'altruisme est une exigence douloureuse, mais non pas impossible, exigence de lucidité sur ses propres motivations autant que de courage politique.

Cette dimension politique – et voilà le second problème – doit s'étendre aux relations nationales et internationales. Par exemple, les experts expliquent que la lèpre, cette maladie horrible des plus sournoises dont l'incubation peut durer des années avant de se manifester, pourrait être éradiquée pour un montant en dollars n'excédant pas une fraction du prix d'un porte-avion. Alors, qu'attend-on? Rien, sinon la fin des opérations internationales de police et de paix, qui sont des chantiers jamais finis. La politique doit arbitrer, tout comme la générosité personnelle, entre des contraintes contradictoires.

Ce qui prouve, une fois encore, que la dimension politique de l'altruisme est soumise, comme la générosité des personnes, à un impératif de discernement qu'aucune satisfaction immédiate ne saurait remplacer. ■

1 Éric Weil, *Philosophie morale*, Paris, Vrin 1961, p. 111.

2 Joseph Schumpeter, *Théorie de l'évolution économique*, 1911, première phrase.

# Compassion

## Au cœur de l'action humanitaire

**Paul Bouvier**, Genève  
médecin, expert en santé publique et action humanitaire

### PSYCHOLOGIE

**L'appel à l'humanité face aux souffrances retentit tout au long de l'histoire, dans les évangiles ou les écrits de Mencius en Chine ancienne, dans les poèmes de Saadi en Perse ou les œuvres de Rousseau. Il se manifeste aujourd'hui dans l'action humanitaire.<sup>1</sup> Cette mise en œuvre de la compassion sur le terrain est un exercice complexe, fait de raison et d'émotions, qui s'accompagne parfois de choix douloureux, en particulier face à des violences extrêmes et déshumanisantes.<sup>2</sup>**

La compassion est un «sentiment qui porte à plaindre et à partager les maux d'autrui», selon le *Robert*, et une composante essentielle de la notion d'humanité, «sentiment de bienveillance envers son prochain, de compassion pour les malheurs d'autrui». L'action humanitaire, dans les crises, les catastrophes et les conflits armés, naît de ce sentiment de compassion, accompagné d'indignation face à l'indifférence ou l'abandon de personnes en détresse.

Dans la réalité du terrain cependant, face à la masse des besoins, des choix difficiles sont pris. Devant

une crise affectant une population, les aidants peuvent être amenés à donner leur préférence à ceux qui leur sont affectivement proches, entraînant ainsi injustices et discriminations. En temps de guerre, en particulier, face à un grand nombre de blessés, favoriser les blessés amis plutôt que les ennemis conduit à une sélection ignoble dans les soins, mettant en péril la notion même d'humanité et ouvrant la voie à des violences sans limites.

### Sympathie et respect

Pour préserver des espaces d'humanité et prévenir des dérives éthiques, le mouvement de compassion doit trouver appui sur le respect de la personne. La compassion seule glisserait sinon vers la fusion affective et la confusion. Dans l'urgence des secours et le feu des conflits armés, le respect introduit la distance nécessaire pour porter assistance de façon équitable. Il permet à la raison de corriger les élans incertains de l'émotion.

Le respect, c'est un «regard en arrière» qui nourrit la réflexion indispensable à une action rationnelle, en posant des principes et en définissant des règles nécessaires à la préservation de l'humanité et la prévention des violences. En définitive, «la sympathie et le respect sont un seul et même vécu», écrit Paul Ricoeur. Ces deux éléments, précise pour sa part l'éthicien Jonathan Glover, constituent «la réponse humaine envers autrui», face aux souffrances, aux détresses ou aux violences extrêmes: «les réponses du respect envers les personnes et la compassion sont le cœur de notre humanité», écrit-il.<sup>3</sup>

### La détresse empathique

Cette prise de distance se révèle particulièrement essentielle pour les acteurs sur le terrain. Face aux détres-

Après une activité de pédiatrie sociale et préventive, Paul Bouvier a rejoint le CICR - Comité international de la Croix-Rouge - en tant que conseiller médical et éthique. Ses travaux portent sur les traumatismes, la résilience et l'éthique humanitaire.



ses, aux désastres et aux violences, les professionnels sont en effet exposés à des phénomènes de stress, d'épuisement ou de traumatisme psychique. Le triage en urgence est une situation tragique extrêmement éprouvante. Les acteurs qui en ont la charge témoignent d'un stress émotionnel et éthique intense, qui parfois les poursuit durant des années. Le sentiment du devoir accompli peut s'accompagner alors de détresse empathique, un traumatisme secondaire lié à une forte empathie.

Des recherches en neuropsychologie précisent ces liens entre l'empathie, la compassion et la détresse empathique. L'empathie est une « capacité de s'identifier à autrui, de ressentir ce qu'il ressent ». Face à une émotion déplaisante, l'empathie se présente sous deux formes très différentes sur les plans clinique, neuroanatomique et fonctionnel. L'une est la compassion, *une émotion pour autrui* vécue comme une expérience positive et qui ouvre vers une motivation à venir en aide et donner des soins. L'autre est la détresse empathique, une émotion personnelle vécue de façon négative et qui débouche vers un repli sur soi : le partage intense de la souffrance d'un autre conduit alors à une contagion des effets négatifs.

**Se baser sur la seule raison, sans émotions, c'est se priver de ce qui, en nous, permet de comprendre.**

Cette détresse empathique peut toucher des acteurs humanitaires témoins directs de violences ou confrontés à des récits de violences, sur le terrain ou à distance, par exemple dans les bureaux d'une organisation. Il peut être tout aussi éprouvant d'assister à la violence en tant que témoin que de la subir en tant que victime. La violence extrême a

des effets dévastateurs sur l'être humain, elle détruit ce qui est humain en lui. Elle déshumanise.

### **Se libérer de l'empathie ?**

La compassion face aux détresses et aux violences extrêmes peut donc avoir un coût émotionnel et de lourdes conséquences pour la santé. Faudrait-il alors, comme certains le préconisent, se libérer de l'empathie pour adopter « une compassion rationnelle » ? Paul Bloom, professeur de psychologie à Harvard, auteur d'un ouvrage intitulé *Contre l'empathie* (2017), préconise de se prémunir des émotions qui nous font souffrir, pour fonder la compassion sur la seule raison. Or la compassion elle-même est une émotion, une forme de l'empathie. Se baser sur la seule raison, sans émotions, c'est se priver de ce qui, en nous, permet de comprendre, ou du moins de nous rapprocher de l'expérience de souffrance vécue par autrui. Les manières de raisonner qui excluent l'émotion et se veulent rationnelles, comme l'utilitarisme, « nous privent des informations dont nous avons besoin pour avoir une réaction pleinement rationnelle devant la souffrance d'autrui », écrit Martha Nussbaum qui enseigne l'éthique à l'Université de Chicago.

Les réactions à une émotion négative ne sont de plus pas figées. Face aux souffrances, il est possible de favoriser le développement d'une compassion positive. Les recherches en sciences affectives et neurosciences d'Olga Klimecki et Tania Singer, en collaboration avec le moine bouddhiste Matthieu Ricard, ont montré que des pratiques de méditation et d'entraînement à la compassion favorisent des émotions positives de compassion au lieu d'une détresse empathique.<sup>4</sup> Ces travaux ouvrent d'intéressantes perspectives pour développer, par la compassion,

# Compassion

## Au cœur de l'action humanitaire

une action porteuse d'humanité et de résilience.

### Les visites aux détenus

Dans les crises humanitaires, ou face à des violences, exprimer la compassion et le respect est essentiel à la relation humanitaire. En tant que médecin et conseiller au CICR - Comité international de la Croix-Rouge -, j'ai visité de nombreuses personnes détenues dans le cadre de conflits armés. Ces visites, qui nous confrontent parfois à des violences extrêmes, se déroulent selon des modalités bien définies, dans un cadre de dialogue confidentiel avec les autorités, dans le but d'améliorer les conditions de détention, de veiller au respect de la dignité et de faire cesser toute forme de mauvais traitements.

Les entretiens avec les détenus, confidentiels et sans témoins, sont des moments privilégiés pour écouter la personne, son vécu, ses espoirs et ses craintes, ses douleurs et sa souffrance. Ils deviennent parfois l'occasion d'un véritable échange autour de nouvelles de la famille et du monde, de tristesses et de joies. Quand une personne détenue rapporte des mauvais traitements ou des tortures, nous prenons note des contextes et des faits, des lésions ou des traces observées dans un examen médical. Une part essentielle de notre travail humanitaire consiste en notre présence et notre écoute. Notre attention se porte sur l'expé-

rience vécue par la personne, les conséquences, la souffrance. Une souffrance destructrice, parfois indécible. On reste alors en silence, ensemble, sans chercher à commenter ou à expliquer.

La torture vise l'anéantissement d'une personne, la destruction de son identité, de son histoire et de sa culture, de tout ce qui fait qu'une personne humaine est humaine. C'est une entreprise de déshumanisation. Jacques Roisin, thérapeute, parle de la barbarie comme du point ultime de la violence: «La barbarie vise une destruction qui se situe au-delà de l'intégrité d'une personne.»<sup>5</sup> Elle est la négation de l'humanité.

Face à de tels récits, le temps de la visite humanitaire revêt souvent une rare intensité. Chaque attitude, chaque geste, chaque parole a une portée considérable s'il exprime la compassion. Des épisodes humainement marquants surviennent parfois autour de petites choses anodines qui expriment une reconnaissance mutuelle.<sup>6</sup> Des détenus isolés et maltraités se sont repassés, durant des mois ou des années, le souvenir réconfortant d'un moment de partage autour d'une tasse de café avec un visiteur humanitaire.

### Loin de la pitié et de l'héroïsme

Ces «petites choses» prennent une importance vitale dans une prison de sécurité maximale, marquée par l'isolement et de graves mauvais traitements. Dans des contextes de détresse extrême, les grands gestes et les grands discours n'ont en effet pas lieu d'être.<sup>7</sup> L'humanité et la compassion s'expriment autour de petites choses: une tasse de thé et quelques biscuits partagés; des photos imprimées représentant des couchers de soleil, des animaux ou des fleurs que le détenu reçoit pour les regarder dans sa cellule ou les envoyer à sa



Prison de La Joya, Panama City. Une équipe du CICR évalue les conditions de vie des détenus, 2017 © Islas Brenda / CIRC

famille, comme autant de témoignages de son humanité ; ou ces quelques gouttes de parfum demandées par un détenu à une déléguée humanitaire - « Après des années ici, je sens bon ! », s'exclame-t-il, exprimant avec joie une dignité retrouvée. Qu'y avait-il dans ce café ? dans ces biscuits ? dans ces images ou ce parfum ? Un peu d'humanité : une tasse de compassion, quelques miettes de respect, des reflets de beauté, quelques gouttes de dignité qui ont témoigné, profondément, d'une rencontre, d'une reconnaissance mutuelle en tant qu'êtres humains.<sup>8</sup>

Nous avons parfois vécu de telles rencontres après un début de relation difficile, un moment d'agressivité, une erreur ou une émotion douloureuse. La relation humanitaire n'est pas portée par des héros ou des martyrs, des hommes ou des femmes modèles et irréprochables, mais par des personnes humaines et compétentes, avec leurs capacités et leurs fragilités, leur éthique et leurs émotions. Une rencontre authenti-

que peut alors survenir et s'exprimer dans un échange profond sur le plan personnel et spirituel, ou avec humour et des rires partagés.

De tels moments témoignent d'une relation de confiance mutuelle. On est loin alors de la pitié, de la condescendance ou de la domination qui peuvent contaminer l'action caritative. On est à grande distance également de tout héroïsme et de toute logique sacrificielle. L'action humanitaire ne sait que faire des héros ou des martyrs, elle se nourrit de compassion et de respect, dans un esprit de générosité, de solidarité et d'humanité partagée. Humanité peut alors se conjuguer avec humour et humilité.

### La reliance

Nous avons revu après leur libération certaines des personnes visitées en prison. De grands défis les attendaient. Elles exprimaient un désir de commencer une vie nouvelle, tout en gardant présents en elles des souffrances et des traumatismes.

# Compassion

## Au cœur de l'action humanitaire

Comment se reconstruire après déshumanisation ? Pour des personnes qui ont été isolées, maltraitées, privées de tout contact humanisant, un retour à la vie « normale » peut passer par des voies détournées. Certains étaient visités par des esprits, un autre était vu en dialogue avec des arbres ou avec des nourrissons dans un parc public.

Des thérapeutes expérimentés nous ont fait part de leur désarroi devant ces patients. Face à la déshumanisation, les approches classiques du traumatisme psychique paraissent en effet inadaptées. Jean Améry, marqué par la torture et les camps d'extermination, a écrit : « Nous n'avons pas été traumatisés, mais plutôt déshumanisés. » Il mettait ainsi le doigt sur l'un des enjeux fondamentaux des relations de compassion et de respect, celui de la « reliance », décrit par Jacques Roisin comme « un travail de reconstruction dont le bénéfice est la restauration du sentiment d'appartenance à la communauté humaine ». <sup>9</sup> La compassion est au cœur de ce travail : sans elle « les victimes se trouveraient confirmées dans leur perception des hommes comme non-humains ».

### Le sens de l'action humanitaire

Les défis de l'action humanitaire liés à la compassion, au respect et à la justice ressortent particulièrement dans les contextes de violence, devant les victimes de la déshumanisation, mais aussi face à ceux qui en

ont été les auteurs. D'un côté, l'action humanitaire est confrontée à un impératif d'efficacité maximale, sur des bases rationnelles, évaluables et reproductibles. D'un autre côté, elle doit faire appel à la compassion dans sa communication pour attirer des soutiens. Elle doit aussi veiller à ce que ses travailleurs ne soient pas sujets aux effets négatifs de l'empathie, à une détresse émotionnelle, mais qu'ils soient en même temps conscients de l'importance fondamentale de la compassion dans leurs relations de soin. Sans compassion vécue, la relation humanitaire devient déshumanisée, traitant les personnes vulnérables comme des objets, des unités anonymes et sans identité. C'est dans la rencontre entre personnes humaines que l'action humanitaire prend son sens et sa raison d'être. ■

- 1 Cet article s'appuie sur l'expérience de l'auteur. Les opinions qui y sont exprimées sont les siennes et ne représentent pas nécessairement celles du CICR ou d'un autre organisme.
- 2 Cf. Paul Bouvier, « Compassion et action humanitaire : quand l'humanité de l'humanitaire est en jeu », in *Cahiers de recherche sociologique*, n° 65, automne 2018, pp. 153-174.
- 3 Jonathan Glover, *Humanity. A Moral History of the Twentieth Century*, Londres, Jonathan Cape 1999, p. 337.
- 4 Olga M. Klimecki, Susanne Leiberg, Matthieu Ricard, Tania Singer, « Differential pattern of functional brain plasticity after compassion and empathy training », in *Social Cognitive and Affective Neuroscience*, 2014, n° 9, pp. 873-879.
- 5 Jacques Roisin, *De la survivance à la vie. Essai sur le traumatisme psychique et sa guérison*, Paris, Presses universitaires de France 2010, p. 187.
- 6 Paul Bouvier, « Soins humanitaires et petites choses dans des lieux déshumanisés », in *Revue internationale de la Croix-Rouge*, Genève 2012/4, pp. 359-373.
- 7 On peut ressentir un malaise profond en entendant des intervenants tenir des propos très factuels et humanitaires, discours brillants mais sonnait creux dans une telle situation !
- 8 Paul Ricoeur, *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, Paris, Stock 2004, p. 342 et p. 352.
- 9 Jacques Roisin, *op. cit.*



# Compassion

## Sur le terrain, face à ses ambivalences

Hubert Prolongeau, Paris  
journaliste

### TÉMOIGNAGE

**L'altruisme, les médecins sans frontières l'incarnent souvent aux yeux du public. Leur « mission » est pourtant pleine d'ambiguïtés: récupération politique, brièveté de la présence, jeu avec les pouvoirs en place, familles laissées derrière soi et souffrant de l'absence, peur et excitation face au danger... Aujourd'hui psychiatre à Pau, Christine Marchand, qui effectua trois missions pour le compte de MSF, raconte les interrogations liées à ces années.**

Quand une vocation naît-elle? Chez Christine Marchand, elle s'est affirmée assez tôt. «À treize ans, je voulais faire de la médecine pour aider les autres sans rien demander en échange, pour être citoyenne du monde sans être spectatrice. Ce n'était pas un don de soi, mais l'envie de découvrir l'autre, de sortir des critères étriqués de notre société. La base de l'humanité, pour moi, c'était partager, être ensemble sans domination... C'était donc aussi un idéal politique: nous sommes tous égaux, et chacun apporte ce qu'il sait faire. Je savais par ailleurs que cela allait m'aider à découvrir qui j'étais. L'égoïsme

et l'altruisme étaient mêlés. À part égales.»

Ses études finies, Christine Marchand postule à Médecins sans frontières (MSF). «Ma première mission a duré six mois et se déroulait au Guatemala, en pleine forêt, à des heures de marche de la capitale, parmi les peuples indiens massacrés pendant quinze années d'une guerre d'extermination passée trop inaperçue. C'était la mission dont je rêvais. Nous avions peu de moyens et devions pratiquer une médecine simple, sans appareils, avec une parfaite égalité dans la prise en charge des gens. Je me retrouvais du côté des opprimés, comme je le souhaitais. Il y avait aussi des éléments excitants: un frisson d'aventure, le fait de me trouver dans une zone rebelle, la grande forêt et les bestioles. Physiquement, c'était très dur. Quand j'ai fait ma première montée vers le camp dans la boue, je me suis dit: «Là, je n'en serai pas capable». En mission, on est tout de suite mis devant l'évidence de ses limites.

### Illusoire neutralité

»J'ai aussi touché du doigt l'instrumentalisation de notre action: il y avait avec nous un groupe de militants basques qui politisaient vraiment leur engagement, et quand je me suis portée candidate pour devenir psychiatre en prison, les renseignements généraux français m'ont demandé des comptes sur cette période. Devenir ami avec les gens qu'on soigne, c'est courir le risque de la récupération.» Peut-on du coup rester neutre? «On vise la neutralité, mais sur le terrain elle paraît vite illusoire. On est quand même beaucoup du côté de celui qu'on soigne.»

Après le Guatemala, la jeune médecin est envoyée en Angola, dans une zone où deux clans s'affrontent de-

# Compassion

## Sur le terrain, face à ses ambivalences

puis des années et qui est contrôlée par les casques bleus. « C'était très différent car c'était une mission de nutrition. Il n'y avait pas de bons et de méchants, il y avait seulement des gens qui avaient faim. De nombreux déplacements de population avaient eu lieu, des villages avaient été brûlés. Tout était miné. Nous avions plus de confort qu'au Guatemala, mais l'inquiétude était plus présente: il y avait un protocole

**Il n'y avait pas de bons et de méchants, il y avait seulement des gens qui avaient faim.**

pour nous extraire par hélicoptère si besoin était. Nous ne pouvions pas partir par nos propres moyens. La présence des casques bleus rendait les choses plus compliquées, d'autant que certains ne parlaient pas portugais. Je n'avais pas peur, mais je prenais conscience du danger. J'ai quand même pu m'investir dans un centre de traitement de la tuberculose tenu par des bonnes sœurs. C'était très riche humainement. »

### Les limites d'une vie collective

Christine Marchand n'est pas mariée, n'a pas d'enfants, mais ressent l'isolement. Sa famille et ses amis sont loin. « Nous étions très isolés: pas de téléphone, pas de courriel, une lettre tous les deux mois. C'est quitte ou double. J'ai pris du cannabis, ce que je n'ai pas refait depuis. La vie avec les autres devient aussi très importante. Les liens qui se

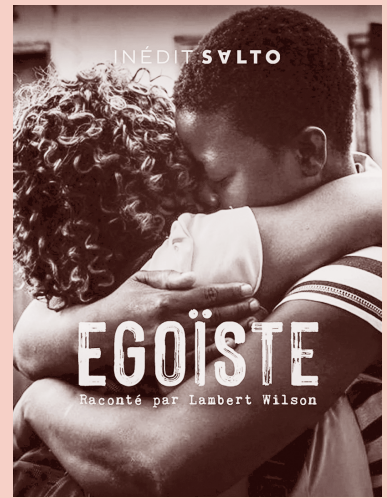
nouent pendant les missions sont rattachés au contexte dans lequel ils naissent. J'ai revu deux fois des gens avec qui j'étais partie. Bien sûr, ce que nous avons vécu ensemble nous avait bien plus rassemblés que si nous avions été de simples copains de vacances, mais nos chemins depuis étaient tellement différents... C'était devenu un peu superficiel, réduit souvent à une frime assez vaine: j'ai « fait » le Rwanda, j'ai « fait » Gaza. »

Entre chaque mission, elle rentre quelques mois, un an, parfois plus, avant de repartir. « Ensuite il y a eu Madagascar. J'y suis allée avec moins d'idéal que pour mes autres missions. J'ai été déçue par les gens qui étaient autour de nous, tous des expatriés, avec une vision du pays assez consommatrice et l'envie d'y construire une carrière. Après, il m'est arrivé un de ces accidents dont le risque est plus élevé là-bas que chez nous: je me suis fait agresser chez moi, très violemment, par des jeunes qui m'ont passée à tabac avant de piller mon appartement. La police est venue, l'affaire a suivi son cours. L'équipe, une fois passées les condoléances d'usage, m'en a très peu reparlé: la situation était trop gênante pour tout le monde. Je me suis retrouvée seule dans la maison de MSF: tous les autres avaient pris des maisons individuelles, avec piscine, et personne n'avait vraiment envie de regoûter à la vie en commun. J'ai vécu cette mission dans une grande solitude. J'ai été déçue, non par ce que j'y faisais mais par les gens. Ça n'a pas changé ma vision de l'humanitaire ni le sentiment que j'ai de son utilité, mais j'ai compris que l'aventure collective, elle, pouvait avoir ses limites. »

## Egoïste et altruiste, tout à la fois

Depuis, elle a gardé contact avec MSF mais n'est plus repartie. Le fera-t-elle? «Je ne sais pas. Pour partir, il faut couper beaucoup de liens, et je ne pourrai plus le faire de la même façon... Le problème d'être égoïste envers les siens pour devenir altruiste avec des gens très lointains se pose tout le temps. J'ai rencontré en Angola une anesthésiste qui avait des enfants et partait quand même. Elle avait un idéal plus important que sa vie personnelle. Je ne sais pas si c'est bien. Comment le vivent ceux qui restent?»

Aujourd'hui Christine Marchand travaille en France comme psychiatre en prison. Elle s'est mariée et a eu deux enfants. «J'ai aussi le sentiment de faire de l'humanitaire sur mon lieu de travail, même s'il est près de chez moi. Ai-je le sentiment d'avoir été utile? Oui. Pas sur le volume, mais sur la rencontre. Ces expériences m'ont aussi été personnellement utiles. J'ai appris à connaître mes limites. J'ai beaucoup reçu. Même cette agression... Avant j'étais un bulldozer, après moins. Peut-être n'aurais-je pas eu d'enfants sans cette expérience. C'est un passage qui m'a façonné, quoi qu'il en soit.» ■



### Égoïste, le film

Le témoignage de Christine Marchand rejoint celui de la quarantaine de volontaires de MSF qui se livrent dans *Égoïste* (2020), un documentaire d'une heure réalisé par Stéphane Santini et Géraldine André. S'il est assez plat quant à ses plans déjà mille fois vus de camps de réfugiés, accompagnés de commentaires pompeux dits par Lambert Wilson, il est passionnant quant à ce que les gens racontent de leur vécu sur le terrain. Par ce qui les différencie d'abord, et ce qui les rapproche ensuite.

La question de l'altruisme est au cœur de leurs interrogations : peut-on partir et laisser sa famille derrière soi? Quelle est la réelle utilité de ce qui se fait sur place? Comment s'impliquer en sachant qu'on n'est que de passage? Risque, engagement, impuissance, rencontres, retours, déceptions, difficultés à communiquer l'expérience vécue sont lucidement analysés.

Les témoignages de ceux qui partent sont complétés par les dires de ceux qui restent. Derrière l'admiration se dessinent aussi des fêlures et des manques. Même si ce film a aussi pour MSF des buts de communication, l'honnêteté de la démarche séduit et rend plus proches, car plus humains, ceux qui font le choix, parfois ambigu, d'un tel engagement.

Le film peut être visionné en streaming sur vimeo. Plus de détails sur : <https://www.egoïste.film/>

## *Chanson pour l'Auvergnat*

Qui mieux que lui a chanté la compassion ?

Né il y a 100 ans, le 22 octobre 1921, et disparu il y a 40 ans, le 27 octobre 1981,  
Georges Brassens, nous a légué cette merveilleuse chanson. Extrait.

(...)

Elle est à toi cette chanson,  
Toi, l'Étranger qui, sans façon,  
D'un air malheureux m'as souri  
Lorsque les gendarmes m'ont pris,  
Toi qui n'as pas applaudi quand  
Les croquantes et les croquants,  
Tous les gens bien intentionnés,  
Riaient de me voir emmené...  
Ce n'était rien qu'un peu de miel,  
Mais il m'avait chauffé le corps,  
Et dans mon âme il brûle encore  
A la manière d'un grand soleil.

Toi l'Étranger quand tu mourras,  
Quand le croqu'-mort t'emportera,  
Qu'il te conduise, à travers ciel,  
Au Père éternel.



# Compassion

## Ces mineurs, proches aidants

Myriam Bettens, Genève  
théologienne et journaliste

### SOCIÉTÉ

**Les enfants et adolescents concernés par des tâches de soin et d'accompagnement sont bien plus nombreux qu'on ne le pense. Lorsqu'un proche tombe malade, ils prennent souvent le relais et assument un rôle «d'aidant». Cette forme d'altruisme, aussi positive qu'elle puisse être a priori, peut se révéler lourde et difficile, voire même délétère, a fortiori pour des jeunes en pleine construction.**

En septembre 2015, la conseillère nationale démocrate chrétienne Barbara Schmid-Federer déposait un postulat demandant un rapport détaillé sur la situation des enfants et adolescents mineurs qui s'occupent de leurs parents malades. Ces *Young Carers* - dans le jargon des spécialistes - ne faisaient l'objet jusque-là que d'une attention très restreinte et lacunaire quant aux situations vécues au quotidien. La Suisse ne disposait d'aucun chiffre précis quant au nombre de jeunes concernés par cette situation dans le pays (à titre de comparaison, la Grande-Bretagne thématise cette

problématique depuis plus de 25 ans). Le Conseil fédéral a pourtant rejeté le postulat, renvoyant au *Rapport sur le soutien aux proches aidants*, approuvé en décembre 2014. Il a soutenu que le problème soulevé par la conseillère nationale faisait déjà l'objet d'une attention spécifique dans le cadre de la stratégie *Santé2020*.

La même année, l'institut de recherche du Département de la santé de la Haute école spécialisée Kalaidos (Fondation Careum), basée à Zurich, lançait un programme de recherche sur les *Young Carers*. Afin d'esquisser un tableau de la situation, il a procédé depuis à deux grandes enquêtes nationales en ligne, interrogeant à la fois des élèves entre 10 et 15 ans de 230 écoles de Suisse et 3518 professionnels de l'enseignement, de la santé et des services sociaux.

### Une réalité sous-estimée

Les résultats publiés en 2017 révèlent que près de 8 % des enfants et adolescents accompagnent ou s'occupent de proches, les filles étant un peu plus représentées que les garçons. Les estimations avant enquête tablaient plutôt sur un pourcentage quasi moitié moins élevé dans la tranche d'âge des enfants interrogés.

Du côté des professionnels, l'étude démontre que trop peu d'entre eux sont familiarisés avec ce phénomène: 56 % des interrogés ne connaissent pas le terme technique désignant les mineurs assumant des tâches de soins et d'assistance. Cependant, après clarification de la définition, 40 % d'entre eux déclarent être en contact dans le cadre de leur activité professionnelle avec des personnes qui répondent à cette description.

# Compassion

## Ces mineurs, proches aidants

La définition précise qu'il s'agit d'enfants et d'adolescents prenant en charge des tâches normalement dévolues aux adultes. Ils s'occupent de leurs proches (parents, frères, sœurs, grands-parents) lorsqu'ils tombent malades, souffrent de troubles physiques ou psychiques. Outre l'accomplissement de tâches ménagères et administratives, ces jeunes vont parfois jusqu'à participer aux soins, en administrant, par exemple, les médicaments.

© Philippe Lissac /  
GODONG



En règle générale, les *Young Carers* passent inaperçus au quotidien. Rares sont les enseignants au courant des tâches qu'ils assument en dehors de l'école. Souvent ces situations ne sont repérées que lorsque certains signaux alertent le personnel de l'école : problèmes de concentration, manque de sommeil, performances scolaires en très nette baisse, etc. Mais là encore, leur apporter un soutien de manière ciblée n'est pas évident, car ces jeunes considèrent leur situation comme normale et ne demandent pratiquement aucune aide. Dans les rares cas contraires, ils se taisent pour éviter la stigmatisation. En effet, il n'est pratiquement pas admis aujourd'hui qu'un enfant doive s'occuper de l'un de ses proches. La honte pousse certains de ces jeunes à rester dans l'ombre, surtout lorsque le parent souffre de maladie psychologique ou d'addiction. La peur d'un placement, si les autorités découvrent la situation, est aussi évoquée.

### Lumières et ombres

Les raisons pour lesquelles un enfant assume ce rôle d'aidant sont multiples. Nous pouvons citer le contexte culturel, le sentiment de devoir, l'absence d'alternatives de soins, le manque de ressources financières de la famille ou tout simplement l'amour envers le bénéficiaire de ces soins. Différentes études démontrent l'impact positif d'un tel accompagnement sur ces jeunes en construction, en soulignant la satisfaction qu'ils retirent de l'expérience de prise en charge. Les observations indiquent également un gain d'estime de soi, une plus grande empathie et une exceptionnelle maturité chez ces jeunes.

Cependant, il est aussi nécessaire de relever les zones d'ombre d'une prise en charge non choisie. Il n'est pas rare que ces jeunes aidants se trouvent dépassés par la situation et par leurs responsabilités de soins, ces dernières étant considérées comme un facteur de risque pour leur santé mentale. Leur sphère sociale est aussi altérée: ils disposent de moins de temps pour leur développement personnel et leurs loisirs, d'où une impression d'isolement; ils peuvent également être victimes de stigmatisations sociales, de harcèlements et, de manière plus fréquente, d'exclusion sociale. Du point de vue scolaire, ils risquent d'accumuler des retards et de fréquentes absences, voire même un abandon (forcé) des études. Enfin, lorsqu'il s'agit de concilier emploi rémunéré et responsabilités de soins, force est de constater la difficulté à laquelle les *Young Carers* doivent faire face.

Un projet européen a ainsi été lancé en 2018 (auquel l'institut de recherche de la Haute école spécialisée Kalaidos participe pour le compte de la Suisse), avec pour objectif d'améliorer la santé mentale et le bien-être des jeunes aidants adolescents en renforçant leur résilience. Intitulé *Me-We*, il rassemble plusieurs universités, instituts de recherche et organisations de la société civile de différents pays européens. Les rapports et les enquêtes des experts mandatés ont été remis aux pouvoirs politiques sous forme de recommandations. Cela afin que les jeunes aidants puissent être à même de « poursuivre leurs objectifs et de réaliser leur plein potentiel sans subir les conséquences négatives de leurs responsabilités de soins ».

## La fondation As'trame

Une des pistes envisagées par le groupe de travail propose que les prestataires de soins ne se concentrent plus uniquement sur le malade et qu'une approche axée sur la totalité de la famille soit adoptée, afin de mieux cibler les besoins. La fondation As'trame, basée dans la plupart des cantons romands, suit déjà cette stratégie. Comme l'explique sa directrice Anne de Montmollin, « l'accent doit être mis sur la famille et le réseau, et les rôles de chacun au sein de la famille doivent être nommés clairement. Il faut que ces mineurs soient intégrés, mais à leur juste place, pas en prenant le relais de professionnels absents par manque de moyens ni en tant que victimes. »

Ainsi As'trame n'aborde la thématique des jeunes aidants que de manière indirecte, en accompagnant les familles « suite à un bouleversement de liens (décès, divorce, maladie grave ou autre), en leur donnant la possibilité de remobiliser et d'acquérir ressources et compétences pour retrouver leur capacité à vivre pleinement ». Cette intervention précoce auprès des familles permet d'éviter que ces situations ne préparent l'avenir des enfants. ■

Lire également l'interview de Anne de Montmollin, directrice de As'trame, sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch).





IVRESSE

# Ivresse

## Sortie de soi et présence au monde

Thierry Collaud, Fribourg  
théologien et médecin

### SPIRITUALITÉ

**La Pentecôte est présentée comme l'événement fondateur de l'Église. Or ce fondement commence par un moment étrange que l'on peut qualifier d'ivresse tant certaines de ses manifestations ressemblent à celles qui sont provoquées par l'abus d'alcool. Mais l'histoire ne s'arrête pas là, et creuse la différence...**

Le Nouveau Testament (Ac 2,1-21) raconte comment le groupe des apôtres, déseparés après la disparition de Jésus et repliés sur eux-mêmes, fait soudain une expérience qui va marquer ces disciples pour le reste de leur vie. Il s'agit d'abord de perceptions kinesthésiques (vibrations), auditives (des bruits de vent) et visuelles (des langues de feu), puis celle d'un profond changement interne. Ils se mettent à faire des choses qui ne correspondent pas à ce que l'on connaissait d'eux. Timorés et raisonnables, ils deviennent audacieux. Ils affrontent la foule qu'ils craignaient et se mettent à parler d'autres langues.

Thierry Collaud est professeur d'éthique sociale chrétienne et vice-directeur de l'Institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme à l'Université de Fribourg.

Manifestement, il s'agit d'un état inhabituel, que les contemporains auxquels ils se montrent interprètent comme une ivresse par excès de vin. Pierre, prenant la parole devant la foule, ne conteste pas l'ivresse. Elle n'est cependant pas due au vin, mais à une réalité qui vient d'au-delà d'eux-mêmes et qu'ils traduisent comme étant l'Esprit même de Dieu.

Ce récit est intéressant parce qu'il fait référence à deux formes d'ivresse, deux figures inversées de ce qui, de l'extérieur, apparaît comme un même phénomène. Une des faces est l'*ivresse alcoolique*, que l'on connaît trop bien et qui accompagne parfois gaïement, mais le plus souvent traquement nos vies. L'autre, c'est l'*ivresse spirituelle*, qui ne doit rien à la prise d'une substance, mais décrit ce qui est ressenti comme l'irruption momentanée du divin dans notre existence, expérience libératrice poussant celle-ci hors de son train-train habituel en termes de ressenti et d'action.

### L'ivresse suprême

Pour le psychiatre Yves Pélicier, l'ivresse peut être définie comme un état où le sujet se déconnecte de la réalité, les perceptions faussées de celle-ci entraînant des comportements inadaptés.<sup>1</sup> Celui qui est ivre, dit-il, s'absente du monde réel pour évoluer dans « le monde de la toute-puissance du désir où tout devient simple, accessible ».

La première caractéristique de l'ivresse est donc celle d'une libération.<sup>2</sup> Elle permet une prise de distance par rapport à l'univers quotidien, à ses contraintes, à ses menaces, à sa finitude et à l'insatisfaction qu'il génère. Deuxièmement, elle fait évoluer le sujet vers une *participation* plus intense au monde. Celui qui y est plongé expérimente des potentialités



# Ivresse

## Sortie de soi et présence au monde

tés extraordinaires de communication et de prise sur la réalité. Libéré partiellement de lui-même, il est comme engagé dans un corps à corps avec les choses. Il a l'impression de ne plus être sur un socle stable, mais de flotter dans le monde et d'être avec lui dans une fusion plus grande. Troisièmement, et là les voies de l'ivresse spirituelle et alcoolique divergent, l'ivresse amène à la *contemplation*.

L'alcoolisé, pour qui la libération avait plutôt l'aspect d'une fuite et la participation l'aspect d'une dissolution chaotique, sombre dans « le monde abyssal » (Pélicier) du sommeil ou du coma, dont il se réveillera avec une gueule de bois. Le mystique, lui, continue le chemin dans lequel il progresse dans la libération de soi, par l'anéantissement de l'âme devant le visage de Dieu, dit le soufi al Fâridh, ou par le renoncement à sa mémoire, à son entendement et à sa volonté, pour saint Jean de la Croix.<sup>3</sup> Dépouillement volontaire qui permet à l'homme d'atteindre pleinement la vérité de son être pour pouvoir expérimenter l'ivresse suprême du face-à-face avec Dieu.

L'expérience alors devient indescriptible. Il n'y a rien qui puisse être dit sinon de l'ordre de l'insensé, comme chez Pierre au moment de l'ivresse de la Transfiguration.<sup>4</sup> On est là dans ce que Romain Rolland avait appelé le « sentiment océanique » et dont al Fârid traduit le caractère indescrip-

tible : « C'est une limpidité et ce n'est pas de l'eau, c'est une fluidité et ce n'est pas de l'air, c'est une lumière sans feu et un esprit sans corps. »<sup>5</sup>

Les neurosciences se sont intéressées à ces « états modifiés de conscience », et en particulier aux mécanismes cérébraux permettant de vivre cette ouverture vers le transcendant.<sup>6</sup> Si le scientifique ne peut rien dire sur la réalité de ce qui est perçu, il peut cependant mettre en évidence ses mécanismes percepteurs. On montrera par exemple que le « sentiment océanique » est lié à l'inhibition d'une aire cérébrale responsable du positionnement de la personne dans l'espace, ce qui « permet d'accéder à un espace sans espace et hors du temps, une sorte de « verticalisation » de l'instant ».<sup>7</sup>

### La « vraie vigne »

On voit que ce qu'on appelle habituellement ivresse, celle qui est provoquée par l'abus d'alcool, n'est qu'une forme incomplète et imparfaite de l'ivresse qui vient d'être décrite et qui trouve sa vraie dimension dans sa forme spirituelle. Les deux ont en commun un mouvement de libération de la situation mondaine, mais si l'*ivresse alcoolique* la fuit pour se réfugier dans une bulle fantasmatique qui finit toujours par éclater, l'*ivresse spirituelle* amène à habiter plus intensément le monde, avec cette lumière du visage de Dieu qui imprègne celui qui l'a contemplé.

La tradition chrétienne a, dès le départ, voulu se démarquer d'autres traditions religieuses qui prônent le recours à des substances psychoactives pour favoriser le chemin spirituel vers l'extase ou l'ivresse. Elle s'en méfie plutôt et considère que l'ivresse spirituelle - qu'elle appelle *sobria ebrietas* (ivresse sobre) - vient d'une initiative de la divinité à la-

quelle il nous incombe d'être réceptifs. Ainsi le jour de la Pentecôte le souffle de l'Esprit arrive sur les apôtres alors qu'ils sont réunis pour la prière, c'est-à-dire qu'ils se sont mis dans un état de réceptivité.

Pour les premiers auteurs chrétiens, ce ne sont donc pas des substances enivrantes qui amènent à la divinité, mais c'est la personne même du Christ, « vraie vigne », qui venant à notre rencontre provoque l'ivresse spirituelle. Aussi le lieu de cette ivresse, s'il reste classiquement l'extase mystique, peut-il être aussi, comme chez Jean Chrysostome, l'eucharistie où se vit « la joie du croyant qui participe au mystère de son Dieu ». <sup>8</sup>

**Ce ne sont pas des substances enivrantes qui amènent à la divinité, mais c'est la personne même du Christ, « vraie vigne », qui venant à notre rencontre provoque l'ivresse spirituelle.**

### Revenir sur terre

Nous avons évoqué deux types d'ivresse que la tradition biblique puis chrétienne a opposés : l'une est fuite du monde ou valorisation des plaisirs superficiels et égocentrés, l'autre est à proprement parler extase, c'est-à-dire une sortie de l'enfermement dans le soi pour jouir de la présence divine qui s'offre à nous. L'ivresse n'est pas un état permanent, mais toujours une expérience passagère que l'on répète. Et il faut savoir en sortir.

Nous avons vu l'atterrissage difficile de l'ivresse alcoolique. L'ivresse spirituelle n'est pas non plus exempte de difficultés. Contrairement à l'essence du christianisme qui ne dissocie jamais l'expérience spirituelle du rapport à autrui et de l'appartenance communautaire, elle risque d'enfermer dans le subjectivisme et

le refus des médiations institutionnelles. Ces déviations ont jalonné l'histoire de l'Église et on les retrouve souvent au cœur des dérives de certaines communautés nouvelles. On y rencontre des formes d'ivresse collective qui enferment dans une dynamique sectaire.

### Après la redescente

La sagesse des communautés monastiques de longue tradition nous apprend à nous méfier de l'immédiateté d'expériences qui prétendent court-circuiter le long travail de mûrissement de l'Esprit. <sup>9</sup> Un des forts critères d'évaluation de ces expériences ébrieuses pourrait être alors la qualité de la redescente, la capacité pour ceux qui les ont expérimentées de revenir habiter pleinement le monde, avec une aptitude de présence enrichie et non pas une présence diaphane accordée à contrecœur en attendant la fuite dans la prochaine extase. ■

1 Yves Pélicier (éd.), *Les ivresses. Sens et non sens*, Le Bouscat, L'Esprit du temps 1994, p. 7.

2 Pietro Prini, « L'ivresse mystique », in Yves Pélicier (éd.), *op. cit.*, pp. 216-228.

3 Jean de la Croix, *La montée du mont Carmel*, Paris, Cerf 2010, 480 p.

4 Luc 9,33 : « ... il ne savait ce qu'il disait ».

5 Cité par Pietro Prini, « L'ivresse mystique », *op. cit.*, p. 225.

6 Le chercheur et vulgarisateur le plus connu dans ce domaine est le neuroradiologue américain Andrew Newberg, *Pourquoi « Dieu » ne disparaîtra pas : quand la science explique la religion*, Vannes, Sully 2004, 238 p.

7 Jacques Besson, « Neurosciences et spiritualité », in *Addiction et spiritualité*, Toulouse, Érès 2017, pp. 111-132.

8 *Dictionnaire de spiritualité*, art. « Ivresse ».

9 Dymas de Lassus, *Risques et dérives de la vie religieuse*, Paris, Cerf 2020.

# Ivresse

## Le vin, don divin et épreuve

Noémie Graff, Begnins  
vigneronne, domaine *Le Satyre*

### RELIGIONS

**Le vin n'est pas reconnu comme un aliment de première nécessité. Le mettre au rang des substances nourricières fondamentales serait d'ailleurs mal servir son prestige. En France - sa terre de prédilection - de grands poètes l'ont célébré<sup>1</sup> et Roland Barthes l'a consacré « boisson-totem ».<sup>2</sup> Mais même dans la patrie des irréductibles, personne n'égalait les Anciens dans le culte qu'ils lui rendirent.**

Noémie Graff est licenciée en lettres et auteure de « Le vin démiurge », in **Olivier Bauer (éd.), *Esprit du vin, esprit divin*** (Labor et Fides 2020). Elle est aussi diplômée de la Haute école de viticulture et œnologie de Changins, et s'occupe du domaine familial *Le Satyre*, [www.lesatyre.ch](http://www.lesatyre.ch)

Un témoignage de cette ferveur particulière se produit au crépuscule de la République romaine, au cœur de l'Égypte hellénistique. Quand Marc-Antoine célèbre sa victoire sur l'Arménie dans la cité d'Alexandrie, c'est dans un mélange de triomphe romain et de cortège bachique, évoquant ainsi la victoire de Dionysos sur l'Asie. Alexandre le Grand s'était inscrit dans la même filiation, conquérante et civilisatrice, au côté d'Héraclès. Cette mise sous divinité tutélaire bachique peut surprendre. Un Jupiter ou un Apollon n'aurait-il pas eu plus d'allure ? Faut-il n'y voir qu'un symbole de fête et de réjouis-

sance, comme si toute victoire devrait être suivie d'un *nunc est bibendum* ainsi que le chante Horace dans ses *Odes* (1,37,1) quelques années à peine après ce cortège, quand Octave l'emporte définitivement lors de la bataille d'Actium face au couple ptolémaïque ?

Au bras de Marc-Antoine, Cléopâtre n'est pas Ariane, que le dieu du vin recueille après que Thésée, l'ingrat, l'eut abandonnée. Elle incarne Isis, la magicienne, compagne d'Osiris qu'elle ressuscita après son dépeçage par son frère Seth. Osiris, premier dieu de l'histoire qui meurt et ressuscite. Surtout, « Seigneur du vin et de la crue du Nil ». Même la civilisation de la bière qu'était l'Égypte ne put donc s'empêcher de conférer un statut particulier au vin. Et elle ne fut pas la seule. En Mésopotamie, le vin tenait aussi sa place d'honneur dans les banquets, boisson de prédilection pour l'offrande aux dieux, associée à l'immortalité comme l'atteste *L'Épopée de Gilgamesh* : désespéré par la mort de son ami intime et par sa peur de subir le même sort, le souverain légendaire de la cité d'Uruk parcourt le monde pour trouver l'immortalité ; la cabaretière Sidouri,<sup>3</sup> « qui abreuve de vin les dieux », lui indique le chemin à suivre, mais le roi ne parvient pas à conquérir cette immortalité qui doit rester privilège divin.

### Du partage à l'exploitation

À défaut de l'immortalité, le vin donne un aperçu du paradis sur terre, du moins pour les élites. Dès le mésolithique, avec la diversification des ressources alimentaires, notamment végétales, et la possibilité qui apparaît de dégager et de stocker un surplus, des banquets moins fraternels se mettent en place. L'hypothèse d'un leurre structurel<sup>4</sup> veut que ce soit en monopolisant la consommation des boissons fermentées



Bacchus, sculpture du 1<sup>er</sup> siècle, abbaye de La Celle, France © Fred de Noyelle / GODONG

et ainsi de l'ivresse, condition d'un accès privilégié au surnaturel et au divin, qu'une classe sociale dominante se soit emparée des meilleurs morceaux. Plus tard, les paraboles néotestamentaires parleront de la transformation d'une viticulture de subsistance en une forme de monoculture intensive dans le Levant ancien, condamnant l'exploitation des travailleurs par les seigneurs de la Terre.<sup>5</sup>

Au bord de la Méditerranée, les vignobles se multiplient et se hiérar-

chisent. Homère et son *Illiade* nous font découvrir les grands crus d'une Grèce archaïque. Surtout, le poète aveugle lève le voile sur le statut symbolique du vin en ces temps reculés. L'épisode du Cyclope consacre la culture de la vigne comme un art et son ignorance dévalorise un homme aux yeux des Grecs. Bien plus, c'est en buvant en ivrogne, c'est-à-dire seul, en dehors des usages du partage et de la modération, qu'il laisse Ulysse et ses compagnons s'enfuir. La vigne ainsi présentée par Homère comme une œuvre de culture plutôt que de nature, sa consommation doit se faire dans les règles du bien boire. Quant à ce vin « civilisé » que le rusé roi d'Ithaque offre à Polyphème, il l'avait reçu du prêtre Maron, si ce n'est fils du moins parent de Dionysos. Il s'agit là d'un des nombreux mythes grecs attestant que le vin est don divin.<sup>6</sup>

### Un don à contrôler

Aucune tradition du reste n'attribue formellement la création du vin à un être humain. Sa genèse et son histoire sont rattachées aux dieux par de nombreux récits, comme celui de Noé qui le reçut comme signe de l'alliance nouvelle et d'annonce d'un temps de renouveau. Le vin est donc aussi présenté dans la Bible hébraïque comme un don divin : c'est la plus précieuse des cultures du verger qui est choisie pour métaphore de l'alliance entre YHWH et son peuple. Le soin qu'il lui porte est celui d'un vigneron à sa vigne. L'abus de vin est condamné, jugé incompatible avec l'attitude du sage, celui qui ne parle pas à tort et à travers. Le vin y est encore caractéristique du comportement immoral des élites, ceux qui s'enrichissent aux dépens des plus pauvres.<sup>7</sup>

Dans la version athénienne du mythe du don du vin, Dionysos fait don de la vigne au paysan Icarios et lui

# Ivresse

## Le vin, don divin et épreuve

apprend la vinification. L'histoire tourne au tragique quand Icaros fait goûter le vin à ses collègues, qui en boivent tant que, malades, ils se croient empoisonnés et assassinent Icaros.<sup>8</sup> C'est là un caractère essentiel du vin aux yeux des Grecs: une boisson ambivalente, un don divin qui, mal contrôlé, devient un fléau. On ne peut jouir de Dionysos qu'en se mettant sous son contrôle, en appliquant les règles du bien boire, celles de la mesure, du mélange et du partage. Le vin est toujours une drogue à contrôler et cela passe par la ritualisation des manières de table. Le *symposion* désigne le moment après le repas où l'on boit ensemble selon des règles strictes. Il est au cœur de la production politique de la société et du vivre ensemble. Ce moment est source de plaisir, car il est destiné à la circulation de la parole par le vin et répond ainsi aux besoins sociaux, alors que le repas est une contrainte qui correspond aux besoins physiologiques.

### Influences sur l'eucharistie

Rome se méfia d'abord de la puissance de Dionysos. Que pouvait faire l'esprit martial de la Rome républicaine de ce culte de la nature et de son expression individualiste ? La réponse fut un culte secret qui déclencha le scandale plus politique que religieux des Bacchanales. Ce culte avait évolué dans l'ombre des cryptes. Il s'était nourri d'orphisme et Dionysos était (re)devenu le dieu sauveur, un dieu de l'autre monde

qui avait le pouvoir de donner la vie après la mort.

Les influences du culte de Bacchus sur le christianisme sont patentes: manger la chair du dieu, boire son sang représenté par le vin était une idée familière aux adeptes de l'orphisme. Dionysos et Jésus, tous deux fils de Dieu et ressuscités, ne pouvaient que multiplier des points communs. D'ailleurs, pour les Romains, il n'y avait que peu de différences entre les deux cultes puisque l'un comme l'autre étaient secrets et entachés de rumeurs de cannibalisme.

Bien différente était leur perception de la religion juive, qui ne comprenait pas de sacrifice ou de libation et dont le culte reposait largement sur le contrôle rabbinique. La loi juive, en effet, était très précise sur l'utilisation rituelle du vin, qui apporte la joie à chaque acte religieux, et rejetait toute interprétation dionysiaque sur la nature bénéfique de l'ivresse, sauf peut-être à l'occasion de la fête de Pourim.

Les origines bachiques de l'eucharistie sont donc très éloignées du judaïsme. Le symbolisme par la chair et le sang du sacrifice semble plutôt hérité d'une tradition grecque païenne, où brûler la viande sur l'autel pour nourrir les dieux et la manger ensuite est un symbole du repas pris en commun avec le dieu. Quant à boire du vin symbolisant le sang, c'est un acte sacré et millénaire. Si initialement Dionysos libérait l'âme, l'orphisme en avait fait un dieu qui conférait l'immortalité et punissait les méchants dans une vie future. Aucune autre boisson n'était apte à se substituer au sang et Thomas d'Aquin voit ainsi la signification du vin dans la messe: «Le sacrement de l'eucharistie ne peut être célébré qu'avec le vin de la vigne, car telle est la volonté de



notre Seigneur Jésus-Christ qui a choisi le vin quand il a prescrit ce sacrement (...) et aussi parce que le vin de la grappe est en quelque sorte l'image des effets du sacrement. Par ces mots j'entends la joie spirituelle car il est écrit que le vin rend heureux le cœur de l'Homme. »<sup>9</sup>

### Impur ou trop sacré ?

Évoquons enfin la troisième religion du livre, où le vin n'échappe pas à l'ambivalence. Une sourate le classe parmi les bonnes choses de la vie, avec l'eau, le lait et le miel, tandis qu'une autre l'apparente aux jeux de hasard. Deux versets du Coran l'interdisent absolument, car sa consommation abusive conduit à l'ivresse et aux querelles, mais Mahomet buvait du vin de dattes et son épouse Aïcha recommandait de boire sans s'enivrer. Cela n'empêcha ni les célébrations érotico-littéraires autour du vin d'Abou Nuwas ni l'utilisation du vin dans la médecine (il était difficile de l'amputer de sa presque panacée bachique, surtout avant la diffusion de l'alambic qui permit d'atteindre des taux d'alcool plus importants que la simple fermentation du raisin). Le vin était en effet bien trop précieux pour s'en passer. Un des épi-thètes de Dionysos n'était-il pas justement *latros*, médecin ? Alors si la consommation de vin fut interdite, n'était-ce pas parce que celui-ci était trop sacré et non pas impur ?

L'ivresse des compagnons de Mahomet ne fut pas la seule qui bouleversa le paysage viticole, refoulant loin de ses terres de prédilection la culture de la vigne, du moins à destination fermentaire. D'Alexandre à Abraham Lincoln, de la Révolution française à l'assassinat de Kennedy,<sup>10</sup> il est des abus d'alcools qui ébranlèrent le monde. À travers les siècles de cette relation intime entre l'humain et cette création si particulière, don et malédiction se croisent

et s'entrecroisent, particulièrement dans les récits religieux. La conclusion logique apportée par Thomas d'Aquin était donc celle de la mesure : « Il faut boire avec modération mais sans cesse car on atteint grâce au vin l'ivresse du sacré. L'ordre religieux du monde repose sur le vin. »<sup>11</sup> Alors, forcément, le Christ n'a pas changé le vin en eau mais l'eau en vin... ■

« Ne renonce pas à ton vin si par bonheur tu en possèdes  
Cent repentirs et cent regrets  
suivraient cette résolution  
Lorsque la rose ouvre sa robe alors  
que le rossignol chante  
Ne pas boire en un tel moment, ne  
serait-ce pas déraison ? »

Omar Khayyâm (XI<sup>e</sup> s.)

- 1 Voir **Lydie Bordenave**, *Un génie dans la bouteille*, aux pp. 50-53 de ce numéro.
- 2 **Roland Barthes**, *Mythologies*, Paris, Seuil 1957, p. 80.
- 3 **Abed Azrié**, *L'Épopée de Gilgamesh*, Paris, Berg International 2013, p. 78.
- 4 **Bryan Hayden**, cité par **Paul Ariès** in *Une histoire politique de l'alimentation*, Paris, Max Milo 2016, p. 37.
- 5 **Simon Buttica**, « Des noces de Cana au repas du Seigneur. La vigne et le vin dans la mémoire de Jésus au I<sup>er</sup> siècle », in **Olivier Bauer (éd.)**, *Esprit du vin, esprit divin*, Genève, Labor et Fides 2020, pp. 73-90.
- 6 **Roger Dion**, *Histoire de la vigne et du vin*, Paris, CNRS éditions 2010, p. 78 ss ; **George Haldas**, *Ulysse et la lumière grecque*, Lausanne, L'Âge d'Homme 1998, pp. 49 ss.
- 7 **Christophe Nihan**, « De l'ivresse de Noé à la fête du vin nouveau. Aspects de la vigne et du vin dans la Bible hébraïque », in **Olivier Bauer (éd.)**, *op. cit.*, pp. 39-72.
- 8 **Apollodore**, II,14,7.
- 9 **Hugh Johnson**, *Une histoire mondiale du vin*, Paris, Hachette 1990, p. 81.
- 10 **Benoît Franqueballe**, *Ivresses : ces moments où l'alcool changea la face du monde*, Paris, J.-C. Lattès 2020, 175 p.
- 11 Cité par **Evelyne Malnic**, in *Le vin et le sacré*, Bordeaux, Féret 2015, p. 9.

# Ivresse

## La guerre enivrée ? entre 1914 et 1918 en France

**Stéphane Le Bras**

maître de conférences en Histoire contemporaine,  
Université Clermont Auvergne

### HISTOIRE

**Censée contribuer à l'effort de guerre par la dimension unificatrice et purificatoire que les soldats y trouvent, la consommation de boissons alcoolisées a été encouragée et orchestrée à grande échelle en France pendant la Première Guerre mondiale. Mauvais calcul des autorités ? Une chose est sûre, elle a aussi engendré des dérives remettant en cause l'ordre guerrier et la solidarité sociale essentielle en temps de guerre.**

En 1938, dans la préface du *Maréchal Pinard*, recueil de « contes de guerre des écrivains combattants », Paul Chack (alors président de l'Association des écrivains combattants) met en perspective le rôle que le « pinard » a joué durant le conflit : « Et voici un ouvrage consacré au Pinard qui a donné du cœur à tant de ventres. Les soldats l'ont nommé maréchal. Ils ont eu raison. Ce Maréchal de France a grandement aidé à gagner la guerre. »<sup>1</sup>

Ces quelques lignes permettent de saisir la place qu'occupait le vin pendant la Première Guerre mondiale

puis ensuite dans l'opinion publique. Facteur d'unité, de réconfort, de convivialité et de courage, il aurait participé à la victoire, d'où son élévation au rang de gloire nationale dans un pays où, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, il fait partie des ferments culturels (même si, à l'instar d'autres boissons alcoolisées, il est également synonyme de dérives et de dangers).<sup>2</sup>

Quand la France entre en guerre à l'été 1914, une partie de la population se prépare aux vendanges. L'économie viticole fait vivre alors plus de 2 millions de personnes dans le pays, depuis les vignerons bien évidemment jusqu'aux débitants, en passant par les marchands en gros. Élargi à l'ensemble de la filière alcoolière, c'est près de 4 millions de Français – soit près de 10% de la population – qui s'investissent dans la production, l'écoulement et la vente de boissons alcoolisées. Les débits de boissons poussent d'ailleurs comme des champignons dans le pays (480 000 en 1914, soit un débit pour 86 habitants).

Il faut dire que la France est alors l'un des pays d'Europe où l'on consomme le plus de boissons alcoolisées : plus de 140 litres de vin par an et par habitant en moyenne depuis le début du siècle, auxquels il faut ajouter 3,6 litres de spiritueux et 30 litres de bière. Ramenés à une quantité d'alcool pur (100°), cela représente près de 19 litres par an et par habitant.

### La mobilisation des alcools

Cette présence massive des boissons alcoolisées dans le quotidien des Français amène l'armée française, alors sur le pied de guerre, à les incorporer officiellement dans la ration quotidienne des soldats. Ainsi l'instruction militaire du 2 avril 1914 portant sur l'alimentation en campagne instaure une distribution

Stéphane Le Bras est auteur de « L'ivresse dans l'armée française pendant la Grande Guerre. Un mal pour un bien ? », in M. Lecoutre (dir.), *L'ivresse entre le bien et le mal, de l'antiquité à nos jours*, Peter Lang 2018.

quotidienne de 25 cl de vin (le fameux « quart ») et 6 cl d'eau-de-vie (la « gnole »). À titre exceptionnel, gnole et vin - qui prend très vite le nom de « pinard », un terme déjà usité avant la guerre, mais qui se répand dans toutes les unités au tournant de l'année 1915 - peuvent être remplacés par de la bière ou du cidre (à hauteur de 50 cl).

Alors que ces mesures ne devaient concerner que les soldats bivouaqués (c'est-à-dire au combat), elles sont étendues en octobre 1914 à l'ensemble de l'armée par le ministre de la Guerre Millerand. Dans les années qui suivent elles sont même augmentées, pouvant atteindre, à la fin du conflit, un litre de vin quand elles sont combinées à la ration gratuite (offerte par le biais du pécule de l'unité).

**« J'ai mangé la soupe en arrivant et je suis allé boire mon litre comme d'habitude avant de me coucher. »  
(France, soldat du 106<sup>e</sup> RI, 1916)**

Jusqu'à la démobilisation en 1919, des flots continus de boissons alcoolisées affluent ainsi dans la zone des armées sous le contrôle de l'État-major, qui mobilise la filière dans son ensemble, depuis les producteurs ou les distillateurs jusqu'aux négociants, en passant par les transporteurs. Affrêtées par trains ou conteneurs spéciaux depuis les zones de production (Languedoc principalement pour le vin, Normandie et Bretagne pour le cidre), elles rejoignent les centres de stockage (*les stations-magasins*) répartis sur le territoire, où elles sont conditionnées et expédiées vers le front.

Au front, dans les cantonnements ou à l'arrière, les soldats s'adaptent rapidement en important leurs habitudes d'une vie civile mise entre

parenthèse.<sup>3</sup> Fort logiquement, une grande partie de leur quotidien témoigne de la présence de boissons alcoolisées, le vin au premier rang. Dès la mobilisation, il est offert aux soldats en partance vers le front par des particuliers ou des commerçants, tandis que dans la zone des armées, il participe d'une routine qui s'installe. Ainsi un soldat du 106<sup>e</sup> RI raconte dans son carnet de notes, au printemps 1916: « J'ai mangé la soupe en arrivant et je suis allé boire mon litre comme d'habitude avant de me coucher. »

En plus de leur ration quotidienne, les soldats dépensent également une large partie de leur solde et de leurs primes dans le vin qu'ils se procurent auprès des particuliers, des structures de commercialisation privées locales ou des coopératives militaires généralisées par l'armée à compter de 1916. Une économie très active et intense s'instaure, parfois au détriment des soldats, notamment avec le phénomène des *mercantis*, ces commerçants qui exploitent les soldats avec des tarifs abusifs.

### **« Boire un canon », un effort de guerre**

Au sein des unités, la consommation quotidienne, qualifiée d'« alimentaire » (le vin est considéré comme une boisson « hygiénique », bonne pour la santé et apportant des calories), est accompagnée d'une consommation en marge, généralement composée de vins de meilleure qualité que ceux proposés par l'armée. À cela s'ajoute, lorsque c'est autorisé, la consommation d'autres boissons alcoolisées, comme les vins de quinquina, les apéritifs ou le champagne. Tout est prétexte pour boire un coup ou « boire un canon » comme on dit très vite: une promotion, une naissance, un retour de *perm'*, un anniversaire, une fête civile ou religieuse, une partie de

# Ivresse

## La guerre enivrée ? entre 1914 et 1918 en France

cartes, une discussion animée, des travaux manuels ou la rigueur du climat (vin chaud).

Le vin, symbole de camaraderie et d'unité, fortifiant la solidarité combattante et le soldat lui-même, participe alors à l'effort de guerre et c'est ainsi qu'il est exploité par les autorités, qu'elles soient civiles ou

**On boit pour oublier, souvent jusqu'à l'excès et au risque de la solidarité et de l'ordre guerrier.**

militaires. Dans une logique de contrôle des troupes en temps de guerre, les premières augmentent régulièrement – par la voie législative – la ration quotidienne, tandis que les secondes s'en servent en guise de gratification. Dans un contexte guerrier, les épisodes militaires victorieux sont également synonymes de consommation exceptionnelle : dans ses mémoires, Louis Barthas raconte comment un général, pour féliciter la capture de prisonniers, octroie aux soldats plusieurs rations supplémentaires de vin.<sup>4</sup>

Parfois certains gradés n'hésitent pas à commander des rations supplémentaires à l'approche d'un assaut afin de favoriser ce qu'on appelle « le coup de l'étrier ». En 1916, le député socialiste des Bouches-du-Rhône Cadenat se félicite à la Chambre que « dans la zone des armées, on donne de l'alcool aux soldats [...]

ainsi, ils ont le courage de monter à l'assaut ». La consommation de boissons alcoolisées participe ici clairement à une logique de promotion de l'identité nationale en temps de guerre, où la mobilisation des esprits est fondamentale, tant au front qu'à l'arrière. On valorise ainsi en 1916, dans le journal des tranchées *La vie poilusienne*, ce « pinard essentiellement français [...], boisson nationale par excellence [qui] sait très opportunément se montrer patriote en se parant tour à tour du teint bleu, blanc, rouge selon le cépage qui l'enfante ».

### Les fêlures du système

Les inquiétudes à propos des dérives découlant de cette consommation excessive sont pourtant fort nombreuses. Au front, les mauvaises conduites qui lui sont imputées sont abondantes et bien documentées. Pour beaucoup de soldats, la consommation de boissons alcoolisées est un moyen de décompression, pour lutter contre l'ennui, le chagrin de la perte des camarades, l'éloignement des proches, ce mal-être que les poilus appellent très tôt « le cafard ». Donc on boit pour oublier, souvent jusqu'à l'excès et au risque de la solidarité et de l'ordre guerrier.

Il y a bien sûr des bagarres qui éclatent entre soldats éméchés, parfois pour des motifs dérisoires. Bien plus grave, certains soldats avinés mettent en péril leur unité lors d'expéditions nocturnes où ils se font remarquer, ou lorsque, par bravade, ils se dressent hors des tranchées, à portée de fusil des ennemis. D'autres sont prêts à tout pour éteindre leur soif : ils fouillent les maisons abandonnées ou en partie détruites, parfois n'hésitent pas à fracturer des portes pour s'introduire dans des caves, au grand dam des populations locales. Enfin, le manque de vin est également source de mécon-

tentement, comme en témoignent les enquêtes réalisées auprès des unités après 1917.

Ces conduites ont également des retombées néfastes à l'arrière. Outre la mauvaise image de l'armée, elles induisent une rupture dans l'Union sacrée, dans cette solidarité forte qui doit unir civils et militaires pour vaincre l'agresseur allemand. Les cas d'incidents entre soldats ou entre soldats et civils dès 1914 sont très nombreux. Les poilus en permission ou dans les villes du front, forts de leur don de soi, se croient souvent tout permis face à des civils qu'ils considèrent parfois comme des « embusqués » (des planqués), surtout s'il s'agit de forces de l'ordre. À Perpignan, en 1916, un régiment quitte la caserne pour rejoindre la gare et se rendre au front; une grande partie des soldats sont ivres. Des cris et interjections fusent alors à destination des populations locales, des coups de feu sont tirés, un officier est frappé, des gendarmes molestés devant une foule nombreuse et stupéfaite.

Autorités civiles et militaires, souvent de concert et sous l'influence d'associations antialcooliques, prennent rapidement des mesures pour limiter quelque peu la consommation de boissons alcoolisées: interdiction de vente aux soldats en dehors de certains horaires, restriction de l'accès aux débits voire des quantités consommées sur place ou à emporter, interdiction de la circulation des eaux-de-vie au front (autre que la gnole réglementaire), contrôle dans les gares où passent les permissionnaires. Des décisions bien plus spectaculaires encore sont prises: interdiction en 1915 de l'absinthe (l'apéritif star de l'époque) ou nouvelle loi sur l'ivresse publique en 1917. Mais elles ne feront pas le poids face à la distribution orches-

trée de boissons alcoolisées auprès des soldats comme participation à l'effort de guerre. Au moment de l'armistice, des millions de bouteilles de vin et de champagne seront ainsi consommées, avec inévitablement des rixes et des bagarres.

### Alcool et culture de guerre

À bien des égards, les phénomènes décrits ici ne sont pas fondamentalement différents en temps de paix ou de guerre, mais ils prennent, lorsque la patrie est en danger, une intensité aigüe et une nature paradoxale, à la fois source d'unité et de désunion. Dans tous les cas, les boissons alcoolisées, et le vin en particulier, ont participé à plein à la culture de guerre en France et à la formation d'une mémoire collective encore vive aujourd'hui. ■

- 1 In **Jules Laurent (dir.)**, *Le Maréchal Pinard. Contes de guerre des écrivains combattants*, Anancy, Hérisson 1938, p. 3.
- 2 Voir **Christophe Lucand**, *Le pinard des Poilus. Une histoire du vin en France durant la Grande Guerre (1914-1918)*, Dijon, EUD 2015, 170 p.; **Charles Ridet**, *L'ivresse du soldat*, Paris, Vendémiaire 2016, 432 p.; **Hubert Bonin (dir.)**, *Vins et alcools pendant la Première Guerre mondiale (1914-1919)*, Bordeaux, Féret 2018, 470 p.
- 3 Voir **Alexandre Lafon**, *La camaraderie au front*, Paris, Armand Colin 2014, 544 p.
- 4 **Louis Barthas**, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier 1914-1918*, Paris, Maspero 1979, 556 p.



# Ivresse

## Quand un chat est un lion

Lucienne Bittar, Genève  
rédactrice en chef

### SOCIÉTÉ

**Lors du premier confinement de mars 2020, les associations œuvrant dans le domaine des addictions ont été mises en état d'alerte. Leur crainte ? Assister à une augmentation de la consommation de substances psychotropes et d'alcool, principalement parmi les personnes atteintes dans leur santé mentale, chez qui les dépendances se révélaient particulièrement mortifères. Si la situation n'a pas été aussi catastrophique qu'annoncé, elle a incité les professionnels à travailler encore plus sur la prévention.**

La pandémie a mis à mal les techniques habituelles adoptées pour évacuer les tensions et oublier les difficultés (rencontres entre amis, hobbies, voyages...), accroissant d'autant chez certains l'isolement social, le stress, l'ennui et les frustrations, l'anxiété et les ruminations constantes, ainsi que les dérèglements des cycles du sommeil. Ces difficultés supplémentaires de gestion du quotidien ont généré chez les plus fragiles de la détresse mentale (les appels à la Main Tendue - numéro de téléphone 143 - ont augmenté de 12 à 15 % en 2020 et de 30 % au premier trimes-

tre 2021 par rapport à 2019, a témoigné Yaël Liebkind, directrice de l'antenne genevoise de l'association). Submergés par des montagnes russes émotionnelles, épuisés par une lutte incessante pour contrôler leur environnement et rester debout, certains ont replongé dans leur addiction, tandis que d'autres l'enclenchaient pour la première fois.

### Le retour de manivelle

La consommation d'alcool en guise d'automédication peut donner l'impression au départ que l'on contrôle mieux la situation. Les barrières sociales tombent, facilitant d'autant les relations, et l'on retrouve momentanément un meilleur sommeil. Mais le soulagement espéré est de courte durée. Non seulement les symptômes reviennent au galop, mais ils s'accroissent. Le Groupement romand d'études des addictions (GREA) a voulu faire passer le message, tant auprès du public que des personnes concernées. Il a organisé en mai une *Semaine alcool*, avec des discussions en ligne avec des spécialistes. L'une d'elles portait sur *L'alcool et la santé mentale*.

Christian, alcoolique anonyme qui ne boit plus depuis 7 ans, a témoigné de cet engrenage lors de la rencontre. « J'ai débuté ma consommation d'alcool vers 17 ans, sans qu'aucune maladie mentale ne soit diagnostiquée. J'ai commencé à torde mon cerveau de plus en plus et une certaine folie a été déclenchée. » Troubles anxieux, dépenses excessives, insomnies... Et de l'alcool, toujours plus, comme « un bouclier pour ne plus vivre ces émotions. Mais c'est le chat qui se mordait la queue. Les émotions devenaient plus intenses, plus lourdes à porter. Un chien était un loup. »

De l'avis de tous les professionnels et personnes concernées réunis ce

jour-là, les patients qui cumulent problèmes de santé mentale et alcoolisme doivent, pour casser ce cercle vicieux et aller mieux, d'abord soigner leur addiction par un sevrage. «La majorité des études démontre que les troubles de l'humeur sont secondaires par rapport à la surconsommation d'alcool», a ainsi déclaré Amine Askafi, psychiatre addictologue à la Fondation de Nant (est vaudois). Ne serait-ce que parce que l'alcool casse les molécules chimiques des médicaments prescrits aux patients et affaiblit donc leur efficacité.

### Recréer du lien

Physiquement, un patient sevré peut récupérer en trois semaines, mais sur le plan intérieur, c'est une autre affaire. Le sevrage peut laisser un vide immense, a témoigné Christian. «Les tensions infligées au cerveau ne se remettent pas aussi vite. Il faut alors visiter son intériorité pour trouver une certaine paix», un chemin qu'il qualifie de spirituel.

Chef de clinique au service d'addictologie des HUG, Daniel Pires Martin a abondé dans son sens. Avec «l'automédication» par l'alcool, la rela-

tion à soi, à l'autre et à la société dans son ensemble se trouble. Le processus de retour à soi est essentiel pour ne pas replonger. En tant que thérapeute, cela signifie que «la rencontre avec l'autre, cette personne unique qui se dissimule derrière son syndrome alcoolique», est un préalable indispensable à un accompagnement thérapeutique axé sur la motivation. Ce n'est que dans une deuxième étape que le patient peut être invité à revisiter son histoire personnelle pour réfléchir à ce qui l'a amené là, et pour chercher, avec l'aide du thérapeute, un équilibre et une certaine satisfaction sans «automédication».

Les groupes d'entraide se révèlent particulièrement précieux pour sortir ces personnes de l'enfermement social dans lequel leurs troubles psychiques associés à l'alcool les enlisent. Certains vont apprendre à aller à la rencontre de leur propre ressenti et à mettre des mots sur leurs émotions, d'autres à mieux lire celles de leurs vis-à-vis, à moins projeter. Avec ce désir chez tous: maintenir ou créer du lien et retrouver une plus grande liberté. ■

En Suisse, les personnes et les institutions ressources sont nombreuses. Depuis des années, les cantons romands travaillent à les faire connaître. Ainsi de la mise en ligne en 2013 du très riche portail «santépsy.ch», enrichi depuis la pandémie par une page «Santé mentale & Covid-19».



# Ivresse

## Un génie au fond de la bouteille

**Lydie Bordenave**, Bordeaux (F)  
rédactrice web

### LITTÉRATURE

**L'ivresse révèle-t-elle les génies littéraires ou les entraîne-t-elle vers leur perte? Nombre de cas de ces derniers siècles indiquent une relation ambiguë entre la consommation d'alcool et le processus d'écriture de grands auteurs. Poètes buveurs d'absinthe ou romanciers assistés de vin et de whisky, devaient-ils boire pour écrire ou l'écriture les a-t-elle guidés à travers des angoisses que seul l'alcool arrivait à soigner?**

Lydie Bordenave est rédactrice sur toutlevin.com et tient le blog *Les P'tea Potes*, dédié aux découvertes autour de Bordeaux. Elle a publié en 2019 son premier roman, *C'est simple, ma vie est compliquée* (éditions Vents salés) suivi de deux romans en auto-édition.

« Si je n'avais pas écrit, je serais devenue une incurable de l'alcool. C'est un état pratique d'être perdu sans plus pouvoir écrire... C'est là qu'on boit. Du moment qu'on est perdu et qu'on n'a plus rien à écrire, à perdre, on écrit », disait Marguerite Duras dans *Écrire*. Par cette pirouette ironique, la célèbre autrice du roman *L'amant* décrit son addiction à l'alcool autant qu'à son travail d'écriture.

La frontière est mince chez elle entre le besoin viscéral d'écrire et celui de consommer des litres de vin pour atteindre cet état grisant qui l'entraîne vers ses côtés les plus sombres,

les plus profonds et les plus inavouables. Dans une interview donnée à Bernard Pivot en 1984, elle se confie sur ce point : « L'alcool a été fait pour supporter le vide de l'univers, le balancement des planètes, leur rotation imperturbable dans l'espace, leur silencieuse indifférence à l'endroit de votre douleur. L'alcool ne console en rien, il ne meuble pas les espaces psychologiques de l'individu, il ne remplace pas le manque de Dieu. Il ne console pas l'homme. C'est le contraire, l'alcool conforte l'homme dans sa folie, il le transporte dans les régions souveraines où il est maître de sa destinée. »

### La chimère du pauvre

Bien avant elle, en 1857, Baudelaire décrit le vin comme un exhausteur de vie, une façon d'échapper à son rang social. « Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous. » Dans son recueil *Les Fleurs du mal*, cinq poèmes composent la section « vin » : *Le vin du solitaire*, *L'âme du vin*, *Le vin des chiffonniers* (décrivant le bonheur des ouvriers de s'enivrer après leur dur labeur), *Le vin de l'assassin* (où il parle d'un homme ayant tué sa femme pour pouvoir boire sans reproche et où il dénonce ainsi l'abus d'alcool et ses effets dramatiques) et *Le vin des amants*.

Dans les années 1870, époque des poètes maudits comme on les nomme, Rimbaud et Verlaine ont recours à la fée verte, surnom chimérique de l'absinthe, pour accoucher de leurs plus beaux poèmes pendant leur relation amoureuse tumultueuse. Quelques années plus tard, en 1912, Apollinaire consacre même un recueil aux breuvages euphorisants, *Alcools*.

Il y trouve une forme d'ivresse universelle, comme une énergie collective pour célébrer la vie : « Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie / Ta vie que tu bois comme une eau de vie. »

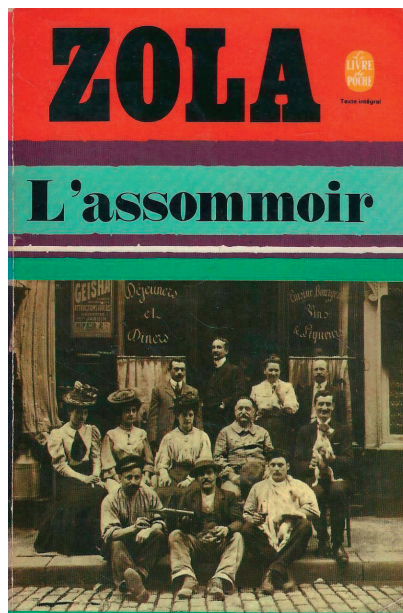
Si certains auteurs savent se griser sans tomber dans les travers de la mort lente de l'alcoolisme, il apparaît néanmoins que la descente aux enfers soit souvent sans retour. C'est d'ailleurs peut-être pour cette raison que le rapport à l'alcool est souvent un sujet de roman. En 1877, Émile Zola, dans *L'assommoir*, évoque la boisson comme le seul antidépresseur qui procure une illusion de plaisir, sinon de bonheur, le seul moyen de supporter sa condition sociale, de « se coller un peu de paradis dans la peau », pour reprendre une image de l'écrivain Alphonse Allais, lui-même alcoolique ; mais il parle aussi de la déchéance et de la violence provoquées par la surconsommation d'alcool.

Outre sur les écrivains eux-mêmes et sur leurs personnages, quels effets l'alcool a-t-il sur leur inspiration et

leur écriture ? Un bon écrivain doit-il imbiber son gosier avant de tremper sa plume dans l'encrier ? L'alcool les rend-ils plus humains, plus honnêtes avec leurs lecteurs en offrant la vérité sans filtre, en allant chercher dans cette partie de génie qui semble ne se montrer qu'après plusieurs verres bien chargés ? Ne serait-ce pas plutôt leurs blessures, leur sensibilité, leurs peurs qui les poussent à écrire avec tant de précisions et à boire avec tant de conviction ?

Certains soulignent qu'ils ne peuvent pas consommer d'alcool pendant leur session d'écriture car ils ont besoin de garder une maîtrise de la plume, une lucidité des mots. Ainsi de Joseph Kessel qui, dans *Les alcooliques anonymes*, raconte : « Je n'ai jamais eu peur de l'alcool. On naît alcoolique, on ne devient pas alcoolique. L'instinct de conservation m'a toujours arrêté à temps. D'ailleurs, je n'ai jamais travaillé en buvant. Et j'ai beaucoup travaillé. » Tout comme Ernest Hemingway, qui arrêtrait toujours de boire durant les périodes où il écrivait mais qui rattrapait sérieusement le temps perdu une fois son roman achevé !

Pendant ces semaines d'intense travail, son ami Hotchner le décrit au régime sec - pas plus d'un litre de blanc à table et seulement trois whiskies le soir - soucieux de ne pas mélanger travail et plaisir. D'après son ami, c'est l'obtention en 1954 du prix Nobel de littérature qui plongea Hemingway dans une consommation excessive. Ce dernier était en effet persuadé que l'attribution de cette récompense entraînerait obligatoirement le tarissement de son génie et la fin de son travail. Comme si de penser qu'il ne pourrait plus écrire le condamnait désormais à ne plus faire que boire. On peut également parler de son rival stylistique William Faulkner, qui reçut le Nobel



« L'assommoir »  
d'Émile Zola, Livre  
de poche 1969

# Ivresse

## Un génie au fond de la bouteille

de littérature cinq ans avant Hemingway. La vie du romancier a tout autant été marquée par l'alcoolisme, malgré de nombreuses cures.

### Des malades

On notera aussi une forme d'auto-destruction commune à des écrivains ayant vécu des drames ou de trop forts bouleversements pour des êtres dotés d'une grande sensibilité : l'écriture comme thérapie parfois, la boisson comme médicament illusoire la plupart du temps. L'auteur de *Croc-Blanc*, Jack London, lutte contre une terrible dépression qu'il essaie de guérir entre alcool et travail acharné (il écrit 1000 mots par jour, chaque jour). En 1913, dans *Le cabaret de la*

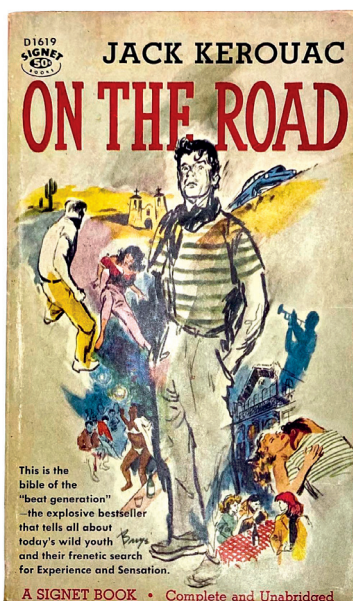
*dernière chance*, roman autobiographique, il décrit la déchéance qui entraîne la mort lorsque l'on succombe à l'appel de la boisson plus qu'à celui de la forêt, et en particulier, dans son cas, du whisky.

Autre Jack, mais même constatation, Jack Kerouac, l'auteur du roman *Sur la route* (1957), sera accablé par la notoriété et celle-ci le poussera à boire chaque jour davantage (près d'un litre de whisky quotidien à en croire son entourage). Authentique fou furieux, suicidaire, il trouva dans la boisson ce besoin de solitude, cette « tristesse paisible » à laquelle il aspirait et dont il mourra. « L'alcool est une drogue douce », disait-il. Dans *Visions de Cody*, Jack Kerouac démontre également l'importance de l'alcool pour maintenir le rythme de cette écriture vive qui l'avait rendu célèbre.

Charles Bukowski dira pour sa part : « L'alcool m'a mis dans des situations que je n'aurais jamais connues sans lui : des lits, des prisons, des bagarres et des longues nuits insensées. Durant toutes mes années de clochard et de banal ouvrier, l'alcool a été la seule chose me permettant de me sentir mieux. Ça m'a sorti du piège rance et boueux. Les Grecs n'appelaient pas le vin «le sang des dieux» pour rien. » Il ajoute en 1984 pour parler du rapport que les écrivains ont avec l'alcool : « Je ne pense pas que l'alcool détruit les écrivains. Je pense qu'ils sont détruits par l'auto-satisfaction, leur enflure d'ego. Ils manquent d'endurance pour la simple et bonne raison qu'ils ont eu très peu de choses à endurer – ils ont du souffle, à leur début. »

### Des heures plus heureuses

Mais écrire entraîne-t-il forcément la dérive de l'addiction à l'alcool ou aux drogues ? L'ivresse est-elle véritablement nécessaire pour devenir



« On the road », de Jack Kerouac, Signet 1958



un auteur de génie, un écrivain à succès? En d'autres mots, la mode des écorchés vifs n'a-t-elle pas créé un mythe, une légende autour de l'écriture du romancier torturé par ses démons?

Loin de l'ivresse malade, Colette préfère savourer et s'émerveiller en bonne épicurienne des couleurs, des senteurs et des subtilités de chaque cru. «Je me vante d'avoir grandi, mûri, vieilli dans la familiarité du vin; à le tutoyer dès l'enfance, on perd l'esprit d'intempérance et de gloutonnerie; on acquiert, on forme son goût personnel.» Elle devient même viticultrice une bonne partie de sa vie, tout en se faisant l'ambassadrice des vins de Bourgogne.

Ils sont plusieurs comme elle à apprécier la dégustation de grands crus qui leur offre tout un univers sensoriel et leur permet de vivre des moments conviviaux leur inspirant des écrits plus denses et plus intenses. Ou à condamner l'alcoolisme, via la description de personnages s'y adonnant, perdus et fatigués. C'est ainsi que François Mauriac, dans *le Sagouin*, fait plonger Paule dans l'alcool et décrit le malaise d'une société. L'auteur possède un vignoble au château Malagar, mais préfère décrire les vignes du Bordelais que s'enivrer. Il ne niera pas pour autant le conflit intérieur des auteurs: «Toute douleur, toute passion engraisse l'œuvre, gonfle le poème. Et parce que le poète est déchiré, il est aussi pardonné.»

Dans les romans de Raymond Queneau, de Georges Perec et même chez Marguerite Duras, la consommation d'alcool est rarement solitaire: elle se fait dans des lieux publics, qui sont aussi ceux où se construit la vie sociale. L'alcool alors favorise l'expression d'une sociabilité heureuse, voire hédoniste, et

tisse les liens relationnels entre des personnages qui se retrouvent au café, entre amis, en soirée. La boisson délie les langues, est signe de convivialité, d'appartenance à une classe.

### Le point de bascule

À quel moment alors boire devient-il, chez les écrivains ou leurs personnages, un moyen de s'anesthésier face à des problèmes plus profonds? Un acte échappatoire qui constitue, dans ses excès, l'épiphénomène d'une souffrance existentielle? Chez Simenon, le commissaire Maigret va boire un verre dans un bistrot ou dans un bar, entre deux visites chez un suspect. Un petit verre par-ci, un grand verre par-là, tantôt à la hâte et en toute innocence, tantôt par nécessité, par dépit, par refuge, par réconfort, par consolation ou par addiction. Un besoin de s'accorder un petit plaisir pour supporter le quotidien, une volonté de s'embrumer l'esprit pour oublier ses soucis ou une dépendance qui cache une plus profonde dépression?

De fait, le rapport à la boisson définit la «personnalité profonde, individuelle et sociale» de bien des personnages ... et de leurs créateurs qui, pour se sauver des autres, se perdent parfois eux-mêmes. Car si écrire reste l'exutoire des auteurs de génie qui marquent leur époque, la plume salvatrice à laquelle ils s'accrochent est parfois trop légère pour porter le poids de leurs souffrances. Pour garder le cap sur l'océan agité de leur mélancolie, la bouteille à la mer devient alors leur fidèle mais funeste compagne de voyage, comme un phare allumé par des naufrageurs. ■



CULTURE



# Reportage

## Focus sur des impacts de la crise climatique

Samuel Turpin, Lausanne  
journaliste et photographe

**Après un nouvel été marqué par un rapport alarmant du GIEC et des phénomènes climatiques extrêmes, à la veille de la COP 26 qui aura lieu à Glasgow en novembre, nous proposons un focus sur le projet multimédia *Humans & Climate Change Stories* de Samuel Turpin et son équipe. L'objectif du photojournaliste est de suivre durant dix ans dans le monde douze familles directement affectées par les effets du dérèglement climatique.**

Samuel Turpin est membre de l'agence Gamma. Depuis 1998, il vit dans des zones de conflit ou d'action humanitaire d'urgence (Asie du Sud-Est, Afrique Centrale, Moyen-Orient...). Il collabore avec la Fondation Hirondelle (Lausanne), qui soutient les médias en zone de crise. [www.samuelturpin.photography](http://www.samuelturpin.photography).

Quels peuvent être les points communs entre des familles vivant au Groenland, au Mali, au Pérou, en Mongolie, dans les îles Salomon, aux Pays-Bas ou encore dans les Alpes suisses? Elles voient toutes aujourd'hui leur quotidien impacté par le dérèglement climatique, qui vient rompre leur équilibre de vie et les oblige à s'adapter.

En 2020, 24 millions de personnes ont dû quitter leur lieu d'habitation à cause des conséquences du réchauffement global. C'est trois fois plus que les migrations causées par les conflits dans le monde. Si les évè-

nements climatiques violents tels que les cyclones, les fortes tempêtes, les périodes de dure sécheresse et l'imprévisibilité météorologique sont les plus visibles et viennent renforcer notre conscience des enjeux climatiques, ces effets sont souvent le résultat d'une dégradation plus lente de l'environnement et d'une interconnexion avec des facteurs politiques, économiques et sociaux.

### Groenland, le dilemme des glaces

« Il y a 15 ans, toute cette partie du fjord était de la glace entre décembre et la fin mai. La mer était gelée jusqu'à la baie de Disko. On se déplaçait avec les chiens et les traîneaux. Maintenant, c'est gelé entre janvier et avril seulement », raconte Niels Mølgaard, un pêcheur. Niels a dépassé la cinquantaine. Il est né à Qeqertaq, village de 115 habitants sur la côte ouest du Groenland.

Arnatassiaq, sa fille cadette, est à l'avant du *Poca* – un petit bateau robuste et puissant conçu pour les glaces – et guide la manœuvre. Avant de remonter les filets de pêche, père et fille doivent écarter les icebergs qui ont dérivé durant la nuit et qui risquent de les emmener au large. Niels appuie le nez du bateau sur l'immense masse de glace et met les gaz. L'iceberg peut se retourner et faire chavirer le *Poca* à chaque instant. « C'est devenu courant », commente-t-il. Le réchauffement global libère de plus en plus d'icebergs qui vèlent des glaciers et viennent encombrer les fjords. (*Photos de ce reportage aux pp. 59-62.*)

Le Groenland, sur cette partie ouest de la côte, enregistre depuis 1951 une augmentation moyenne de la température extérieure d'environ 3°C par an, variant selon les saisons et les localisations. Le sud de l'île est presque libéré des glaces durant

# Reportage

## Focus sur des impacts de la crise climatique

toute l'année. L'agriculture commence à s'y développer.<sup>1</sup> Au *Pilersuisoq* (supermarché local), Hanne, la femme de Niels, trouve parfois des pommes de terre et quelques rares fraises *made in Greenland*. Elle est l'institutrice du village. «Les Groenlandais connaissent parfaitement la nature arctique car ils y vivent depuis des siècles. Ils ne nient pas le changement, ils l'observent tous aujourd'hui, mais pour la grande majorité, c'est un cycle de la terre comme leurs ancêtres en ont connu auparavant. Dérèglement ou pas, ils pensent qu'ils s'adapteront, comme ils ont toujours su le faire», commente-t-elle. «Les Inuits sont pragmatiques. Pour le moment, ils saisissent l'occasion qui leur est offerte. C'est comme cela qu'ils ont toujours survécu.»

### Enjeux politiques

Les partis politiques groenlandais voient également une opportunité dans ce réchauffement. L'exploitation des ressources cristallise le débat politique local. L'Arctique représente un nouvel enjeu géopolitique. La fonte des glaces, accélérée par le dérèglement climatique, offre des perspectives inédites. D'abord, celle de nouvelles voies maritimes commerciales qui réduiraient de 40 % les distances actuelles entre l'Asie et l'Europe. Ensuite, celle des importantes ressources d'hydrocarbures et minières que l'Arctique recèlerait, avec la compétition et la spéculation que cela induit : un quart des

ressources en pétrole et en gaz de la planète se cacheraient sous la glace, ainsi qu'un tiers de l'uranium et des métaux rares très convoités pour le matériel électronique de pointe et les énergies renouvelables. Les grandes puissances y voient une chance de se libérer de la dépendance de la Chine qui en possède actuellement le quasi-monopole commercial.

Pour les autorités groenlandaises, l'exploitation de toutes ces ressources naturelles permettrait de s'affranchir définitivement de la dépendance économique et politique de leur tuteur danois,<sup>2</sup> mais elle les plongerait également dans un dilemme. L'extraction de ces ressources est extrêmement polluante et s'avère peu compatible avec la préservation de l'environnement qui est au cœur de la culture inuit. De plus, l'indépendance que le Groenland gagnerait face à Copenhague pourrait le rendre otage des grandes puissances et des multinationales qui s'affrontent dans la géopolitique du pôle. L'enjeu n'a pas échappé à la Confédération suisse, qui a rejoint en 2017 - en tant qu'observateur - le Conseil de l'Arctique, forum intergouvernemental chargé de veiller à la préservation des ressources et des intérêts des peuples autochtones.

Mais déjà s'éloigne ce que les experts n'hésitaient pas à appeler il y a cinq ans «un nouvel eldorado». Un sérieux coup de frein lui a été donné, qui oblige le gouvernement groenlandais à réviser ses stratégies. Les grandes compagnies pétrolières ont annoncé récemment qu'elles abandonnaient leur licence après cinq ans d'exploration. Trop risqué et pas assez rentable dans le contexte économique actuel. Si la fonte de la banquise permet l'exploitation offshore, les immenses icebergs vêtés des glaciers risquent en effet de percuter les plateformes et d'occasion-

À lire sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch), l'article sur l'initiative pour les glaciers et son contre-projet direct, ainsi que l'article de Pain pour le prochain sur la justice climatique.



ner une catastrophe écologique qu'aucune compagnie ne souhaite assumer.

### Les retombées sur la pêche

Le Groenland fonde alors tous ses espoirs sur deux secteurs: le tourisme, qui reste aujourd'hui marginal et très coûteux mais qui ciblerait une clientèle de croisières de luxe, et le secteur de la pêche, qui constitue le premier moyen de subsistance des populations rurales et représente 90 % de ses exportations (25 % du PIB) destinées à nourrir les appétits du monde. La consommation de poissons et crustacés a doublé dans le monde en moins de trente ans, poussant les pêcheurs à aller de plus en plus loin pour satisfaire la demande. Notamment dans les eaux arctiques. Face à l'augmentation des températures et à l'acidification des océans, de nombreuses espèces migrent en effet vers les eaux froides. Royal Greenland, l'entreprise de pêche étatique, affichait un chiffre d'affaire record de 954 millions d'euros pour l'année 2016.

Les évaluations montrent cependant que la population de flétans - la principale pêche du Groenland - a déjà considérablement diminué au cours de ces dix à quinze dernières années et que la taille moyenne de ce poisson s'est réduite de dix centimètres. Après avoir longtemps ignoré les appels des comités scientifiques, l'industrie de la pêche a fini par exprimer son inquiétude, signant en 2017 un protocole d'entente visant à assurer une pêche durable. Les autorités continuent de leur côté à nager à contre-courant en levant chaque année les quotas, au risque d'inciter à une pêche intensive des ressources halieutiques, elles-mêmes en pleine mutation du fait des effets du changement climatique.

Au-delà de la biodiversité, les conséquences pourraient également être désastreuses pour les populations de pêcheurs qui se sont endettées, encouragées par les autorités qui facilitent des prêts bancaires pour moderniser leurs équipements. Niels se confie: «Aujourd'hui, je profite de la fonte des glaces. Je pêche huit mois dans l'année, contre quatre il y a encore quelques années.» Mais il est inquiet. Le flétan a déserté la baie cette année et passe plus au large, dans les eaux fréquentées par les navires des grandes compagnies. «Je me suis beaucoup endetté pour moderniser mes bateaux. Je ne résisterai pas à deux mauvaises saisons. Et je ne sais rien faire d'autre que pêcher et chasser. Je sais lire la glace, lire les courants et le vent. Mon père et mon grand-père me l'ont transmis. Ils le tenaient eux-mêmes de leurs aïeux. Tout cela ne me sert à rien si je ne peux plus pêcher et chasser.»

Qeqertaq, comme la grande majorité des villages groenlandais, est entièrement dépendant de la pêche. Royal Greenland et sa concurrente privée Polar Seafood ont installé dans chaque village de petites usines qui permettent de packager le poisson et de le conserver jusqu'au prochain passage du cargo qui chargera les containers. Arnatassiaq et Maali, les deux filles de Niels, y travaillent comme toutes les autres femmes du village. Parfois tous les jours si la saison est bonne, ou comme cette année deux à trois demi-journées par semaine en fonction des tonnages ramenés par les bateaux du village. «Si jamais il n'y a plus de poissons, nous devrons quitter le village, comme c'est arrivé pour certains au sud de l'île», poursuit Niels. «Même si Arnatassiaq a le projet de reprendre des études de gestion pour diriger une petite usine de pêche, je sais que mes filles



# Reportage

## Focus sur des impacts de la crise climatique

n'ont pas forcément envie de faire leur vie ici. Et moi, je ne peux rien leur transmettre d'utile.»

### Des pôles aux sommets alpins

Le réchauffement observé dans les pôles - arctique et antarctique - et dans les régions de montagne y est deux fois plus rapide qu'ailleurs dans le monde. À elle seule, la calotte du Groenland perd en moyenne 290 milliards de tonnes de glace chaque année depuis 1996.<sup>3</sup> Cette fonte de la masse glaciaire au niveau mondial entraîne trois conséquences majeures. D'abord elle contribue largement à la hausse du niveau des océans. Ensuite, la fonte du permafrost libère des milliards de tonnes de gaz à effet de serre. Enfin, elle contribue à une modification progressive de la circulation thermohaline - notamment un possible ralentissement du Gulf Stream - et des courants atmosphériques qui jouent un rôle essentiel dans le climat européen et mondial.

Nous l'observons déjà. Nos montagnes alpines connaissent une grande mutation et le «château d'eau de l'Europe» est menacé: 70 % des glaciers alpins pourraient disparaître d'ici 2100, avec des conséquences irréversibles sur la géomorphologie du terrain et donc sur le modèle énergétique de la Suisse et sur sa gestion future de l'eau potable. La modélisation du climat à venir en Suisse prévoit ainsi des étés plus longs et plus chauds et une augmen-

tation des précipitations en hiver accompagnée d'une élévation de la limite pluie-neige de 300 à 500 mètres sur nos chaînes de montagnes. Avec des conséquences directes sur l'économie de montagne, en priorité celle liée au ski et à l'alpinisme.

La moitié des stations de basse et moyenne altitude sont directement menacées et doivent repenser leur modèle économique. La station de Val de Charmey dans les Préalpes fribourgeoises illustre les enjeux de ce changement de paradigme et de philosophie. «Le village de Charmey sans neige, c'était impensable quand on a ouvert la station dans les années 60», explique Coco, 84 ans, directeur de l'école de ski. «Le tourisme hivernal, c'est ce qui a permis de développer toute la vallée. Maintenant, il faut repenser notre modèle, en commençant par définir ce que l'on souhaite léguer aux prochaines générations.»

Tandis que certaines stations optent pour le «rattachement» à un domaine skiable de haute altitude, d'autres se «repensent» en faisant du ski une activité qui s'inscrit dans une offre diversifiée. Cette «fin de l'or blanc» démontre l'interconnexion de tous les facteurs qui s'entrechoquent derrière les enjeux du dérèglement climatique et nos modèles de sociétés extrêmement dépendantes de l'exploitation des ressources naturelles. ■

Les deux reportages *Groenland: le dilemme des glaces* et *Les Alpes: la fin de l'or blanc?* sont à lire et à regarder sur le site du projet *Humans & Climate Change Stories* qui a remporté le United Nations SDG Award 2019 [www.humansclimatechange.com](http://www.humansclimatechange.com)

1 Voir Hubert Prolongeau, *Groenland, chouette il fait chaud!*, 4 août 2020, sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch) (n.d.l.r.)

2 Après avoir dépendu durant trois siècles du royaume du Danemark, le Groenland a accédé à une autonomie progressive en 1979 puis en 2009.

3 Les glaces continentales arctiques représentent 10 % des réserves d'eau douce de la planète, contre 80 % pour la calotte de l'Antarctique. Le reste se situe dans nos glaciers et nos aquifères souterrains et de surface.















© Samuel Turpin | Humans & Climate Change Stories



© Samuel Turpin | Humans & Climate Change Stories



# Expositions

## L'art brut intègre le Centre Pompidou entretien avec Bruno Decharme

**Geneviève Nevejan**, Paris  
journaliste et historienne d'art

### CULTURE

**Enfin ! L'art brut est entré pour la première fois cet été dans les collections du Musée national d'art moderne au Centre Pompidou, grâce à la donation effectuée par Bruno Decharme, cinquante ans après celle de Jean Dubuffet à Lausanne. Le cinéaste collectionneur comble ainsi le vide creusé par l'indifférence des institutions et donne une existence à ces victimes et laissés-pour-compte de nos sociétés.**

En 1977, le cinéaste Bruno Decharme découvre la Collection de l'Art brut à Lausanne, qui marque le début de sa propre collection – avec l'acquisition de *Christoph Kolombus* (1930) d'Adolf Wölfli. Une passion qui l'a amené à produire et à réaliser des documentaires consacrés à l'art brut, et à fonder en 1999 l'association abcd (art brut connaissance et diffusion).

« J'ai choisi une vie en contre-jour, derrière la caméra, derrière les artistes et les œuvres que je collectionne », concède le cinéaste qui fut en d'autres temps l'assistant de Jacques Tati, avant de devenir monteur, scénariste, producteur et surtout réalisateur de films et documentaires pour une part dédiée à l'art brut. Appartenant à la première génération de collectionneurs qui succède à André Breton et Jean Dubuffet, il effectue ses premières acquisitions dans les années 70, vingt ans avant l'apparition d'un réel marché.

Constituée durant plus de quarante ans, sa donation au Centre Pompidou réunit des stars devenues historiques, comme Aloïse Corbaz, Adolf Wölfli, Auguste Forestier, Emile Hodinos, Guillaume Pujolle, Henry Darger, d'autres qui le sont moins, tels Judith Scott, Dan Miller, Aloïs Wey, et dans la catégorie des espoirs et talents révélés Janko Domsic. Bruno Decharme réalise ainsi son vœu de « préserver sa collection de la dispersion » et offre au Centre Pompidou une histoire en raccourci de l'art brut depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle.

La trentaine de documentaires que le cinéaste a consacré à ces « outsiders » (au Brésil, en Russie, en Amérique latine, en France, au Japon et en République tchèque) illustre une autre forme de son engagement pour l'art brut. Le réalisateur aborde les protagonistes en artiste, dans des films singuliers qui nous projettent dans la psyché de figures hors du commun et souvent hors limites. Ainsi les images chaotiques du court-métrage consacré au Tchèque Zdeněk Kosek nous font-elles pénétrer dans le bouleversant désordre mental de l'artiste. L'ambition de Bruno Decharme n'a jamais cessé d'être une infatigable entreprise d'exploration et de reconnaissance, afin de sanctuariser un champ de la créativité longtemps ignoré, voire méprisé.

**Geneviève Nevejan: L'art brut fait son entrée au Centre Pompidou avec votre donation de 921 œuvres. Comment expliquer un tel retard en regard de la Suisse avant-gardiste en ce domaine ?**

**Bruno Decharme:** « La donation de la collection d'art brut de Jean Dubuffet à la Ville de Lausanne dans les années 70 fut déterminante pour cette reconnaissance. En France, l'acceptation de ma donation fait figure de légitimation tardive d'un

# Expositions

## L'art brut intègre le Centre Pompidou entretien avec Bruno Decharme

Janko Domsic,  
*Sans titre*, vers 1970  
Stylo à bille, crayon  
de couleur et feutre  
sur carton,  
recto verso  
© Centre Pompidou  
photo : © César  
Decharme

art quasiment absent des collections muséales françaises. Seul le LaM (Lille Métropole Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut) accepta la collection de l'Aracine dans les années 2000, mais cette association refusa toutefois que ses œuvres dialoguent avec les collections d'art moderne et contempo-

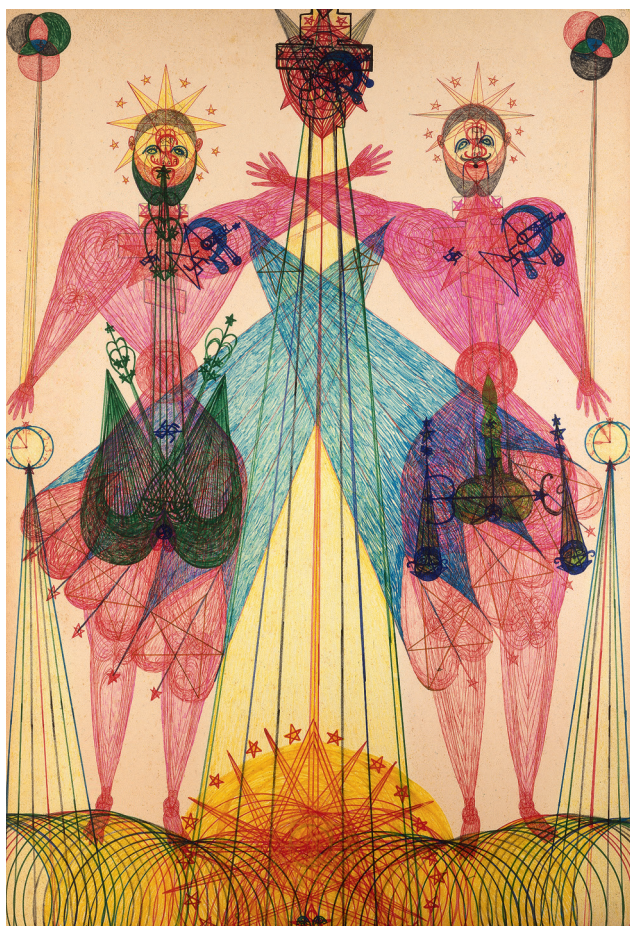
rain du musée. J'ai toujours milité contre cet isolement, pensant que cet art avait sa place dans l'histoire de l'art, sans pour autant en nier les particularités. Cette ignorance pour ce pan de la création se retrouve dans beaucoup de milieux universitaires et dans les écoles d'art, même si les choses semblent changer. La reconnaissance actuelle est sans doute liée à l'évolution du marché de l'art brut.»

### Quels ont été vos critères de sélection ?

« Offrir au Centre Pompidou un vaste panorama de près de 250 artistes sélectionnés parmi les quelque 4000 œuvres de ma collection, avec entre autres quatre dessins d'Henry Darger, un grand format d'Adolf Wölfli, des broderies rares de Jeanne Tripiet, des œuvres exceptionnelles de Janko Domsic, un grand rouleau d'Aloïse et une lettre de six mètres écrite par Harald Stoffers. »

### Ne craignez-vous pas que cet ensemble soit condamné au sommeil des réserves ?

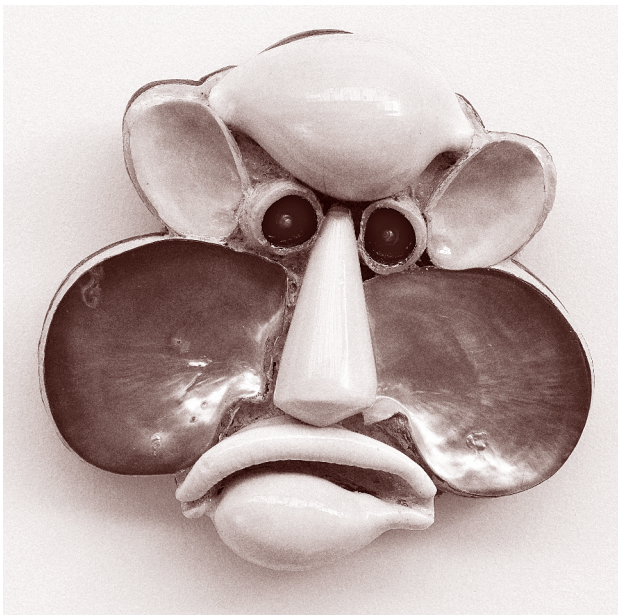
« Ma donation implique des contreparties. J'ai souhaité que lui soit exclusivement allouée une salle intégrée au parcours des collections permanentes, où la présentation changera tous les six mois. Je voulais également la création d'un centre de recherche où Barbara Safarova, chercheuse spécialiste de l'art brut, exerce un rôle important au sein d'une équipe riche de points de vue multiples. Une grande exposition assortie d'un catalogue raisonné sera organisée en 2023 au lendemain des travaux du Centre. »



**Pour la première fois, l'art brut va dialoguer avec l'histoire de l'art moderne et contemporain d'une grande institution. Êtes-vous d'accord sur le fait que ces artistes sont, comme le pensait Jean Dubuffet, «indemnes de toute culture artistique» ?**

«Souvent issus de milieux défavorisés voire marginalisés, ces créateurs sont pour la plupart étrangers au monde de l'art dont ils ignorent tout. Certains d'entre eux, comme Louis Soutter ou Carl Fredrik Hill, ont reçu une formation artistique. Mais suite à des bouleversements psychiques, ils ont en quelque sorte désappris les codes de l'art dit culturel. Le Tchèque Zdeněk Košek avait fait les beaux-arts et produit, selon moi, une œuvre peu inventive, avant de basculer dans la schizophrénie et de susciter une production sublime. S'ils sont «indemnes» de culture artistique, ils s'imprègnent de notre monde, ils en captent les secrets comme des éponges, ils en ont une perception particulièrement aiguë, avec un sens parfois divinatoire et une vision salvatrice. La maladie mentale peut être un accélérateur de capacités créatives.»

Pascal-Désir  
Maisonneuve  
(1863-1934),  
*Sans titre*, entre  
1927 et 1928  
Coquillages collés  
© Centre Pompidou  
photo : © César  
Decharme



**Quelle est la part du réel et celle de la pathologie dans la production de ces artistes atteints de troubles mentaux ?**

«Le corpus de l'art brut ne réunit pas que des malades mentaux, il regroupe une multitude de formes de pensées dissidentes. Témoin les courants spirites opposés au matérialisme qui se sont multipliés lors du développement industriel de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En République tchèque, les productions de motifs floraux sont peut-être un exutoire à l'industrialisation. La maladie mentale pourrait d'ailleurs s'interpréter comme une réponse aux troubles de l'histoire. L'hystérie courante au début du XX<sup>e</sup> siècle n'existe pratiquement plus; en revanche, on assiste au développement de formes d'autisme, cet autre enfermement caractéristique de notre époque.»

**Comment achetez-vous ?**

«J'achète directement aux artistes ou plus précisément aux accompagnateurs qui en ont la charge, en galeries et en vente publique. J'acquiers rarement des ensembles, je cherche plutôt la pièce qui va compléter l'édifice, à l'exception cependant de la collection du marchand français Gérard Schreiner. À une époque où le marché de l'art brut n'intéressait personne, le galeriste s'était installé à Bâle puis à New York, où malheureusement sa galerie n'a rien vendu pendant deux ans. Il possédait des pièces exceptionnelles ayant appartenu à Jean Dubuffet, plusieurs Aloïse, un grand caliquot de Madge Gill, un Miguel Hernandez et un Adolf Wölfli.»

**Que pensez-vous des ateliers thérapeutiques ?**

«Aujourd'hui il existe de nombreux ateliers de création, comme le Creative Growth Art Center aux États-Unis ou la «S» Grand Atelier en Bel-



# Exposition

## L'art brut intègre le Centre Pompidou entretien avec Bruno Decharme

gique. Ces centres d'art ont suivi le chemin défriché par le docteur Navratil avec la Maison des artistes au Gugging, près de Vienne, une sorte de Villa Médicis de l'art brut. Ils permettent à des artistes souvent handicapés de trouver un lieu d'accueil où ils peuvent créer.»

### Comment expliquer la foi qui fréquemment les agite ?

« Ce n'est pas tant qu'ils sont animés par la foi. Ils ont plutôt la conviction de répondre à des injonctions divines, d'être des missionnaires, des messagers de Dieu. Zdeněk Košek avait la certitude qu'il devait passer ses journées et ses nuits devant la fenêtre à noter les variations météorologiques, sans cela il ne pourrait pas contrer les grands désastres. Adolf Wölfli, Janko Domsic ou Hodi-nos ont réinventé des langues, des systèmes scientifiques, imaginé des épopées extravagantes. Ces créateurs

croient être la cause de l'effondrement mais aussi de la reconstruction du monde. Dotés d'une éthique, ils se sentent une responsabilité vis-à-vis de nous, ils endossent des rôles de pouvoir dont leur existence les a privés. D'un genre particulier, ils ont été anéantis par la vie, l'art est leur victoire sur la mort et l'anéantissement.» ■

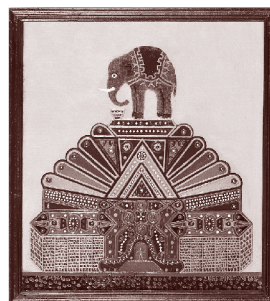
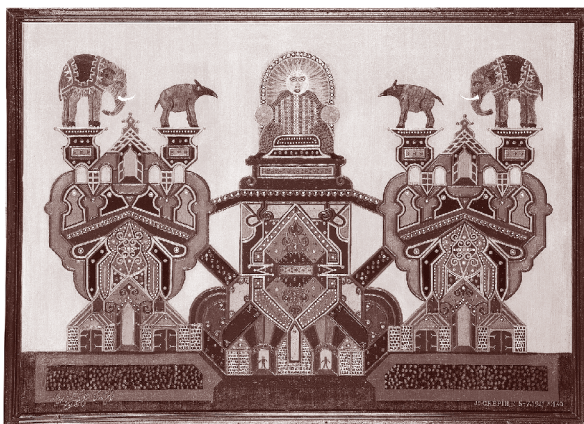
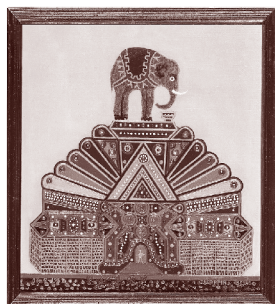
### À voir

*La donation d'art brut Bruno Decharme*  
musée national d'art moderne,  
Centre Pompidou, Paris  
salle permanente  
(rotations tous les six mois)  
[www.centrepompidou.fr](http://www.centrepompidou.fr)

### Aloïse

musée cantonal des beaux-arts  
de Lausanne  
du 22 octobre 2021 au 23 janvier 2022

Fleury-Joseph  
Crepin, *Sans titre*,  
huile sur toile,  
signée et datée,  
5 juillet 1941,  
13 juillet 1941,  
13 juillet 1941  
© Centre Pompidou  
photo: © César  
Decharme



# Lettres

## Vivre ou mourir

Bénédicte Mary Sahli, Arzier-Le Muids (VD)  
gymnasienne

### CULTURE

**Nous sommes le 28 juin 1914, cela fait la une des journaux: l'archiduc François-Ferdinand vient d'être assassiné en pleine rue. À la maison, la nouvelle a très peu ébranlé mes parents. Pour eux, ce qui compte avant tout, ce sont les moissons qui vont bientôt arriver. Nous continuons à vivre normalement, bercés par notre insouciance.**

Malgré cela, là-bas, en Autriche et en Serbie, cela continue de gronder et les journaux nous le rappellent, en faisant du moindre geste d'un quelconque dirigeant un aveu que les journalistes étalent sur les pages des médias. Il y a d'abord l'ultimatum de dix points lancé par l'Autriche-Hongrie le 23 juillet, ensuite ce sont des mobilisations un peu partout et enfin l'acceptation de tous les points de l'ultimatum sauf un qui stipule: les enquêteurs autrichiens viennent sur le sol serbe. C'est comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Tout s'enchaîne telle une machine mortelle lancée à grande vapeur.

Au-delà de cette agitation, mes parents restent sur leur obsession des moissons, mais le doute s'insinue parfois dans l'assurance de la voix de mon père, la faisant trembler. Après le refus de l'ultimatum par les Serbes, je n'arrive plus à suivre le cours de l'Histoire. Il est question de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre et de la France. Je sais aussi que beaucoup en dehors de l'Europe viennent prêter main-forte à un camp comme à un autre. Maintenant mes parents ne prennent plus le sujet avec la même désinvolture.

C'est par un soir clair, en rentrant du village, que je comprends le véritable sens de leur angoisse. Lorsque je pénètre dans le salon, ce que je vois restera imprimé dans mes yeux pour le restant de mes jours. Ma mère sanglote contre l'épaule de mon père, qui pleure lui aussi! Mon vieux père que je ne vois jamais pleurer! Je n'ose rien dire, je m'avance et touche doucement l'épaule de ma mère. Quand celle-ci s'aperçoit de ma présence, elle titube et s'assoit sur le fauteuil à bascule. Elle lève les yeux vers moi, plongeant son doux regard bleu dans le mien, puis elle se tourne vers mon père et chuchote: – Montre-lui, Paul, montre-lui.

Lentement, mon père se dirige vers moi et déplie doucement sa grande main. Un papier froissé s'y trouve. Je n'ai pas besoin de lire l'entier de la missive avant de comprendre: je dois aller là-bas, au combat, je dois participer à cette guerre que je connais à peine. À vingt ans. Par chance, mon père est trop vieux pour partir et restera s'occuper de ma mère et des champs. J'aurais voulu hurler à tous les chefs suprêmes de cette guerre de régler leurs problèmes et de ne pas déranger la population entière pour leurs enjeux politiques qui ne concernent qu'eux.

Cette nouvelle a été publiée dans *Le choix. Recueil de nouvelles de jeunes talents* Genève/Carouge, Slatkine/Revue choisir 2021, 128 p. Un livre à commander auprès de [administration@choisir.ch](mailto:administration@choisir.ch)



# Lettres

## Vivre ou mourir

Le jour de mon départ, mes parents ne pleurent pas, et cela me va très bien ainsi. Je ne pense pas que j'aurais supporté un départ dans les larmes. Le matin même, je suis resté un long moment devant le miroir à me scruter, essayant de décèler une once d'aptitude à me battre, en vain. Ce n'est pas mon choix, de partir. Sur le quai des voies de chemin de fer du bourg le plus proche de chez nous, je me sens perdu au milieu de ces hommes au même destin que moi. Ma mère et mon père se tiennent bien droits au milieu de la foule, une lueur de détresse dans leurs yeux. Ma mère m'embrasse, peut-être pour la dernière fois. Je veux me blottir pour toujours dans cette odeur rassurante et familière d'herbe coupée et d'avoine, mais je m'en détache et me penche vers mon père. Celui-ci me prend par les épaules et ébouriffe les cheveux que ma mère a mis si longtemps à discipliner. Mes parents m'entourent de leurs bras et je murmure un au revoir, puis je me détache de cette étreinte familiale. Je me retourne vers le train bondé d'hommes de tous âges et de toutes tailles, et je m'avance vers lui d'un pas que je veux assuré mais qui n'est que fébrile et gauche. Je monte les marches du wagon craintivement et me retrouve nez à nez avec un homme qui semble trop jeune pour partir. Je le fixe un moment, puis je lui dis :  
 – Salut, comment tu t'appelles ?

– Je m'appelle François et je viens d'avoir vingt ans, répond-il sur le qui-vive.

Je décèle quelque chose dans son attitude qui me fait sentir qu'il n'a pas l'âge qu'il prétend. Je me permets de relever ce détail :

– Quel âge as-tu ?

– Je te l'ai dit, j'ai vingt ans, répond-il violemment.

Soudain, un souvenir enfoui dans ma mémoire refait surface. Le garçon qui se tient là, devant moi, je le connais très peu, certes, mais je le connais. Il s'appelle François Meunier et a seize ans. C'est le fils du drapier, je le sais car il ne manquait pas une seule occasion de vanter la beauté des vêtements confectionnés par ses parents. Je ne l'aime pas, mais ce n'est encore qu'un enfant et il part déjà au front. Comment a-t-il réussi à arriver ici ? Je n'en sais rien, mais ce qui m'importe sur le moment c'est qu'il quitte ce train au plus vite. Je voudrais demander de l'aide à mon père qui saurait sûrement que faire, mais je ne vois aucun visage familial dans la foule et déjà le train ferme ses portes, prêt à partir. Les machines se mettent en route et le convoi quitte doucement le quai de gare. Je reviens vers François, plante mon regard dans le sien et lui hurle par-dessus le fracas des machines :

– Pourquoi es-tu venu ? Je sais que tu n'as pas l'âge ! Tu es si pressé de tuer ?

Il ne me répond pas, mais une lueur de défi dans ses yeux me fait comprendre que rien ne le fera revenir sur sa décision. Il semble fier d'aller combattre. Je le laisse pour aller me chercher une place assise dans un wagon. En entrant, je remarque que seule une minorité des hommes présents autour de moi semble se préoccuper de ce qu'ils vont devenir. En fait, aucun d'eux n'a l'air de songer qu'il va tuer ou peut-être se faire

tuer. Ils se contentent de rire, de boire ou de clamer une victoire imminente. Certains affirment que nous serons de retour dans un mois ou pour Noël. Je scrute un homme assis en face de moi, aucune émotion ne vient perturber son visage. Il ne prend pas part à l'amusement général. Il doit voir quelque chose de plus beau, de plus apaisant que ces simples champs mornes et sans vie qui défilent par la fenêtre. Il reste un long moment comme cela, puis tourne les yeux vers moi. Je tente un sourire timide, il hoche la tête comme un vieux sage, comme s'il comprenait mon désarroi et ma peur face à cette guerre que je ne connais que par journaux interposés. Je me laisse aller au fond de mon siège et dirige mon regard vers la fenêtre pour essayer de me changer les idées. bercé par les mouvements réguliers du train, je ferme les yeux. Une bouffée de nostalgie me vient, emportant avec elle d'innombrables souvenirs.

Je me revois petit, escaladant le mur arrière de la ferme. Je me souviens de mon père m'apprenant à traire une vache ou à donner à manger aux animaux. Une main me touche l'épaule, je sursaute. Le soldat qui se tient devant moi me secoue légèrement et me dit d'une voix faible mais grave :

– On est arrivé, mon petit gars, il faut descendre.

Il se lève et me sourit. Je jette un regard dehors, une foule d'hommes se presse vers un unique bâtiment. Lorsque nous pénétrons dans une salle exigüe, le silence s'installe soudain. Je lève la tête et comprends pourquoi. Un homme se tient sur une estrade, il commence une explication sur le déroulement des opérations d'une voix impétueuse, mais je ne l'écoute pas. Je le détaille : il n'est pas grand, pourtant sa tenue

et sa carrure le rendent immense. Il a des cheveux courts et une moustache soignée. Il porte un uniforme bleu constellé de médailles. Voulant mettre en avant ses décorations, il gonfle le torse comme un enfant orgueilleux le ferait avec ses nouveaux jouets. Son discours terminé, les personnes présentes autour de moi se remettent à parler comme si elles avaient retenu leur souffle pendant toute la prise de parole. Le mouvement de foule me pousse et je finis ma course devant un officier qui me demande de remplir un document et de signer au bas de la page. On me remet un uniforme et mon matériel, en me priant de libérer le passage rapidement.

Dès lors, un entraînement éreintant m'attend tous les jours. Nos supérieurs nous réveillent à l'aube et ne nous laissent aucun répit. Les exercices, les inspections vestimentaires et les insultes que l'on reçoit fréquemment, surtout de la part du capitaine Lechampère qui prend un malin plaisir à nous rabaisser à la moindre occasion, durcissent notre cœur et notre esprit. Je suis souvent seul. Je ne connais personne mis à part François, mais je préfère encore la solitude à sa compagnie. Au bout de quelque temps, je me fais cependant un nouvel ami, un nouvel allié. Il s'appelle Martin. Nous nous sommes rapprochés lorsqu'un jour j'ai fait l'erreur de chaparder une miche de pain car mon repas avait fini par terre. Bien sûr, le vol avait été découvert et nous avons tous été convoqués devant notre baraque. Si le voleur ne se dénonçait pas, c'est tout le régiment qui serait sévèrement puni. Un combat acharné s'est alors déchaîné dans ma tête. Devais-je ou non me dénoncer ? Quand une voix forte et décidée se fit entendre :  
– C'est moi, mon capitaine !

# Lettres

## Vivre ou mourir

Un silence inquiétant s'installe sur le terrain. En quelques enjambées, Lechampère rejoint mon sauveur inespéré et lui assène sans hésitation un violent coup. Martin ne pousse aucun cri, il ne verse aucune larme. Il se tient les côtes mais reste droit. J'admire grandement son courage. Depuis cet instant, il restera toujours à mes côtés, telle une ombre veillant sur moi.

Notre départ pour le front est prévu la semaine suivante. La peur me noue le ventre sans accalmie, m'empêchant de dormir et de manger. Le jour venu, nous nous tenons en rangs serrés suant à grosses gouttes dans la chaleur étouffante. Martin est impassible comme à son habitude, ne laissant rien transparaître. Nous marchons pendant des jours et des jours sans rencontrer l'ennemi. Une après-midi, alors que le soleil nous a plongés dans la paresse et la somnolence, un bruit infernal nous parvient. La guerre, pour une fois, ne nous semble plus aussi lointaine et irréelle. On entend nettement le bruit des obus qui sont éjectés puis qui s'écrasent dans un fracas de tous les diables. Une vague de terreur me submerge. Plus personne ne parle jusqu'à l'arrivée d'un vélo qui s'arrête devant notre capitaine. Après un bref salut militaire, le cycliste commence à expliquer quelque chose à Lechampère en parlant tout bas et très vite. Je n'entends pas ce qu'ils se racontent mais à la fin de leur entrevue, lorsque le mystérieux voyageur

repart, le capitaine ne dit pas un mot. Aucune expression n'est lisible sur son visage.

Dans la soirée, nous atteignons enfin les tranchées. Elles sont vides car le régiment qui les occupait a été muté à quelques lieues de là. Malgré l'obscurité grandissante, nous remettons en état les tunnels et les salles souterraines. Il faut aussi déloger les rats qui se cachent partout, couinant dans la pénombre des recoins.

Dès notre réveil à l'aube, nous sommes là, à risquer un coup d'œil de temps en temps au-dessus du mur de terre qui nous protège des tirs ennemis. Le froid matinal nous gèle la peau, traversant nos uniformes. Le soleil reste tapi, à notre exemple.

Le réseau de tranchées baigne dans une ambiance étrange, où l'attente des ordres et la peur se mêlent. Un matin plus morose que les autres, le capitaine nous annonce que des manœuvres importantes vont avoir lieu et qu'il faut se préparer. Nous avons à peine le temps de nous inquiéter qu'on nous fait déjà prendre prestement nos armes tout en nous intimant l'ordre de nous mettre en position. Je jette un regard autour de moi, cherchant Martin au milieu du tumulte de soldats. J'aperçois enfin mon ami qui me sourit de loin. Je veux me diriger vers lui mais déjà le coup de sifflet fatal résonne et je dois me lancer à corps perdu dans la bataille.

Des hommes courent devant moi. Je ne les connais pas mais j'imagine qu'ils ont peut-être une femme, des enfants qui les attendent dans un coin du pays. Ils se mettent à tirer, et dans un même élan, je tire aussi. Plus par peur que par envie de tuer. Je n'ai jamais voulu tuer personne. Pourquoi suis-je ici ? Un obus explose à côté de moi, j'entends des cris de

douleur, des détonations se succèdent, j'ai froid. Il faut que je persiste dans la bataille, tel est mon devoir. Je vois des hommes pareils à moi tomber sous les éclairs des mitrailleuses. Je ne veux pas mourir ici. Je voudrais être ailleurs. Je dois partir, m'enfuir. Je sens l'odeur de poudre mêlée à celle de la terre et du sang. Non, m'en aller est impensable, il me faut avancer. Je suis là pour ça. Je ne dirige plus mes mouvements, je suis comme une machine programmée pour tuer. Je ressens les brûlures douloureuses causées par les lance-flammes. Suis-je un lâche ?

Une explosion me projette contre une butte de terre. Je ne bouge plus, mais la guerre continue. L'idée de partir m'inonde l'esprit, je vois des arbres à quelques mètres de moi. Je ferme les yeux et je me sens courir vers ma liberté. J'entends un cri déchirant, une voix familière, Martin m'appelle. Je ne bouge pas. À quoi bon continuer ce massacre ? Je le fixe, ma décision est prise, mon choix est fait : je quitte cette boucherie.

Alors, je rejoins les sous-bois. Chaque pas me rend plus libre, alors que je m'éloigne de mes camarades. Ce n'était pas ma liberté d'aller à la guerre, mais celle d'en partir m'appartient plus que jamais. J'arrive dans une clairière, je tremble de froid et de peur. J'aperçois alors un manteau abandonné. Je ne reconnais pas les couleurs de notre uniforme. Qu'importe ! Je m'en saisis, il me tiendra chaud. Ne pouvant rester à découvert, je repars aussitôt. Mais à peine ai-je recommencé à marcher que j'entends un craquement de branches derrière moi suivi de deux détonations. Je me retourne, Martin est là, l'arme pointée vers moi, une expression de surprise dans les yeux. Une douleur me transperce le côté, je tombe à terre. ■



### Un ouvrage douze jeunes talents

Ce texte de Bénédicte Mary Sahli est paru dans *Le choix. Recueil de nouvelles de jeunes talents*, un livre coédité par choisir et les éditions Slatkine, à la suite du concours d'écriture pour jeunes auteur.e.s lancé par la revue à l'occasion de ses 60 ans, en novembre 2019.

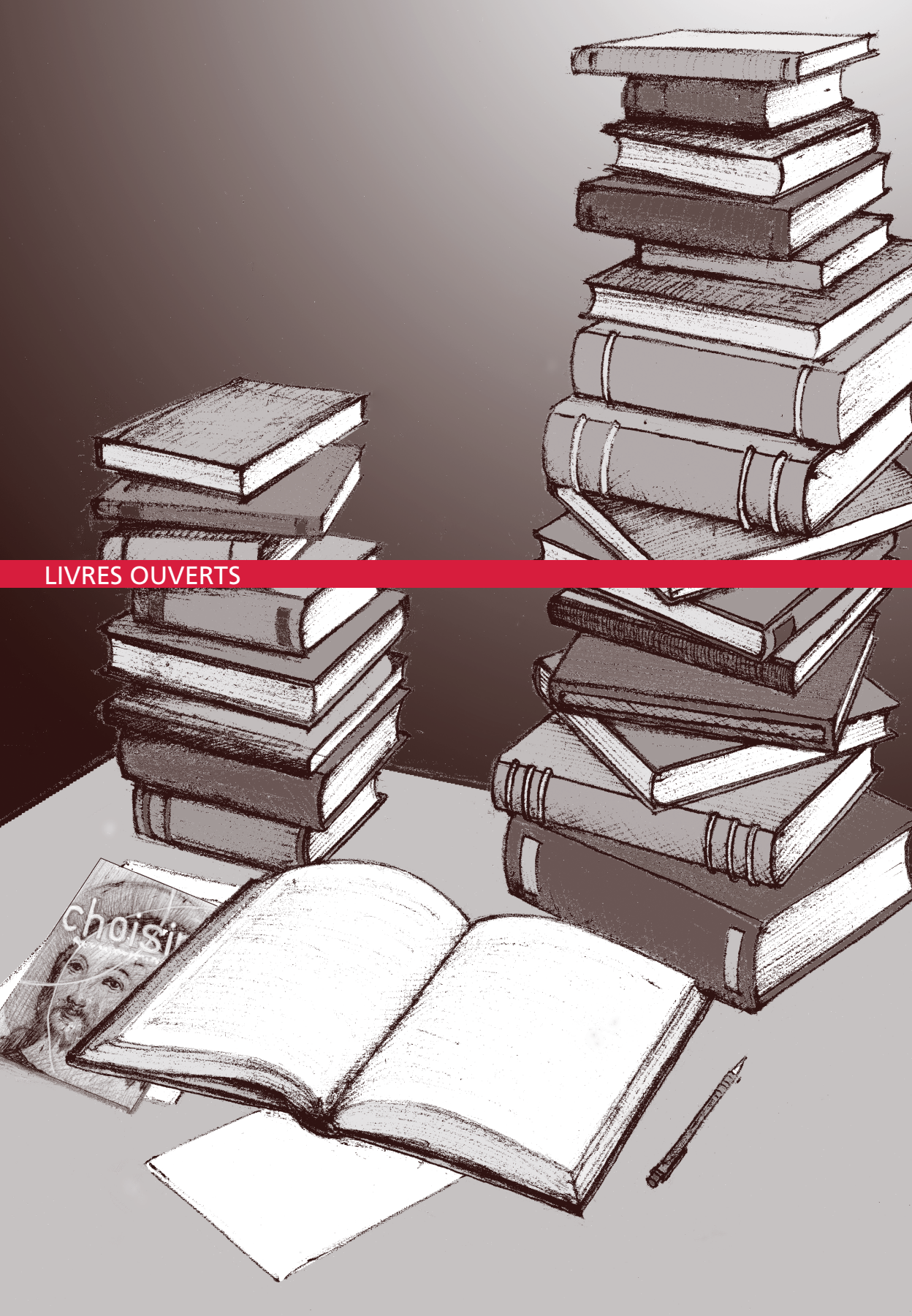
Élève au Gymnase de Nyon, option physique et application des mathématiques, Bénédicte Mary Sahli n'avait que 13 ans lorsqu'elle a participé au concours. Cela n'a pas empêché sa nouvelle d'être sélectionnée par le jury. (Lire à ce sujet, **Raphaël Zbinden**, « choisir » met à l'honneur la jeunesse et la littérature, 29 mars 2021, in cath.ch). La jeune femme aime la littérature classique (Les sœurs Brontë, Daphné du Maurier, Maupassant, Flaubert), la musique, l'astronomie et les jeux énigmatiques (casse-tête et escape games).

Le plaisir de découvrir ces jeunes plumes du pays a été prolongé par celui de les rencontrer de visu. Le vernissage de *Le choix* a été organisé le mercredi 15 septembre 2021, au Café Slatkine, à Genève. Lauréate du concours pour sa nouvelle *Lignine*, Fanny Desarzens s'est vu remettre à cette occasion un prix de 1000 francs généreusement octroyé par la Fondation Michalski. Diplômée en Arts visuels de la HEAD-Genève, elle travaille actuellement sur plusieurs romans, dont *Galel*, dont la parution chez Slatkine est prévue pour début 2022.

À noter toutefois, qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes nous ne savons pas si de nouvelles mesures anti Covid-19 ont empêché le déroulement de la fête.



LIVRES OUVERTS





# Livres ouverts

## PHILOSOPHIE

**Michel Sauquet**  
***Ne m'ôtez pas d'un doute***  
*Vivre l'incertain*  
 Paris, Salvator 2021, 184 p.



Plus le développement du monde devient complexe et imprévisible, plus on observe un retour de positions et d'idéologies rigides et souvent simplistes prétendant représenter la seule vérité. Défendre cette vérité rassurante, c'est ne plus laisser de place au doute, c'est refuser de manière systématique toute autre explication possible. Face à

cette réalité - accentuée encore par la crise de la pandémie - Michel Sauquet cherche des repères pour une culture du doute qui invite à l'humilité, sans pour autant conduire à la résignation et à la passivité face aux nécessités de l'époque.

Romancier, essayiste et chrétien confessant, il propose un parcours de réflexion en quatre chapitres qui débute par la philosophie et la question de la vérité. Suivent un chapitre théologique sur le rôle du doute dans la foi religieuse, puis une réflexion critique sur un abécédaire de termes classiques de la « bien-pensance » et, pour finir, un chapitre sur la mise en question de nos évidences culturelles, un thème qu'il a déjà traité dans des livres précédents (*L'intelligence interculturelle*, *L'intelligence de l'autre*). Chaque chapitre est suivi par une brève présentation de quatre personnalités - philosophe, théologien, littéraire et sociologue - qui représentent la thématique.

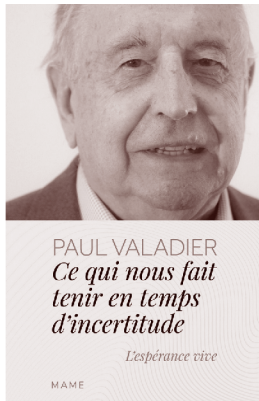
Le livre fait preuve du vaste horizon d'intérêts de l'auteur ainsi que de son expérience personnelle. La lecture est facile et stimulante, et elle invite à aller plus loin en revisitant certaines des sources citées. Mais nous sommes surtout appelés, en compagnie de l'auteur (qui douta jusqu'à la fin de son projet de livre), à prendre nous-mêmes du recul par rapport à nos certitudes et nos croyances. Le chapitre trois en particulier, avec la remise en question de certaines notions conformistes comme la charité, l'empathie, l'humilité, la tolérance ou les valeurs, invite à un véritable discernement. Autant l'attitude d'humilité et de doute à l'égard de toute certitude s'impose à l'esprit humain critique, autant elle ne permet pas de se retirer de la responsabilité d'agir dans le moment présent: « Le doute ne doit pas être un obstacle à l'engagement

# Livres ouverts

et à l'espérance, au contraire », nous dit l'auteur.

Beat Altenbach sj

**Paul Valadier**  
***Ce qui nous fait tenir  
en temps d'incertitude***  
*L'espérance vive*  
Paris, Mame 2021, 140 p.



Si, selon Kant, l'espérance est la clé de voûte qui soutient la condition humaine, ce petit traité philosophico-théologique arrive à point nommé au moment où une génération, fatiguée par une pandémie qui lui vole sa belle assurance de maîtriser le monde, commence à douter d'elle-même.

L'espérance tire sa force et sa vérité du négatif. En parler c'est évoquer une épreuve à surmonter, un présent décevant qui ouvre un passage vers une réalité d'un autre ordre, jusqu'à un horizon plus vaste, celui

de la transcendance. C'est aussi prendre au sérieux les incertitudes de la condition humaine sans s'évader aussitôt dans des espaces théologiques ou spirituels. La Bible en est un bon exemple lorsqu'elle raconte l'histoire d'un peuple émigrant de sa condition d'esclave pour marcher vers une terre promise, ou, plus proche, l'itinéraire qui conduit tout homme de la mort à la vie.

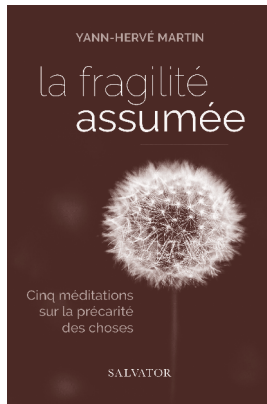
Balayant d'un regard l'histoire plus ou moins récente, l'auteur dénonce les messianismes et les idéologies qui ont compromis l'espérance sous prétexte de rejoindre le but au mépris de l'épreuve du chemin (Hitler, Staline, la Chine, la Corée du Nord ou l'entreprise coloniale). Attentif aux peurs qui hantent la génération présente, il propose une réflexion vigoureuse, claire et engagée. Sans égards pour les vaches sacrées, il évoque l'avenir problématique de la planète, la menace que fait peser sur la démocratie la phobie de la sécurité, le réel sacrifié sur l'autel du virtuel, les filtres imposés par les médias, le règne du mensonge et le langage trafiqué, les guerres imaginaires et les attentats virtuels, la déréalisation !

Face à la déliquescence du moment, il met en garde contre les échappatoires trompeuses, le manichéisme qui conduit au désespoir (le mal règne inéluctablement dans le monde), le stoïcisme résigné (les théologies de la prédestination calvinistes et musulmanes, Simone Weil), l'anthropocentrisme de Heidegger, les philosophies qui vouent au néant le monde moderne décadent. Avec perspicacité, il démasque l'espérance déguisée proposée par le marxisme-léninisme ou, autrefois, par la cité idéale de Savonarole, et le millénarisme multiforme qui pousse ses prolongements jusque dans l'enseignement de l'Église (le Syllabus).

Ce livre est stimulant. Petit guide de réflexion et de discernement pour temps de brouillard, je ne peux que recommander sa lecture à ceux et celles qui cherchent une issue pour échapper à la confusion et au désenchantement ambiant.

Pierre Emonet sj

**Yann-Hervé Martin**  
*La fragilité assumée*  
Paris, Salvator 2020, 192 p.



L'auteur, agrégé de philosophie, note au début de ce livre: «La mystique hébraïque nous dit que pour laisser une place au monde, Dieu a dû renoncer à occuper tout l'espace possible.» Il poursuit en relevant qu'il a besoin du Juste, figure de l'homme qui tient bon.

L'auteur a écrit ce livre pendant le confinement ... un temps étrange où il a fallu faire une pause dans les stratégies de diversion et imposer le silence aux voix délirantes qui exaltent notre toute puissance. L'intériorité n'est pas un asile, mais un espace de recueillement où celui qui se découvre nu et misérable peut entendre une voix où se dit sa grandeur. C'est la figure du Juste qui va ainsi se dessiner.

Suivent cinq méditations. La première parle de cosmologie hébraïque, de cultures asiatique, latine et grecque. Le Juste y est étudié dans ces différentes cultures, mais aussi l'amour: seuls s'usent les amours dont on refuse les métamorphoses.

La deuxième méditation considère la passion et la raison, qui est sens du réel, un réel en mutation permanente: le moi réel n'est pas enfermé dans une essence immuable, il est pris dans un jeu de métamorphoses. La troisième traite des vanités. L'action est indispensable mais son résultat n'est jamais garanti, comme si un malin génie s'ingéniait à déjouer nos plans. Et même nos actions réussies peuvent se révéler vaines. Qohélet disait du reste: «Vanité des vanités, tout n'est que vanité.»

La quatrième méditation invite à imaginer une sorte d'anthropologie extraterrestre qui viendrait nous rendre visite en prenant garde de ne pas se faire remarquer. Sa première impression serait que tout tourne plutôt bien ... mais la suite se compliquerait au vu des désordres politiques étudiés par l'auteur.

Dans la dernière méditation, l'auteur analyse les insuffisances morales en œuvre et le mystère du mal radical: la société n'est pas d'abord une communauté d'individus soucieux les uns des autres ... les rivalités existent. Il aborde aussi le moi et la mort.

Malgré ce tragique, une figure centrale, mystérieuse, émerge de la tradition juive: le *Tsaddik* (le Juste), qu'on retrouve dans les récits bibliques. Il devine une lumière créée au premier jour qu'il ne cesse de chercher...

Marie-Luce Dayer

# Livres ouverts

## SPIRITUALITÉ

**David-Marc d'Harmonville**

*Désir*

*Quelques mots d'un moine sur  
un sujet sensible*

Paris, Salvator 2021, 128 p.



Après son livre sur Jonas (*voir la recension de ce livre sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)*), David-Marc d'Harmonville se lance dans un tout autre domaine. Un moine qui parle de désir et de sexualité, ce n'est pas banal ! Mais il ose une « parole qui ne soit pas aseptisée comme une notice de remède pharmaceutique », pour aller au-delà « de la rumeur, du vacarme, de l'envie, des soupçons, des sous-entendus, de la pieuse indignation, de tant de peurs, de venin, de jalousie, de manque de respect [...] pour laisser entendre un peu de joie. » Il y parle des sens qui ont « pour finalité un échange », du désir au centre de la personne ... et au centre du cloître (!), de l'idolâtrie. Il nous em-

mène dans un long voyage avec le peuple hébreu (Égypte, Assour et Canaan) pour décrire le pouvoir, la possession, la jouissance...

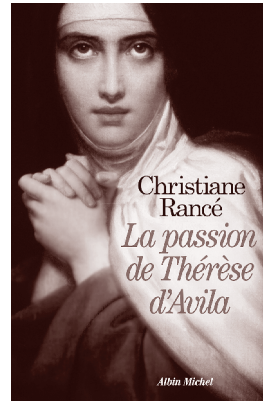
L'homme, le bibliste ou le moine partage son expérience - et se critique aussi lui-même - avec délicatesse, audace ou pudeur, parfois même avec humour. Certaines de ses comparaisons sont savoureuses ! Mais toujours il reste dans la recherche de l'altérité, de l'amour et de la joie, « comme une promenade qui donne envie de vivre, sans peur, une sorte de promesse ».

Marie-Thérèse Bouchardy

**Christiane Rancé**

*La passion de Thérèse d'Avila*

Paris, Albin Michel 2021, 304 p.



À vie passionnée, écriture passionnée ! Ainsi apparaît l'ouvrage de Christiane Rancé qui, avec le talent qu'on lui connaît, emmène le lecteur sur les pas et au cœur de la vie de la grande Thérèse. Le style est enlevé, le ton alerte, le déroulé précis et l'érudition savante. Ainsi se prend-on, au fil des pages, à goûter à vif ce que l'on savait déjà et à découvrir avec étonnement ce que l'on ignorait encore. Par exemple l'influence des écrits de Thérèse d'Avila sur de multiples auteurs - de Bossuet à Duras en passant par Verlaine,



Simone de Beauvoir, etc. - et notamment Cioran, l'orfèvre du désespoir qui arguait qu'ils lui avaient donné le goût sensuel d'un autre monde.

Contextualisé et mis en perspective par l'histoire du Siècle d'Or espagnol, le fil rouge de l'ouvrage n'en reste pas moins centré sur l'essentiel: le singulier itinéraire mystique d'une femme à la fois virile et maternelle, échappant à toute récupération pour aller son chemin en faisant de l'Amour son attribut et de Dieu sa demeure. Un féminisme catholique avant l'heure !

Christiane Rancé exerce également un regard critique. Dans le sillage de Georges Bataille, elle fustige au passage un certain réductionnisme psychanalytique qui fait fi d'une expérience radicale: ce dont on ne peut parler, il faut le taire ... et pourtant tenter de le dire! Que cette énonciation trouve dans l'Espagne baroque - où la joie spirituelle était liée aux sens - sa forme accomplie dans le langage du corps (extases, lévitations, transverbération, etc.) n'est pas étrange aux yeux avertis. Comme l'écrit Michel de Certeau, «le mystique n'est-il pas déporté par ce qu'il vit et par la situation qui lui est faite vers un langage du corps» qui, loin de se réduire au monde pulsionnel, emporte par-delà le miroir vers les splendeurs du Château intérieur? Un récit à savourer par tous ceux et celles qui savent que la vraie raison se moque de la raison !

Luc Ruedin sj

**Francine Carrillo**  
***J'aimerais que vivre tu apprennes***  
*Une lecture de Maître Eckhart*  
Genève, Labor et Fides 2020, 140 p.



C'est à « goûter l'Écriture que j'aimerais vous convier dans les pages qui viennent », nous dit Francine Carrillo. Quand sa connaissance théologique, biblique et spirituelle rencontre les écrits de Maître Eckhart (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle), c'est une fluorescence de lumières qui jaillit, une « incandescence de la Vie en soi » ! La réflexion autour du récit de Luc (10,38-42) médité par Maître Eckhart (sermon 86) fait jaillir des sources inconnues loin d'une lecture dualiste à laquelle nous sommes habitués: Marthe et Marie accueillent Jésus; l'une s'affaire pour le recevoir, l'autre s'assoit à ses pieds pour écouter sa parole.

Maître Eckhart va à contre-courant des opinions reçues: il ne s'agit pas d'une supériorité de la vie contemplative sur la vie active. Sa préférence va vers Marthe qui « excelle dans le « bon » souci qui est d'entreprendre sans se laisser prendre dans ce qu'on fait; Marie est encore sur le chemin inaccompli ». La vraie vie est dans le détachement, la dé-prise de soi, la pleine attention au présent, dans « l'agir sans pourquoi » que nous retrouvons chez les mystiques

# Livres ouverts

rhénans et chez Marguerite Porette ou Angélus Silésius.

À travers les figures de Marthe et Marie, Maître Eckhart s'emploie à articuler inquiétude et liberté, souci et sérénité: un « apprentissage de l'intériorité et de l'extériorité [...] au-delà de la stérile alternative entre action et contemplation ». « C'est là que Dieu se donne [...] au cœur des occupations et des appels qui nous rencontrent. »

L'auteure nous invite à rejoindre notre centre de gravité, à nous établir dans la « grandeur de l'être » qui « nous empêche de tituber dans les turbulences ou sombrer dans l'effroi de ce qui s'annonce ». Au sujet de Dieu, elle nous rappelle la parole forte de Maître Eckhart: « Je prie Dieu qu'il me libère de Dieu. » Vivre « sans Dieu », c'est « comprendre que Dieu n'est pas un ajout à la réalité, mais bien la source, le fondement ultime d'où jaillit le dynamisme de vie [...] C'est choisir de se tenir à chaque instant au lieu d'incandescence de la Vie en soi. » Les empreintes de Dieu seront la joie et la paix qui naissent, non d'un retrait mais d'un « embrassement » du réel. En nous, « Marie se tient immobile alors que Marthe est sur le chemin, mais elles vont ensemble, main dans la main ! »

La lecture de Maître Eckhart n'est pas toujours facile, mais elle est d'une vérité et d'une profondeur

qui ne peuvent que nous mener à la Vie. Et l'aide de quelqu'un de plus compétent que nous est utile !

Marie-Thérèse Bouchardy

## BIBLE

**Christine Pellistrandi**

*La bien-aimée*

*De Jérusalem à Marie*

Paris, Salvator 2019, 190 p.



Nous sommes invités à suivre les premiers pas de l'humanité pour entrer dans la compréhension de l'amour de Dieu, de toute éternité, pour l'Homme. Pour les prophètes, la relation entre Yahvé et Israël est une alliance d'amour conjugal que Yahvé suscite au plus intime du cœur et met en mouvement. Il a aimé la jeune fille Israël, appelée aussi Jérusalem ou encore Fille de Sion, d'un amour indestructible et éternel: « Je te fiancerai à moi pour toujours; je te fiancerai dans la justice et le droit, l'amour et la tendresse, je te fiancerai à moi dans la fidélité et tu connaîtras le Seigneur » (Os 2,21-22), écrivait Osée, premier prophète à introduire le lien matrimonial entre Dieu et son peuple. Mais la bien-aimée a été infidèle, adorant d'autres dieux.

Le prophète Jérémie liera la chute de Jérusalem en 587 à son abandon

de la Loi sainte. Et à la suite de la déportation d'Israël à Babylone, il lui annoncera que son consolateur sera le Messie. C'est en Marie, la bien-aimée de Dieu comme le fut Jérusalem, que sera donnée l'annonce de l'aurore du salut.

Ce livre est bien construit, agréable à lire. Christine Pellistrandi n'hésite pas à citer des auteurs modernes pour étayer sa thèse sur l'amour sans faille de notre Dieu pour nous.

Monique Desthieux

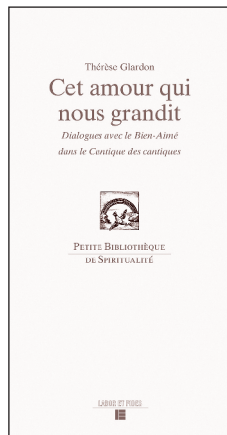
**Thérèse Glardon**

***Cet amour qui nous grandit***

*Dialogues avec le Bien-Aimé*

*dans le Cantique des cantiques*

Genève, Labor et Fides 2020, 250 p.



Un texte insolite au milieu du Premier Testament. Un texte qui fascine, d'une brûlante actualité. Un texte universel... « En nous chantant cette histoire d'amour, le Cantique des cantiques se révèle un puits de lumière inséré au beau milieu de notre Bible, un arbre de Vie au fruit unique et inédit, qui s'offre cette fois librement à toute l'humanité », écrit Thérèse Glardon. Qui d'autre que celle qui a enseigné l'hébreu durant dix ans à la Faculté de théologie de Lausanne, qui enseigne depuis vingt ans à l'Atelier romand

des langues bibliques et qui anime groupes et retraites pourrait mieux nous initier à ce texte ?

L'analyse du texte hébreu, avec l'éclairage d'autres textes bibliques et les références aux mystiques (dont saint Jean de la Croix), nous plonge au cœur d'un amour si vaste qu'il déborde au-delà de l'amour humain, dans une alliance de salut. Il met en valeur « la beauté, le respect, le charme et la tendresse, la simplicité et la candeur, la pureté et l'innocence, en soulignant le rôle accordé aux sens et au corps, aux onguents et aux parfums, à l'esthétique et à la danse ». Nous sommes en plein dans la recherche spirituelle, dans la contemplation et l'émerveillement.

Le cantique est très actuel dans la valorisation de la femme à l'intérieur du couple. Hors de toute inégalité ou captation, il révèle un amour qui nous fait grandir, qui est au-delà de nous - sans que soit cité le nom de Dieu - dans le désir « des brûlures des flammes de sens [...] dans la saveur et la musique des paroles ». Il ne nous reste qu'à le méditer, à le faire nôtre, dans la reconnaissance à l'auteure de ce livre qui a si bien su nous guider.

Marie-Thérèse Bouchardy

# Livres ouverts

## ÉTHIQUE

**Michel Sapanides**

***Le cœur des entreprises***

Leader Sociétal 2020, 186 p.



Depuis que le souci des normes et des procédures alourdit et ralentit de manière sensible le travail productif, le thème du leadership a saturé l'horizon des entreprises. Comment garder son dynamisme lorsqu'il est constamment bridé par les règles et les rubriques? La réponse habituelle se cache dans le mot magique : *leadership*.

De nombreux ouvrages ont été écrits sur le sujet. Les psychosociologues et les spécialistes de l'organisation des entreprises s'en sont donné à cœur-joie. L'autobiographie présentée ici par Michel Sapanides n'ajoute rien à la théorie déjà bien documentée sur la solitude du dirigeant, l'humilité, l'authenticité, l'éthique, les réseaux et le sens du travail, la cons-

truction des équipes. L'évolution de carrière et la reconnaissance au travail ne sont pas tout.

En relisant à voix haute vingt-cinq ans de pratique de direction, l'auteur croise les mille facettes d'une sagesse managériale pétrie d'un grand respect des autres et de soi-même, baignée dans l'amour de la nature et de la société. C'est en effet l'une des originalités de cette approche du leadership que de trouver du sens à élargir l'objectif de l'entreprise aux aspects sociétaux, c'est-à-dire sociaux, environnementaux et gouvernementaux.

Ce fils d'émigré grec, qui a su apprendre des catastrophes familiales et des pièges de l'économie (les passages sur la corruption tant en Chine qu'en France sont particulièrement suggestifs), a également su conduire sa carrière, depuis ABB jusqu'à la PME qu'il a créée et développée, dans un esprit qui fait chaud au cœur.

Cet hymne au leadership est scandé par des citations placées en tête de chaque chapitre, tirées de sources les plus variées, depuis Descartes jusqu'à Camus en passant par le général de Gaulle, Shakespeare, Fénelon, le Dalai-Lama, Socrate, Michel Serres et bien d'autres. Cette sagesse des nations en forme de paillettes de mille couleurs balise un récit très personnel (au point que l'iconographie porte en partie sur la famille de l'auteur). Il s'agit moins d'une hagiographie *pro vita sua* que d'une épopée. De même que le mouvement se prouve en marchant, dans cet ouvrage, le leadership se manifeste par la passion communicative de son auteur.

Étienne Perrot sj





## Enivrez-vous

Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question.  
Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules  
et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise.  
Mais enivrez-vous.

Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé,  
dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez,  
l'ivresse déjà diminuée ou disparue,  
demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge,  
à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante,  
à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est ;  
et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront :  
« Il est l'heure de s'enivrer ! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps,  
enivrez-vous ; enivrez-vous sans cesse !  
De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. »

Charles Baudelaire